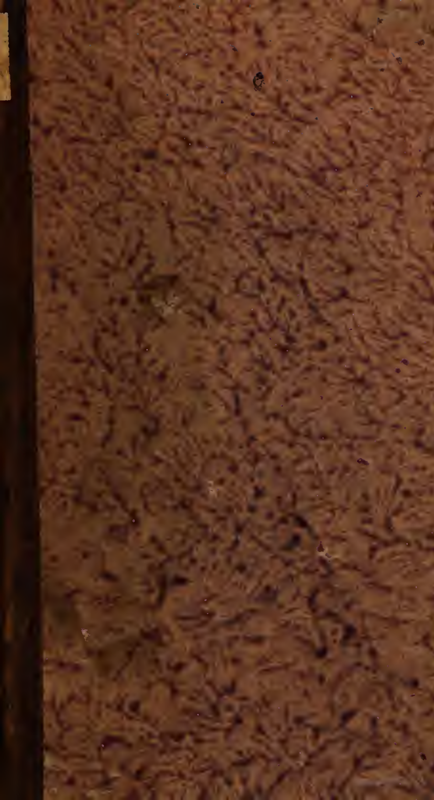
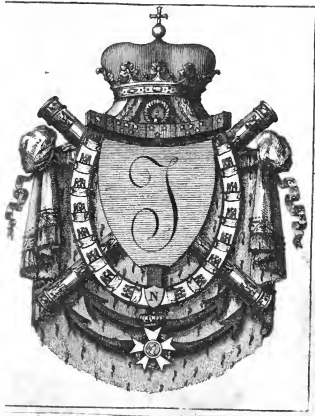



N

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

PAR F. L. C. MONTJOYE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE,
RUE DES PRÊTRES S. GERMAIN-L'AUXERROIS.

AN XIII. — (1805.)

HISTOIRE
D'INÈS DE LÉON.

SEPTIÈME PARTIE.

ALONZO ne fut pas plutôt parti, qu'Inès qui étoit aux aguets, ne manqua pas d'aller joindre son père et sa mère. Elle écouta avec la plus avide curiosité tous les détails de la conversation qu'ils avoient eue avec l'officier. Quand ils en furent au refus qu'il avoit fait de nommer ses parens, elle chercha à découvrir tour-à-tour dans les yeux de Fernand et d'Isabelle, l'impression que cette circonstance faisoit en eux. Ce refus lui paroissoit singulier sans doute, mais elle se dissimuloit la gravité des conséquences qui paroissoient naturellement en

résulter. « Eh bien, lui dit à la fin son
» père, que penses-tu de cette bizarrerie ?
» Ou il connoît ceux qui lui ont donné la
» vie, ou il ne les connoît pas. Il n'y a pas
» de milieu, ma chère Inès. S'il les connoît,
» pourquoi ne les nomme-t-il pas ? est-ce
» qu'il rougit de leur appartenir ? S'il ne
» les connoît pas, pourquoi ses parens ne
» se font-ils pas connoître ? est-ce qu'ils
» rougiroient d'avoir un tel enfant ? »

Le raisonnement étoit pressant. « Oh !
» mon papa, dit Inès, cela ne m'inquiète
» nullement. Son éducation dit suffisam-
» ment qu'il appartient à une famille très-
» honnête. Est-ce qu'il seroit d'ailleurs ca-
» pitaine dans un aussi beau corps, si ses
» parens avoient à rougir de lui, ou s'il
» avoit à rougir de ses parens ? — L'amour
» te fascine les yeux, ma pauvre Inès, dit
» Isabelle. Ton père t'a fait un raisonne-
» ment auquel je défie toutes les universités
» d'Espagne et de Portugal de répondre.
» Tu t'en tires fort commodément. —

» Mais, maman, répondit avec vivacité
» Inès, qu'est-ce que cela me fait ? Je
» n'épouse pas le seigneur Alonzo pour sa
» naissance. Ce n'est ni avec son père, ni
» avec sa mère que j'entends me marier ;
» c'est avec lui : je l'aime, je sais qu'il
» m'aime, cela me suffit. — Ah ! Inès,
» Inès, dit Isabelle ; tu mets dans ceci de
» l'insouciance et de l'aigreur ; tu as pres-
» que envie de me gronder. Non, ma fille ;
» il ne devroit pas te suffire d'aimer Alonzo
» et d'en être aimée pour l'épouser. Encore
» te faudroit-il savoir dans quelle famille
» tu entreras, qui tu auras pour beau-père,
» pour belle-mère, si tu auras des beaux-
» frères, des belles-sœurs. Il y a bien
» d'autres choses encore qu'il te faudroit
» savoir. Au surplus, tu as raison sur un
» seul article. C'est pour toi seule que tu te
» maries ; il n'y a personne au monde que
» cette affaire intéresse plus que toi. Fais
» comme tu l'entendras. Ton père et moi
» nous te regardons absolument comme

» majeure. Tu as assez d'esprit et de raison
» pour te bien conduire sans autre guide
» que toi-même. Nous t'avons toujours dit
» que nous nous opposerions formellement
» à ce que tu épousasses quelqu'un qui ne
» seroit pas de ton goût. Nous te le répé-
» tons aujourd'hui. Je te prie seulement
» de nous dire si tu veux que dès-à-présent
» nous donnions des paroles, et que sans
» aucun préalable, nous prenions jour pour
» le mariage ? »

Inès un peu confuse répondit : « Maman,
» je ne dis pas cela. Quoique je sois per-
» suadée que le seigneur Alonzo est homme
» de naissance et d'un grand mérite, je
» suis bien éloignée de trouver mauvais que
» mon papa et vous preniez tous les ren-
» seignemens qui peuvent confirmer la
» bonne opinion que j'ai de lui. Ce n'est
» pas d'ailleurs pour moi seule que j'en-
» tends me marier. Ce que vous avez la
» bonté de me dire sur la liberté que vous
» me laissez à ce sujet, ne fait qu'ajouter

» au désir que j'ai de n'user de cette liberté
» que d'une manière qui vous soit agréable;
» et j'aimerois certainement mieux ne ja-
» mais me marier que d'épouser un cava-
» lier qui n'auroit ni votre estime ni votre
» affection. N'ayant encore rien fait dans
» tout le cours de ma vie pour reconnoître
» tout ce que je vous dois, c'est bien le
» moins que dans une occasion telle que
» celle-ci, je regarde comme la première
» de mes obligations, de ne donner ma
» main qu'au cavalier qui saura le mieux
» s'entendre avec moi pour que rien ne
» manque à votre bonheur. Enfin je sais
» à merveille que le seigneur Alonzo lui-
» même doit avant tout informer sa famille,
» et obtenir son agrément.

» — Eh bien, demanda Isabelle, que
» trouves-tu de si déraisonnable, de si dé-
» sespérant dans le compte que nous t'avons
» rendu? — Maman, répondit Inès, ce
» sont ces éternels délais. Il faut toujours
» à mon papa un mois entier pour prendre

» une détermination; nous n'aurons jamais
» fini.

» — C'est-à-dire, dit Fernand, que
» c'est moi maintenant que tu grondes. Je
» commence, Inès, par te dire que ton
» Alonzo est un charmant jeune homme,
» et que je l'aime de toute mon âme. Je
» te le dis très-sérieusement, car je veux
» en faire mon ami particulier, et je désire
» plus que je ne puis te dire d'en faire aussi
» mon gendre. Ta petite bouderie ne ré-
» froidit point ce désir; et quand tu devrois
» changer pour nous, ton injustice n'al-
» téreroit point les sentimens que ta mère
» et moi nous te portons.

» — Oh! mon papa, s'écria Inès en
» posant la tête sur les genoux de son père,
» que me dites-vous là? Que je suis cou-
» pable! Jour malheureux, mille fois mal-
» heureux, celui où j'ai laissé entrer dans
» mon cœur, cette passion qui ne peut
» plus en sortir! J'aurois bien mieux fait
» de me taire, et d'attendre comme une

» fille soumise, le mari que vous et maman
» auriez jugé à propos de me donner. »

Les sanglots étouffèrent la voix de la pauvre Inès. Sa mère la prit par le bras, la tira à elle, la serra contre sa poitrine, et la contempla avec délices. « Ah! ma-
» man, lui dit Inès, laissez-moi; je ne
» suis pas digne d'être votre fille. Vous
» qui êtes si bonne, si indulgente.... que
» je vous ressemble peu!... Je vous ai of-
» fensée; je suis la plus ingrate des créa-
» tures. Sans cette fantaisie que je me suis
» mise en tête, vous couleriez des jours
» heureux. Et quand c'est moi seule qui
» vous jette dans les embarras, les soucis,
» les inquiétudes, bien loin de me mon-
» trer reconnoissante, je me comporte si
» mal, que mon papa, qui ne m'a jamais
» grondée, me reproche d'être injuste en-
» vers vous, envers lui. Ah! j'ai donc
» bien changé! Il me semble pourtant,
» maman, que je suis toujours dans la
» disposition de verser tout mon sang s'il

» le falloit, pour vous prouver que je ne
» suis pas ingrate. Si ce mariage vous dé-
» plaît, n'en parlons plus; je renonce à
» Alonzo, à tout. Qu'ai-je besoin dans
» ce monde d'autre chose que de votre
» affection? »

Pour toute réponse, Isabelle embrassa sa fille, et la présentant à Fernand, elle dit à celui-ci : « Embrassez-la aussi, Fer-
» nand, cette chère enfant; il faut lui
» faire voir que bien loin de nous avoir
» jamais offensés, elle a toujours été pour
» nous un sujet de consolation. — Vo-
» lontiers, dit Fernand; viens m'embras-
» ser, Inès; mais pour Dieu! ne te crée
» pas des chimères pour te rendre mal-
» heureuse. Ta mère a mis dans sa tête
» que tu épouserois ce cavalier; moi, je
» ne demande pas mieux. Que te reste-t-
» il à faire? que de te reposer de tout sur
» nous, et de modérer un peu ton impa-
» tience. — Mon papa, ce n'est pas de
» l'impatience que j'ai. — Qu'est-ce donc

» que tu as ? — Il m'est indifférent, je vous
» assure, d'être mariée dans un mois,
» dans un an, dans deux ans; cela vien-
» dra quand il plaira à Dieu ; je ne m'en
» inquiète nullement. — Qu'est-ce donc
» qui t'inquiète, demanda Isabelle ? —
» Ah ! maman, quand vous aimez bien
» quelqu'un, n'êtes-vous pas bien aise
» qu'il le sache ? Si mon papa et vous
» permettiez que j'informasse Alonzo que
» je l'aime, je ne demanderois rien de
» plus; mon bonheur seroit parfait. —
» C'est encore là une folie, dit Isabelle.
» Ton Alonzo avec son air novice n'est
» pas si enfant que toi ; il n'est pas si sot
» que tu le penses. En lui permettant de
» te rechercher en mariage, et en lui dé-
» clarant que tu n'avois pas engagé ton
» cœur ailleurs, c'étoit, je pense, lui en
» dire assez. Mais, maman, il y a tant de
» douceur à dire soi-même qu'on aime !... »

Fernand interrompit Inès pour lui représenter que la modestie ne lui permet-

toit guère de faire cette déclaration, tout au moins inutile dans la circonstance où l'on se trouvoit ; que d'ailleurs en la faisant, elle contracteroit un engagement qui s'il survenoit un empêchement insurmontable au mariage, la pourroit jeter dans d'étranges embarras. « Cela, dit Isa-
» belle, n'est guère consolant. Moi, je
» suis persuadée qu'il n'y aura point d'em-
» pêchement insurmontable. Je suis d'avis
» qu'Inès, relativement à la proposition
» qu'elle vient de faire, se comporte
» comme elle l'entendra. Je ne pense pas
» qu'elle puisse jamais perdre de vue la
» retenue que lui imposent son sexe, son
» éducation, et l'honneur qu'elle a d'être
» fille de don Fernand. »

Ces divers points ayant été débattus, on délibera sur la manière dont on s'y prendroit pour procéder aux informations. Fernand disoit que rien n'étoit plus aisé, et qu'il interrogeroit tous les officiers du corps dans lequel servoit Alonzo. Isa-

belle ne fut pas de cet avis, elle représenta qu'autant pour ménager l'amour-propre d'Alonzo, que pour ne pas faire un trop grand éclat, il suffiroit de parler à un ou deux officiers sur la discrétion desquels on croiroit pouvoir compter. « Maman a » raison, dit Inès; ce seroit par exemple » folie de s'adresser à Langarez qui est » naturellement médisant, et qui n'aime » pas Alonzo. — C'est précisément, reprit » Isabelle, parce qu'il ne l'aime point, » qu'il convient de le consulter. On com- » parera ce qu'il dira avec ce qu'on aura » recueilli d'ailleurs. On ne juge bien une » affaire que quand elle est plaidée con- » tradictoirement. Nous entendrons Al- » fonse; il sera ce qu'on appelle à Rome, » l'avocat du Diable. »

Fernand ne tarda pas à commencer ses enquêtes. Peu de jours après la conversation qu'il avoit eue avec Alonzo, il se trouva parmi les officiers qui vinrent lui demander à dîner, un capitaine dont il

avoit toujours entendu dire beaucoup de bien. C'étoit un homme d'environ trente ans, froid, parlant peu, entièrement livré à l'étude des sciences abstraites. Fernand s'attacha à lui, et après le dîner il le pria de descendre avec lui dans le jardin. On s'assit dans un bosquet, et là commença le dialogue suivant :

Fernand. J'ai désiré, seigneur, vous entretenir en particulier sur une affaire qui m'intéresse singulièrement moi et ma famille.

Le Capitaine. Me voilà à vos ordres; parlez seigneur.

Fernand. Puis-je compter que vous me parlerez avec une entière franchise, et que les relations qui s'établissent entre camarades, ne vous seront point une raison de me taire les vérités que je désire connoître ?

Le Capitaine. Ne sachant point de quoi vous avez à me parler, il me seroit difficile de faire à cette question, une réponse

qui vous satisfit. Mais comme je suis persuadé que vous n'exigerez rien de moi, qui puisse blesser l'honneur d'aucun de mes camarades, vous pouvez compter sur une franchise telle que vous la désirez.

Fernand. Et de votre côté comptez sur la plus inviolable discrétion. Ce qui va être dit entre nous, restera à jamais sous le sceau du secret.

Le Capitaine. Voyons, seigneur, de quoi il s'agit.

Fernand. Vous savez que ma maison est ouverte à tous les officiers de votre corps.

Le Capitaine. Et nous sommes tous très-reconnoissans de l'accueil que nous y trouvons. Quelqu'un de nous auroit-il violé les saints droits de l'hospitalité? Auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un de nous? Je ne connois pas de femme plus aimable que la senora votre épouse. Vous avez une fille adorable. Il seroit absolument possible qu'il fût échappé à un jeune étourdi, quelque mot, quelque proposition ridicule.

Fernand. Oh! loin de moi une plainte semblable. Je voulois vous dire, seigneur, que dans l'accueil dont vous avez la bonté de vous louer, je n'ai distingué aucun de vous. J'ai cru devoir respecter l'égalité qu'établissent entre les officiers du même corps, l'honneur dont ils font profession et l'uniforme qu'ils portent. Cependant un de vos camarades, capitaine comme vous, demande que je le distingue d'une manière toute particulière.

Le Capitaine. La chose paroît en effet très-singulière, mais permettez-moi de vous dire que peut-être elle ne me paroît telle que parce que vous ne me dites point de quelle nature est cette distinction. Voudriez-vous me l'apprendre ?

Fernand. Il voudroit établir entre lui et moi, l'union la plus étroite que nous puissions contracter.

Le Capitaine. S'il veut être votre ami intime, nous envierons tous son bonheur, sans en être cependant jaloux, sans en être

étonnés, sans le trouver mauvais, et je ne vois là nul sujet d'inquiétude. Mais ne voudroit-il pas être plus que votre ami?

Fernand. C'est cela même, et pour vous le dire sans détour, il me demande mon Inès en mariage.

Le Capitaine. Ah! me voilà au fait. La demande certes vaut que vous et la senora votre épouse la preniez en très-grande considération. Comment nommez-vous le capitaine?

Fernand. C'est le seigneur Alonzo de Santa-Fé.

Le Capitaine. Je m'en suis douté.

Fernand. Est-ce qu'il auroit parlé?

Le Capitaine. Il est au contraire très-réservé sur cet article. Mais quelques mots échappés à Langarez que vous connoissez, à votre beau-frère lui-même, son assiduité chez vous depuis quelques jours, le contentement qu'il inspire à toute votre maison, lorsqu'il y paroît, m'ont fait soupçonner le secret que vous me révélez.

Fernand. Je vous prie donc de me dire avec amitié tout ce qui a pu venir à votre connoissance sur le compte du jeune Alonzo.

Le Capitaine. Je connois les procédés qu'on se doit entre hidalgos; ils doivent être réciproques. J'agirai avec vous comme vous agiriez avec moi si j'étois dans votre position. La reconnoissance de plus m'en fait un devoir. Je suis reçu chez vous avec trop d'honnêteté pour laisser échapper cette occasion de vous en témoigner ma gratitude. Je vous dirai ce que je sais, et vous exposerai avec liberté ce que je pense.

Personne de nous, seigneur, ne peut vous dire de qui Alonzo est fils. Il est pourtant très-vraisemblable que sa naissance n'est pas commune. Il est mieux en cour qu'aucun de nous, que notre colonel lui-même. Le duc d'Almeyra prend à lui un intérêt qui est porté au plus haut degré. Je n'exagérerai point, quand je vous dirai que le corps entier se félicite de le

posséder à cause des services que la faveur dont il jouit, le met à portée de rendre journellement et au corps et aux individus. Vous voyez que tout cela ne suppose point un homme de néant.

Quant à sa fortune, sans savoir sur quoi elle est assise, je puis vous assurer qu'elle est considérable à en juger par sa dépense. Il ne doit rien, et prête beaucoup. Il a une chaise, quatre mules, trois domestiques, et une argenterie de prix.

Fernand. Et sa conduite, ses mœurs, ses liaisons, ses occupations ordinaires?

Le Capitaine. Si vous aviez un fils, seigneur, vous ne pourriez lui souhaiter une meilleure conduite que celle que tient Alonzo depuis que je le connois. Il est exact à tous ses devoirs, et indulgent pour ceux qui les négligent; il est religieux et tolérant pour ceux qui ne le sont pas. Il aime le monde, la société; il recherche, comme cela est naturel, les cercles où il y a des femmes, et il est avec elles d'une

galanterie, si aisée, si naturelle, si respectueuse qu'on pourroit la proposer pour modèle. Avec ses camarades, il est d'une obligeance extrême. Il devine ce qui peut être agréable; il prévient, il ne vous laisse aucune démarche à faire, il écrit en cour, et la grâce que vous désiriez, vous est accordée sans que vous ayez eu la peine de la solliciter. Sa conversation est sage et intéressante, il ne lui échappe jamais un mot qui fasse soupçonner le libertinage d'esprit ou de mœurs. Il aime à conter et conte fort bien. Il a retenu de son collége une foule de traits d'histoires, d'anecdotes qu'il débite, qu'il étend, qu'il embellit avec beaucoup de grâce. Sa modestie est aimable sans être affectée. Sa dépense est ordonnée de manière qu'on ne le croiroit pas plus riche que le moins aisé de ses camarades. Il est généreux sans ostentation, et a une véritable antipathie, non-seulement pour le jeu, mais encore pour toutes ces démonstrations de luxe et de magnifi-

cence qui pourroient blesser l'amour-propre d'autrui. Toute son attention est de se tenir au niveau de ses égaux, et jamais au-dessus. Il a quelque chose du caractère de votre cher beau-frère Lorenzo, avec lequel on le dit maintenant très-lié. Il est comme lui, vif, enjoué, plaisant, sans rancune, amoureux des exercices du corps dont il se tire à merveille. Rien n'est comique comme de les voir un fleuret à la main. Tous les deux ont sur leur habileté une prétention excessive. Le seigneur Lorenzo ne convient jamais des bottes qu'on lui porte; Alonzo se dépite; les spectateurs interviennent, jugent en faveur d'Alonzo. Les deux champions se disputent, se querellent, s'embrassent, et vont boire du vin de Cahors. Alonzo est aussi très-adroit au pistolet, et il seroit difficile de trouver un cavalier qui dansât d'une manière à la fois moins recherchée et plus gracieuse. Vous conviendrez que tout cela, rehaussé d'une belle figure,

fait d'Alonzo un jeune homme très-aima-ble.

Fernand. J'en conviens, et voilà un portrait qui m'en donne une idée telle, que s'il avoit de sa famille les renseignemens sans lesquels je ne puis passer outre, je n'hésiterois pas à lui donner la main de ma fille, quoiqu'à dire le vrai il soit encore bien jeune. Est-il brave ?

Le Capitaine. Il n'a point encore paru en présence de l'ennemi ; mais depuis ce qui lui est arrivé à l'Escurial, on peut conjecturer qu'il sera froid et intrépide dans le danger.

Fernand. Que lui est-il donc arrivé ?

Le Capitaine. Je suis étonné que vous l'ignoriez. Si un prince eût fait une telle action, toute la terre en seroit instruite. On chassoit un énorme sanglier : l'animal étoit blessé d'un coup de feu. Parmi les chasseurs, les uns étoient grimpés sur des arbres, les autres avoient fui de toute la vîtesse de leurs chevaux. Alonzo se

laissoit entraîner par les fuyards. Il entend derrière lui un horrible cri d'effroi. Il tourne la tête, et aperçoit le jeune Infant don Pedro que vous connoissez, tombé de cheval, renversé par terre, et qui alloit infailliblement être déchiré par l'animal furieux. Alonzo tourne la bride, se place entre le prince et son dangereux ennemi, descend de cheval, un pistolet dans la main droite, son couteau de chasse dans la gauche; il applique la bouche du pistolet à l'oreille de l'animal, le renverse, l'achève avec son couteau de chasse, et crie gaiement à l'Infant : *Victoire, mon prince; morta la bestia, morto il veneno.* Il va ensuite à l'Infant, le relève et le rassure : celui-ci coupe la tête du sanglier, et la porte à la cour comme un monument de la victoire d'Alonzo. Remarquez qu'Alonzo sortoit alors du collége. Une telle action ne suppose pas dans l'écolier qui la fait, un penchant à la poltronnerie.

Fernand. Non, certes. S'est-il battu?

Le Capitaine. Une fois à son corps défendant; c'étoit un mois avant d'arriver au corps. Il passoit un soir fort tard dans une allée retirée des jardins de l'Escurial: des cris perçans frappent tout-à-coup son oreille; il entend appeler au secours; il court, il entre dans le bosquet d'où partoient les cris. Il voit une femme très-richement vêtue, que deux militaires, l'un soldat, l'autre bas-officier, insultoient: il ordonne à ces misérables de se retirer. Le bas-officier a l'insolence de mettre l'épée à la main contre lui; il tire la sienne et le blesse grièvement. Le soldat se jette à ses genoux et lui demande grâce. Il lui ordonne d'appeler du monde pour donner du secours au blessé, présente la main à la femme et la ramène chez elle. Cette affaire fit, dans le moment, un certain bruit, mais elle a ensuite été assoupie, parce que cette femme, qui est une courtisane que sa mauvaise réputation avoit

exposée à cet affront, jouit des bonnes grâces du premier commis du duc d'Almeyra. Je tiens le trait du blessé même qui est aujourd'hui parfaitement rétabli, et qu'Alonzo a recueilli dans sa compagnie.

Fernand. Voilà un cavalier qui s'annonce merveilleusement bien dans le monde : je n'en suis que plus impatient de savoir qui il est, et je vous avoue que je trouve souverainement extraordinaire qu'il n'ait pas voulu me l'apprendre lui-même quand je l'en ai prié. Quel peut être le motif de l'intérêt que prend à lui le duc d'Almeyra dont il porte le nom? N'avez-vous plus rien, seigneur, à m'apprendre à son sujet?

Le Capitaine. Il n'est point d'homme sans défaut, le plus parfait a sa foiblesse.

Fernand. Alonzo a donc aussi la sienne?

Le Capitaine. Et elle est très-grave; elle le perdra infailliblement.

Fernand. Vous piquez ma curiosité. Vous pouvez parler sans rien craindre. Ma parole vous répond de ma discrétion.

Le Capitaine. Oh! certes, sur ce chapitre-là, je n'ai nul besoin de votre discrétion. Alonzo sait tout ce que je pense sur le travers qu'il s'est donné : je lui en ai fait à lui-même des reproches, et je compte bien les lui renouveler encore plus d'une fois.

Fernand. Encore, quel est ce travers?

Le Capitaine. C'est un travers impardonnable. Figurez-vous que ce jeune homme a fait d'excellentes études ; il a toujours eu les premiers prix. Eh bien! le voilà opiniâtrément décidé à perdre tout le fruit de son éducation. Vous savez ce que c'est que l'instruction de collége. On vous tient pendant six ou sept ans un enfant sur les bancs pour lui apprendre de pures niaiseries, sa langue, le latin, le grec, la géographie, l'histoire, les belles-lettres, l'art de parler et d'écrire, et autres pareilles

pareilles futilités. Alonzo fait ses sept ans de corvée, et par un bonheur bien rare parmi les jeunes gens, on le contraint de rester au collége, et d'y faire ce que l'on appelle la philosophie: Le voilà pendant trois années occupé de logique, de physique, et, ce qui est mille fois mieux encore, de mathématiques. Il acquiert sur cette dernière science des connoissances assez étendues. Eh bien! diriez-vous que depuis qu'il est au corps, il a abandonné l'étude, et ne veut pas absolument la reprendre. Il rit de mes représentations, et prétend qu'il lui suffit de cultiver ce qu'il sait.

Fernand. Oh! n'est-ce que cela, seigneur?

Le Capitaine. Il me paroît que vous prenez la chose bien légérement. Je vous assure que moi si j'avois une fille, je ne voudrois pour gendre qu'un homme qui seroit profond mathématicien.

Fernand. Vous poussez la chose trop

loin. On peut être homme de bien, et ne pas savoir même le binome de Newton.

Le Capitaine. Point du tout, seigneur; détrompez-vous. Voilà la funeste erreur où nous tombons en Espagne. Veuillez être bien convaincu que sans mathématiques, esprit, raison, jugement; cœur, tout est faux.

Fernand. Vous êtes seul de votre opinion.

Le Capitaine. Seul! Ah! vous ne savez donc pas ce dont j'ai été témoin. J'ai voyagé en France, seigneur. Eh bien! apprenez qu'en France on applique dès la bavette, les enfans aux mathématiques. J'y ai vu des marmots de huit à neuf ans qui savoient leurs logarithmes sur le bout du doigt.

Fernand. Sur ce chapitre-là, les Français ne feroient pas pour moi autorité, car j'ai ouï dire qu'ils vouloient aussi qu'au sortir du berceau, leurs enfans sussent faire tous les pas, tous les sauts, toutes les

contorsions, toutes les grimaces que les histrions font sur des planches. Croyez-moi, seigneur, un enfant mathématicien à huit, dix, douze ans, est une pauvre petite créature dont on a desséché l'ame, l'esprit, le cœur ; il étoit destiné à être homme, on n'en a fait qu'un perroquet.

Le Capitaine. Il est vraiment inconcevable que vous aussi vous persistiez dans la plus pernicieuse des erreurs. Soyez de bonne foi : croyez-vous qu'Alonzo puisse jamais être bon militaire s'il n'est savant mathématicien.

Fernand. Qu'un militaire sache des mathématiques, ce qui a trait à son état, je le veux bien ; mais qu'il soit savant mathématicien, mathématicien de profession, je le trouve mauvais. D'honneur, je ne vois pas la nécessité des mathématiques dans la carrière que suit Alonzo. Soyez à votre tour de bonne foi : croyez-vous qu'Alexandre, Annibal, Pompée, César, sussent les infiniment petits? Et le marquis

de l'Hôpital lui-même n'auroit-il pas mieux fait de continuer son rôle de guerrier, et de gagner deux ou trois glorieuses batailles, que de s'ensevelir dans la poussière d'un cabinet, pour se livrer à des calculs, à une théorie dont il faut abandonner l'étude à ceux qui font de cette étude une sorte de métier, et qui par cela même seroient déplacés dans toute autre profession? Croyez-vous que parmi nos plus habiles généraux modernes, il y ait beaucoup d'Archimèdes, de Newtons? Au surplus, cette matière, si nous la débattions, prolongeroit trop notre entretien. Permettez, seigneur, que je le termine, et recevez mes sincères actions de grâces, des détails que vous avez bien voulu me donner sur votre camarade Alonzo, quoiquils soient loin d'éclaircir ce que je voulois savoir de sa naissance et de sa famille. Mais ils lui sont d'ailleurs si honorables, que je me réjouis d'en être instruit, parce qu'il est toujours doux

d'avoir quelqu'un de plus à chérir et à estimer. J'attendrai avec patience que la lumière vienne d'où elle doit venir.

Le Capitaine. Je pense que vous ferez sagement de hâter l'arrivée de cette lumière ; car il n'est pas à présumer que vos jeunes gens partagent votre patience. Il n'est pas étonnant que le mérite infini de votre fille ait fait une forte impression sur Alonzo, et celui-ci de son côté, a quelque droit de se croire payé de retour, puisque vous n'avez pas rejeté la demande qu'il vous a faite. Or, s'ils se conviennent mutuellement, il est difficile qu'ils contiennent en eux-mêmes l'excès de leur bonheur. Ils auront des confidens, et quand ils n'en auroient pas, le plaisir qu'ils font éclater, lorsqu'ils se trouvent réunis dans le même cercle, suffit seul pour dévoiler le secret de leur cœur qui pour ne vous rien taire, est déjà à-peu-près le secret de la comédie. Mettez-vous promptement en état de n'avoir point à craindre

les importunités des rivaux, et tout ce qui peut les suivre, les querelles, les duels, les aventures bruyantes. Tout cela compromettroit votre tranquillité, et le bonheur même de votre fille.

Là finit le dialogue entre le capitaine et Fernand. L'avis qui le terminoit étoit fort bon sans doute, mais il n'en falloit pas moins que Fernand attendît qu'Alonzo lui-même le tirât de peine; et si les éclaircissemens que celui-ci donneroit n'étoient pas satisfaisans, quel parti convenoit-il de prendre? Voilà ce que le conseil vague du capitaine ne disoit pas. Il arrivoit donc ici à Fernand ce qui arrive à tous ceux qui sont dans une position délicate; les avis leur viennent de toutes parts; on les leur prodigue parce qu'il n'en coûte ni sacrifices ni efforts d'imagination pour les prodiguer; on ne veut pas comprendre que ceux à qui on les prodigue ont retourné mille et mille fois en eux-mêmes les leçons qu'on leur donne; il résulte donc au

out du compte que la position de celui u'on prêche avec cette charitable facité, n'est nullement changée.

Quoi qu'il en soit, Fernand rendit à-eu-près littéralement à Isabelle et à Inès entretien qu'il avoit eu avec le capitaine. Elles y trouvèrent des détails si honorales au caractère et à la conduite d'Alonzo, ue l'une brûla de l'avoir pour gendre, et autre pour époux. Il avoit beau élever es doutes sur la pureté de l'origine d'Alonzo, elles repoussoient ces doutes par es présomptions contraires.

Elles s'affermissoient d'autant plus dans ur sentiment, qu'elles n'avoient pu convenir en elles-mêmes leur désir de savoir opinion que se faisoient d'Alonzo, ceux ui le connoissoient particulièrement. Elles avoient point à cet égard tenu ce dont a étoit d'abord convenu. Isabelle n'avoit u s'empêcher d'interroger plus d'un offier, et avoit donné même mission à son

frère Lorenzo, qui étoit devenu l'ami intime, l'ami inséparable d'Alonzo.

Inès de son côté avoit fini par ouvrir son cœur à Blanca, et par la prier d'envoyer tout doucement Andrès aux informations. Celui-ci s'étoit adjoint Vicente qui flatté de l'espoir que le jour où Inès se marieroit, il épouseroit Blanca, accepta la commission, et s'en acquitta avec joie. Isabelle et Lorenzo parloient aux officiers; Andrès et Vicente s'adressoient aux soldats et aux valets. Chacun recevoit bien la prière de garder le silence sur ce qu'on lui confioit; mais il résultoit de ces diverses confidences que, comme l'avoit dit le capitaine, le secret d'Inès étoit le secret de la comédie.

Tous ces divers renseignemens, au reste, cadroient parfaitement avec celui qu'avoit rendu le capitaine. Chacun faisoit l'éloge d'Alonzo, mais personne ne pouvoit dire de qui il étoit fils. Isabelle jouissoit du bien

qu'on lui disoit du jeune officier, s'inquiétoit peu de savoir à qui il appartenoit, et se confirmoit de plus en plus dans l'idée qu'il seroit incessamment son gendre. Inès avoit trop d'intérêt à penser comme sa mère pour ne pas partager sa sécurité. Toutes leurs conversations rouloient sur le même sujet ; la mère et la fille étoient plus inséparables que jamais ; elles ne pouvoient se quitter un seul instant. Dès qu'Isabelle apercevoit Inès, elle lui crioit : « Parlons, ma fille, de notre cher Alonzo. » On ne cessoit d'en parler. Inès faisoit part de ses conjectures, de ses projets, de ses songes, de toutes ses pensées sur le bel officier, et ne manquoit pas de découvrir chaque jour en lui un nouveau mérite. Isabelle devenue ainsi la confidente intime de sa fille, connoissoit les affections les plus secrètes de son cœur ; ce cœur ne lui en paroissoit que plus beau, que plus digne de jouir de tout le bonheur qu'on peut goûter ici-bas ; l'on n'auroit pu dire en un

mot qui de la mère ou la fille désiroit plus ardemment ce mariage.

Fernand ne montroit pas à Inès la même facilité, le même empressement à adopter les idées de bonheur qu'elle se créoit. Il étoit réservé, rêveur, et en revenoit à dire qu'on ne pouvoit sans folie, sans s'exposer même à de grands chagrins pour l'avenir, se livrer à aucune espérance, avant qu'Alonzo eût fait connoître qui il étoit. Il ne laissoit pas que de s'attacher à ce jeune homme, il aimoit à s'entretenir avec lui; il lui trouvoit du jugement, de l'esprit, des connoissances, un grand fonds de douceur, beaucoup de modestie, et une politesse qui n'avoit rien de recherché, rien de fardé.

Alonzo trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir des dispositions favorables dans lesquelles étoient à son égard Fernand, Isabelle et Inès, s'étudioit à les fortifier, et il réussissoit parfaitement; car, et maîtres et valets, commençoient à regar-

der comme des heures tristes, les heures où on ne le voyoit pas.

Il paroissoit cependant à Isabelle et à Inès que dans le portrait qu'on avoit fait de lui, un seul trait ne lui convenoit point. On leur avoit dit qu'il étoit d'une humeur joviale, et il leur sembloit plus distrait que gai. Il fut même visible qu'insensiblement une sorte de mélancolie prenoit la place de cette prétendue gaieté, et qu'une pensée affligeante occupoit son esprit. On cherchoit à expliquer ce triste phénomène. « Que je suis malheureuse, disoit » à cela Inès ! C'est qu'il n'est pas sûr que » je l'aime ! — C'est qu'il craint, disoit » de son côté Fernand, de ne pouvoir nous » satisfaire sur ce qu'il nous importe de » savoir relativement à sa naissance. — Ce » n'est pas cela, disoit à son tour Isabelle. » C'est la monotonie qui tue ce jeune » homme. Même pensée, mêmes occupa- » tions, mêmes amusemens, même séjour :

» cette uniformité étouffe le feu de son
» esprit, fait languir son âme. Il est dans
» l'effervescence de l'âge ; il lui faut du
» bruit, du mouvement, des exercices.
» Voyez comme il étoit riant et aimable
» le jour de la petite guerre. Si à vingt
» ans il m'eût fallu mener ce maussade
» genre de vie, une fièvre lente m'eût con-
» duite au tombeau. Nous le distrairons,
» et il sera guéri. »

Il fut décidé en conséquence que pour commencer le régime qu'il falloit faire suivre à Alonzo, on donneroit, non à Léon, mais à Duenas, une fête aux gardes Wallones. On en parla au colonel qui représenta que tous les officiers ne pourroient pas en être, parce qu'étant nécessaire de laisser la très-grande partie des soldats à Léon, il ne falloit pas leur ôter tous leurs chefs. « Pour qu'il n'y ait donc, dit le
» colonel, ni injustice ni murmures, nous
» nous tirerons au sort ; moi je tirerai

» comme les autres. Ceux qui auront le
» billet noir resteront à Léon ; les autres
» iront se divertir avec vous. »

Cette proposition fit pâlir Inès, elle regarda sa mère, et baissa tristement les yeux. Isabelle qui comprit ce qui affligeoit sa fille, dit au colonel qu'il proposoit là un arrangement dont elle ne pouvoit s'accommoder. « La fête que nous don-
» nons, lui dit-elle, est pour tous nos
» amis, et nous aimerions mieux ne pas la
» donner, que d'en voir exclure par votre
» sort qui n'a jamais le sens commun, une
» partie de ces amis. — Mais, senora,
» répondit le colonel, vous laissez subsis-
» ter la difficulté. Il faut que ceux de mes
» soldats qui resteront à Léon aient des
» officiers. — Il y auroit moyen, dit Fer-
» nand, d'arranger cette petite affaire sans
» injustice. La fête durera trois jours. Que
» les officiers y viennent à tour de rôle.
» Ceux qui n'en auront pas été le premier
» jour, en seront le second, et ceux qui

» n'en seront ni le premier ni le second,
» en seront le troisième. »

Cette nouvelle proposition qui sur trois jours de bonheur en ôtoit un à Inès, lui déplut encore ; elle le donna à entendre à sa mère par un coup-d'œil. « Cet arran-
» gement, dit Isabelle, me déplaît pres-
» qu'autant que l'autre ; car enfin, Fer-
» nand, il nous fait manquer notre but :
» ce n'est pas un tiers de fête, c'est bien
» une fête toute entière que nous enten-
» dons donner aux officiers.

» — Vous êtes difficile à contenter, dit
» le colonel, et je vois bien qu'à moins que
» je ne sois de l'avis de la senora votre fille,
» vous ne serez jamais du mien. »

Inès rougit, et bien loin de don[illegible]
croire que cette petite épigra[illegible]
blessée, elle répondit en [illegible]
nel : « Vous avez [illegible]
» véritable per[illegible] pas.
» Nous [illegible] tous
[illegible]

tout corps comme dans toute société, il y a toujours des individus, sans qu'on puisse se dire pourquoi, que l'on voit plus volontiers que d'autres. Il est donc assez » naturel que je n'aime pas un arrange- » ment qui pourroit nous priver de ceux » des officiers pour qui nous avons un atta- » chement plus particulier. Il nous seroit » par exemple, seigneur, infiniment désa- » gréable que vous ne fussiez pas d'une fête » que nous donnons pour rapprocher de » nous ceux que nous aimons le plus.

» — On ne peut pas, dit le colonel, se » venger d'une manière plus douce. J'ai » été méchant, et vous êtes toute bonne. » Vous mé[illegible] bien que je m'amende en » [illegible] x que je ne n'avois pro- [illegible] autre arrangement : je [illegible] cette fois-ci les lieute- [illegible] lieutenans. Dans un mois, [illegible], tr[illegible] is, vous donnerez [illegible] je vous enverrai

» alors tous les capitaines. Qu'en dites-
» vous ?

» —Que vous continuez à plaisanter, ré-
» pondit Inès; et je n'ai nul souci sur le parti
» que vous prendrez. Connoissant votre
» bonne volonté et votre amitié pour nous,
» je suis bien persuadée que vous vous en
» tiendrez à l'arrangement qui nous rendra
» tous contens.

» — Allons, seigneur, dit à son tour
» Isabelle, finissez toutes vos malices. Puis-
» que vous savez ce que nous désirons,
» soyez assez galant pour l'accorder sans le
» faire acheter.

» — Eh bien, reprit le colonel, puis-
» qu'on ne peut fâcher ni la mère ni la
» fille, il faut leur céder la victoire, et par-
» ler sérieusement. Très-sérieusement donc
» c'est à moi à obéir à leurs ordres toutes
» les fois que je serai assez heureux pour
» qu'elles veuillent me les donner. Dans
» la circonstance actuelle, rien n'est plus

» aisé que d'arranger les choses à leur gré. » Il y a toujours des gens qui aiment mieux » rester que de se déplacer. Il y a des of- » ficiers si zélés pour leur état, qu'ils » aiment mieux une heure de service mi- » litaire, que les plus brillantes fêtes de la » cour. Je ne serai point en peine d'en » trouver trois ou quatre qui me sauront » gré de les laisser à Léon. Ce nombre » suffira, et je vois d'avance qu'il n'y aura » aucun de ceux que vous désirez plus par- » ticulièrement d'avoir à Duenas. Je puis » aussi promettre au seigneur Fernand » que le capitaine mathématicien qui l'ob- » sède, n'ira pas le trouver là. Il aime » mieux calculer une courbe, qu'errer » dans vos bosquets de Duenas.

» — Qu'il calcule, dit Fernand, à son » aise, et qu'il ne craigne pas que je l'in- » terrompe dans son calcul. Avec ses éter- » nels sermons sur la nécessité où sont tous » les hommes de ne plus procéder que par » x et par y, il en est venu à me faire

» craindre de me trouver tête à tête avec lui.
» Nous finirions par nous quereller, et je
» n'ai nulle envie de me battre en duel,
» pour l'honneur des mathématiques. »

Il n'est pas étonnant que le colonel dans cette conversation, eût laissé voir quelle étoit la personne qu'Inès désiroit le plus de voir à Duenas pendant les trois jours de fête. On avoit pris aussi auprès de lui des informations sur le compte du jeune officier, et il ne lui avoit pas été difficile d'apercevoir le but où l'on tendoit par cette enquête. Aussi fut-il le premier à qui le colonel annonça la fête qu'on se proposoit de donner au corps dans le bourg du Duenas; et il n'eut garde de demander à rester à Léon. La certitude de passer trois jours entiers dans le même château, sous le même toit avec l'adorable Inès, l'espoir de trouver l'occasion de lui dire à elle-même qu'il l'adoroit et l'adoreroit toujours, ranimèrent son cœur desséché par la tristesse. Il retrouva toute sa gaieté, et s'estima

heureux de la nouvelle qu'on lui annonçoit, comme s'il eût été au comble de ses vœux.

La tendre Inès ne se trouvoit pas moins heureuse de jouir pendant trois jours entiers de la présence de son bien aimé. Elle remercia affectueusement sa mère d'avoir imaginé cette partie de plaisir. « Est-» il, lui dit-elle, une fille plus heureuse » que moi ? Je trouve en vous, non-seule-» ment la meilleure des mères, une mère » que tout le monde chérit, mais encore une » amie sensible, indulgente, qui accueille » mes confidences avec une bonté ravis-» sante, et qui ne laisse pas passer un jour, » sans me donner quelque nouvelle mar-» que de son excellent cœur. Oh ! oui, je » suis trop heureuse, mille fois trop heu-» reuse. Il n'est pas possible que cet excès » de bonheur continue. — Il continuera, » lui répondit Isabelle. » Inès se jeta dans ses bras. Isabelle la serrant contre son sein, voulut lui parler, mais sa sensibilité la rendit muette; elle ne put lui exprimer ce

qu'elle sentoit que par l'ardeur de ses caresses. Inès suffoquée des transports de cet amour maternel, s'écria péniblement : « O maman, divine maman, vous m'ai-
» mez trop ! Qu'ai-je encore fait pour mé-
» riter cette excessive affection dont votre
» âme brûle pour moi ? — Moi, je t'aime
» trop ! s'écria à son tour Isabelle les yeux
» mouillés de pleurs. Moi, je t'aime trop,
» mon Inès ! Eh ! puis-je t'aimer trop ?
» Ne fais-tu pas ma gloire, ma félicité ?
» N'es-tu pas ma fille unique, l'image de
» mon Fernand, l'enfant de mon cœur ?
» Mais toi, ma chère Inès, tu m'aimes
» donc bien ? — Oh ! maman, il n'y a nul
» terme qui puisse rendre ce que je sens,
» ce que je voudrois faire pour vous.
» Quand vous ne seriez pas ma mère, je
» crois que je vous aimerois tout autant.
» Vous n'avez que des qualités douces,
» aimables, généreuses. — Tu m'aimerois
» plus que Caroline ? — J'aime Caroline
» de tout mon cœur ; je ne lui connois pas

» un défaut ; elle seroit plus digne que » moi d'être votre fille. Mais, maman, » parmi les anges mêmes, il y a différence » de rangs ; vous êtes au premier. Nulle » créature ne peut dire avoir plus de bonté » que vous. Eh! mon Dieu, qui ne se » glorifieroit pas de vous avoir pour amie? » Caroline elle-même sait bien que vous » l'emportez sur elle. — La belle âme! » dit en soupirant Isabelle. Que je suis » glorieuse moi d'avoir donné un tel en- » fant à Fernand ! Tu mérites bien que le » ciel t'accorde un mari qui t'aime autant » que ton père et moi nous t'aimons. Oui » tu l'auras. Ce mari sera Alonzo ; il ne te » plairoit pas s'il n'étoit pas digne de toi. » Qu'en dites-vous, Fernand? »

Fernand pendant cette scène s'étoit promené à grands pas, tantôt levant les yeux au ciel, tantôt se les cachant avec les deux mains, tantôt ralentissant sa marche, et s'arrêtant pour contempler voluptueusement et cette chère Isabelle qui depuis

tant d'années, entrelaçoit de roses les liens qui l'unissoient à elle, et cette naïve, cette innocente Inès fruit de leur amour.

La question d'Isabelle en frappant ses oreilles, sembla le mettre hors de lui-même. Il s'avança avec précipitation vers ce groupe aimable formé des deux objets qu'il chérissoit le plus, et levant la main, s'écria : « Heureux mari, heureux père, » je serai aussi ami bon et courageux. Isa- » belle et Inès, vous avez toujours rempli » mon cœur. Ce qui vient de se passer » entre vous l'a remué, l'a embrasé. Je » foule tout aux pieds, je brave tout, pré- » jugés, considérations, je tiendrai tête à » l'univers entier. Oui, Isabelle, Alonzo » sera votre gendre; Inès, il sera votre » époux; je le jure. »

Se calmant ensuite tout-à-coup, il sourit, baisa sa femme et sa fille au front, en leur disant: « Vous êtes, l'une et l'autre, » d'adorables créatures; mais épargnez- » moi ces scènes d'attendrissement; elles

nt trop fortes pour mon âme; parlons
e la fête. »

n ne parla plus en effet que de la fête.
ut résolu qu'Isabelle et Inès se ren-
ent de suite à Duenas pour en ordon-
les préparatifs. Fernand resta à Léon
arrêta toutes les chaises, toutes les
es qu'il put se procurer, afin d'en four-
à ceux des officiers qui n'avoient pas
équipage.

a fête commença le premier de mai;
e pouvoit choisir un jour plus heu-
. Sous le beau ciel d'Espagne, la
re à cette époque étale une profu-
de richesses dont on n'a nulle idée
s nos climats tristes et nébuleux Les
pagnes de Duenas, les jardins de Fer-
l offroient un spectacle vraiment en-
teur : les environs du château pré-
oient une image de la délicieuse et
te magnificence avec laquelle Dieu
t orné le séjour de nos premiers pères.
e château placé sur le penchant d'un

coteau, à l'exposition du soleil levant, dominoit avec ses quatre tours un vallon au milieu duquel la rivière de Pizuerga rouloit avec murmure ses flots argentins. Elle arrosoit de côté et d'autre une prairie dont la verdure se marioit à l'éclat de mille fleurs qui embaumoient l'air et réjouissoient l'œil. Des troupeaux nombreux fouloient aux pieds le riche tapis, animoient et embellissoient la scène.

Tantôt la rivière couloit à découvert, et laissoit voir les bateaux qui la sillonnoient, le plumage brillant et varié des divers oiseaux qui se jouoient sur ses eaux; tantôt elle se cachoit à l'abri des saules pleureurs plantés sur ses deux rives qui, en se courbant sur son sein, et la caressant de l'extrémité de leurs rameaux, sembloient vouloir la défendre des ardeurs du soleil, en reconnoissance de la bienfaisante humidité dont elle faisoit jouir leur pied; tantôt elle s'enfon-

çoit

:oit et disparoissoit; là dans un bosquet
le myrtes, ici sous un berceau de lilas;
lus loin dans un bois d'orangers. Elle
erpentoit ensuite autour d'un verger d'o-
viers, et laissoit tomber ses eaux limpides
vec fracas et en écumant dans un im-
ıense réservoir qui formoit comme un
rand lac, sur lequel on voyoit un troupeau
e cygnes se promener majestueusement.
e long de ses bords circulaires, une foule
: petites nacelles amarrées au rivage,
ésentoient un coup d'œil agréable par
variété de leur forme et de leur cou-
ır, ainsi que par le mouvement des ban-
roles et des pavillons dont elles étoient
ıées, et qui flottoient au gré des vents.
Le château étoit construit sur une longue
large terrasse ornée à ses deux extré-
tés d'une fontaine jaillissante, et au mi-
ı d'un jet d'eau qui s'élançoit jusqu'aux
:s, et retomboit dans un vaste bassin
une foule de petits poissons privés ve-
ent recevoir la nourriture qu'on leur

présentoit. Une allée de sycomores qui régnoit le long de la terrasse, et dont les rayons du soleil ne pouvoient percer le feuillage épais, offroit à toute heure de la journée un ombrage frais. Entre chaque fontaine et le jet d'eau, une enceinte formée avec des arbustes odoriférans, recéloit au milieu une volière richement décorée où des milliers d'oiseaux par l'éclat brillant et varié de leur plumage récréoient la vue, tandis que l'oreille étoit charmée des sons mélodieux que leur flexible gosier en s'enflant, lançoit dans les airs. Un tapis de verdure régnoit d'une fontaine à l'autre; il n'étoit interrompu que par la masse d'arbustes où l'on avoit caché les oiseaux, et par des corbeilles artistement dessinées, semées çà et là, où toutes les fleurs de la même saison serrées les unes contre les autres, sembloient se disputer la conquête de ceux qui venoient les contempler. La tulipe s'élevoit orgueilleusement, et faisoit briller son riche diadême à côté de la rose

qui, courbant négligemment la tête, obtenoit le prix par la voluptueuse douceur de sa forme, de son coloris et de son parfum. Le lis, plus blanc que la neige, montrant modestement sa tête au-dessus d'une touffe de soucis éclatans, fixoit les regards et la pensée de la vierge timide. L'humble violette se cachoit au pied de l'anemone que l'on négligeoit pour découvrir la rivale qui laissoit échapper de son sein une vapeur embaumée. Le timide jasmin entrelaçoit ses tendres rameaux aux branches du baguenaudier, approchoit sa fleur blanche de la fleur jaune de son rival, et laissoit douter de laquelle des deux s'exhaloit l'odeur suave qui parfumoit l'air. Mais la bergère détrompée cueilloit la fleur du jasmin, la posoit sur son sein, et dédaignoit celle du baguenaudier.

On arrivoit sur cette terrasse par une grande grille pompeusement décorée, et qui supportoit les armes de Léon en bronze

doré. Quand on étoit arrivé au milieu de la terrasse, de quelque côté qu'on portât les yeux, on rencontroit des tableaux pittoresques qu'on ne se lassoit pas d'admirer. A droite on avoit des jardins rians où étoient plantés sans ordre, sans symétrie, tous les arbres qui donnoient les fruits les plus délicieux. A gauche un vignoble étaloit avec luxe la pompe de son feuillage, et faisoit sourire d'avance par l'attente de la liqueur exquise qu'il promettoit. Devant soi on avoit, d'un côté un bois touffu d'orangers, derrière lequel le clocher de Duenas élevoit sa flèche; de l'autre côté on voyoit un verger de mûriers; en face, le coteau s'abaissoit par une pente douce, laissoit voir au-dessus des plaines labourées, et dans le lointain les sommets azurés de ces montagnes inaccessibles qui sont entre Salamanque et Coria, au pied desquelles le duc d'Albe découvrit à la fin du dix-septième siècle un peuple qui caché

lans les profondeurs qu'entourent de toutes
arts ces montagnes, étoit resté jusqu'alors
nconnu (1).

Tous ces tableaux étoient animés. Des
aysans montés sur les mûriers, cueilloient
s feuilles; leurs femmes au pied des arbres ;
s recevoient, les entassoient dans des
ics, dans des paniers. L'animal patient
ue l'excessive délicatesse de notre langue
éfend à l'écrivain de nommer, broutoit

(1) Ce peuple se trouva dans une vallée qu'on
pelle *Batuecas*. Quelle langue parloit-il ?
elles étoient sa religion, ses mœurs, sa forme
gouvernement ? Les livres qui ne disent pres-
e jamais ce qu'on voudroit savoir, ne font
:une réponse à ces questions, et cependant
te découverte fut faite dans un siècle éclairé.
ı s'est borné à nous apprendre que ce peuple
it grossier et barbare, et que le duc d'Albe
'oya à ces gens-là des missionnaires qui en
nt des chrétiens. Ne pourroit-il pas être utile
ore aujourd'hui d'interroger les descendans de
premiers chrétiens ?

à côté d'elles, et attendoit la charge qu'il devoit porter. Sur les coteaux, dans les vallons, des pâtres gardoient les troupeaux qui leur étoient confiés; l'un jouoit avec ses chiens, l'autre faisoit répéter à son flageolet un air champêtre; un troisième monté sur une petite éminence, appeloit la jeune fille qui dans la prairie faisoit paître des génisses, et lui envoyoit un baiser; la jeune fille feignoit de n'avoir ni entendu ni vu, détournoit la tête et couroit après la génisse qui s'étoit écartée du troupeau.

On étoit dans la plus belle saison de l'année, dans la saison heureuse où la nature obéissante à la volonté de son créateur, travaille à la reproduction de ses œuvres. Le vigilant et impitoyable chasseur respectoit le mystère de cette régénération universelle; il laissoit reposer ses armes meurtrières; l'oiseleur ne tapissoit point les plaines de ses perfides filets; le bruit du cor n'effrayoit point les habi-

tans paisibles des forêts ; la voix bruyante des chiens de chasse ne retentissoit ni sur e sommet des coteaux, ni dans le creux des vallons.

La campagne de Duenas exempte de ces scènes de carnage n'en étoit que plus belle, que plus riante. L'air qu'on respiroit autour de ce château de Fernand, si agréablement situé, n'en sembloit que plus pur. Tout portoit à l'âme une odeur de vie et de félicité. Partout l'image du contentement, nulle part celle de la destruction. On contemploit, on admiroit, on se sentoit renaître ; on ne sortoit de la rêverie que pour rendre grâces à Dieu, dont la miséricorde trompant en quelque sorte la justice, avoit laissé tant de traces de sa bonté sur cette terre dégénérée depuis qu'elle avoit été souillée par l'ingratitude du premier homme.

Des oiseaux en troupe fendoient les airs, se poursuivoient, se rencontroient, se disputoient une compagne. Sur la cime

des arbres, sur le faîte du château, la voluptueuse tourterelle redoubloit ses roucoulemens amoureux. Le peuple ailé des basses-cours, s'agitoit, glapissoit, oublioit sa nourriture pour ses plaisirs. Le paon s'environnoit d'un cercle d'émeraudes et de diamans; le faisan promenoit avec assurance la riche dorure de son plumage; le coq réunissoit la plus aimable galanterie à toute la fierté d'un sultan : il s'abaissoit modestement devant celle qu'il recherchoit, et menaçoit avec arrogance ses rivaux. Chacun vouloit plaire; chacun, à force de persévérance, vouloit avoir le prix de son ardeur.

Au dehors, le bélier bondissoit en présence des brebis; le taureau, en présence des genisses. Le cheval devenu indomptable, plein du sentiment de sa force et de sa beauté, couroit à sa conquête comme sur un champ de bataille il court à la victoire. Le daim et sa compagne, le chevreuil avec la sienne, sortoient sans mé-

ïance du bois, descendoient le coteau, et venoient se désaltérer à l'eau de la rivière. Le lapin, le lièvre, ne fuyoient plus ; ils lloient et venoient bondissant sur le thym t le serpolet.

Au milieu de ce mouvement universel, le cette effervescence de tous les êtres, le ossignol caché sous un épais feuillage, ne essoit de chanter un hymne d'alégresse ; : l'alouette s'élevant de toute la force de s ailes, sembloit vouloir porter jusqu'au el son chant de reconnoissance.

Qui n'auroit pas été enivré de la ouce magnificence de ces divers tableaux! omme au milieu de toutes ces merveilles, ès parut belle à Alonzo! comme Alonzo ırut beau à Inès! Et l'ensemble de ce vissant paysage n'étoit pas comme dans tre France, enfermé dans une enceinte murs dont la barrière dure et sèche lige l'œil, attriste l'âme, et vous fait sirer de quitter les lieux qu'elle garde, r cela même qu'on semble vouloir vous

condamner à y rester. Une haie de grenadiers dont la verdure fraîche et éclatante étoit elle-même un autre genre de beauté, formoit la limite du parc, et laissoit croire à l'œil trompé, que tout ce qu'il pouvoit atteindre au-delà étoit la propriété de Fernand.

Ce fut dans ce lieu de délices où tout parloit de joie, de paix et d'innocence, qu'Alonzo et Inès s'enivrèrent du bonheur de se voir, et soupirèrent leurs amours. Il y a lieu de s'étonner que Fernand et Isabelle préférassent à ce séjour enchanté celui de Léon, dont les rues sont étroites, les maisons mal bâties, et qui n'a d'autres édifices remarquables que son église cathédrale et le palais que l'on appelle *casa de los Gusmanes*, dont on avoit fait une caserne pour y loger les gardes Wallones. Mais outre qu'en Espagne, il n'entre point dans les mœurs des hidalgos de résider à la campagne, et encore moins de se livrer eux-mêmes à la culture de leurs terres, l'hu-

meur d'Isabelle ne pouvoit s'accommoder de ce repos inaltérable, de ce silence continuel, qui règnent au milieu des champs.

C'étoit pour satisfaire cet instinct qui la portoit à l'agitation, et pour ne point laisser affaisser son âme par la monotonie des tableaux champêtres, qu'à chaque visite qu'elle avoit faite à Duenas, elle avoit voulu en voir la campagne couverte, non de paisibles cultivateurs, mais d'ouvriers dont les travaux sont plus bruyans. Elle se plaisoit à voir creuser un fossé, transporter des terres, soulever des masses, détruire une route, en construire une autre, adoucir un coteau, élever un tertre, abattre un bois, en créer un autre, arracher une pépinière et la transplanter ailleurs.

La présence d'Isabelle animoit ces travaux, mais pendant son absence ils languissoient; de sorte que ce qui auroit pu être terminé en quelques mois, devenoit interminable. Isabelle d'ailleurs sembloit

craindre elle-même de voir achever la construction qu'elle avoit commandée. Tout en effet étant fini, que lui eût-il resté à faire ? Les ouvriers en outre mal payés, se retiroient successivement, et alloient louer ailleurs leurs bras.

Il n'y en avoit plus à Duenas, lorsque les officiers des gardes Wallones y arrivèrent. Ainsi tout ce qui y avoit été commencé par les ordres d'Isabelle, étoit demeuré imparfait. Dans nos climats, un tel inconvénient eût donné à une campagne l'air du chaos. Mais dans le royaume de Léon, la nature est si libérale, la terre si fertile, le soleil si fécond, que l'habileté ou la mal-adresse d'un jardinier sont à-peu-près indifférentes au sol qu'il cultive. Parmi nous l'art embellit la nature, à Duenas la nature avoit masqué les fautes de l'art.

Le château seulement où la nature ne pouvoit rien, étoit resté dans un véritable état d'imperfection, ou plutôt de désordre. Il n'y avoit pas un appartement où il ne

nanquât quelque chose ; à celui-là c'étoit
ı porte, à celui-ci la fenêtre ; l'escalier qui
onduisoit à cet autre n'étoit pas fini, on
'y grimpoit qu'en tremblant.

Isabelle n'en trouvoit pas moins que le
ıâteau de Duenas étoit digne d'un des-
ndant des rois de Léon ; et elle ne cessoit
: dire que quand tout y seroit terminé
mme elle l'avoit conçu, il n'y auroit pas
ıns le royaume entier une plus belle terre
e celle de Fernand.

Il ne lui fut pourtant jamais possible
loger dans le château tous les officiers,
:e fut avec beaucoup de peine qu'on y
placer les seuls capitaines. Les diffi-
és qu'on éprouva à cet égard, le peu
·dre, les privations qu'offroient les di-
logemens donnèrent à Isabelle une
té que partagèrent ceux qui étoient
lus mal logés ; de manière qu'ils con-
ent tous que dans des appartemens
commodes, et où rien ne leur cût
qué, ils se fussent trouvés moins

heureux. Ainsi le bonheur ne dépend pas toujours d'avoir tout à souhait, mais de supporter gaiement les petites contrariétés qu'on éprouve.

Fernand vouloit que les lieutenans et les sous-lieutenans allassent loger dans diverses maisons du bourg. Mais Isabelle imagina un expédient qui fut du goût de tout le monde. On dressa de côté et d'autre du château des tentes qui en formoient comme les deux ailes, et qui ne le déparèrent point par cette petite apparence d'appareil militaire. Ces tentes étoient fort propres, et recéloient tout ce qui pouvoit être commode et utile à ceux qui les habitoient. Il se trouva même que les capitaines les ayant visitées, et les ayant trouvées plus agréables que les chambres qu'on leur avoit données, plaisantèrent agréablement Isabelle, et lui proposèrent de leur permettre de prendre la place des lieutenans et des sous-lieutenans.

Ce petit débat, toujours soutenu sur le

n de la plaisanterie, ne plaisoit ni à lonzo qui ne se soucioit nullement de anger de place, ni à Inès qui désiroit l'il n'en changeât point. La querelle cendant s'échauffa entre les lieutenans et les pitaines. On convint de part et d'autre, ujours en riant, qu'on s'en rapporteroit colonel. Celui-ci prenant la chose mme elle devoit être prise, c'est-à-dire, mme un badinage, dit qu'il accepit volontiers la fonction de juge; et vout convertir cette affaire en une plaisanie; il représenta que pour s'acquitter uitablement de la charge qu'on lui donit, il étoit nécessaire que la cause fût idée contradictoirement. Il demanda en nséquence que les lieutenans d'un côté les capitaines de l'autre nommassent un ateur, et assigna les parties pour le jour ême à neuf heures du soir après le uper.

On remplit une salle de siéges pour les ectateurs qui devoient former l'assem-

blée ; on dressa un tribunal pour le juge ; et la soirée de cette première journée fut employée à ce divertissement. L'heure où il devoit commencer approchant, le colonel déclara qu'il lui falloit un greffier, et que comme on n'avoit point songé à lui en donner, il nommoit d'office la senora Inès, et lui enjoignoit de venir sur-le-champ prêter serment de fidèlement remplir sa place. On rit beaucoup, on applaudit, et Inès fut contrainte d'accepter la commission de greffier.

L'heure arrivée, le colonel parut sur son tribunal, affublé d'une longue robe noire, et coiffé d'un bonnet carré qu'on avoit emprunté au curé du bourg. Au pied de son tribunal, en face des spectateurs, on avoit placé un siége devant une table couverte de plumes et de papiers. Inès également vêtue d'une robe noire, mais sans bonnet carré, vint prendre place sur ce siége. Avant de s'y asseoir, elle salua avec modestie et gravité le juge, ensuite l'as-

semblée, et laissa voir une longue et épaisse chevelure qui, lui couvrant les épaules, descendoit en boucles jusqu'à l'extrémité de sa taille. Cet ornement de la nature qu'on ne lui connoissoit pas, et qui a tant de charmes aux yeux des amans, la blancheur de son teint que rehaussoit la couleur de son vêtement, la noblesse et la modestie de son maintien firent dire à tous les spectateurs qu'on ne l'avoit jamais vue aussi belle. Ils applaudirent avec transport. Alonzo seul, les yeux fixés sur ce visage céleste, sur ces cheveux ondoyans que Vénus même auroit préférés à sa ceinture, resta muet d'admiration.

Le colonel commanda le silence, et prenant absolument le ton et l'attitude d'un véritable juge, représenta que l'attention de l'assemblée devoit se porter, non sur le greffier, mais sur l'importance de l'affaire qui alloit être discutée. Il ordonna ensuite au greffier d'appeler la cause. Inès se levant, annonça que la cause

seroit plaidée au nom des capitaines, par Alonzo de Santa-Fé. En prononçant ce nom déjà si cher à son cœur, ses yeux se baissèrent, ses lèvres tremblèrent, les roses de la pudeur colorèrent ses joues : elle ajouta que les lieutenans et sous-lieutenans avoient choisi pour leur défenseur Alfonse Langarez.

Les deux avocats avoient été choisis par leur parti respectif aussitôt après que le colonel s'étoit constitué juge. Ils avoient eu le temps de préparer leur défense. Alfonse avoit écrit la sienne en style boursouflé; il commença le premier, et lut péniblement sa longue plaidoirie; il y mêla un compliment emphatique d'Isabelle et d'Inès, qui parut déplacé, et excita quelques murmures. Entr'autres preuves qu'il apporta de la bonté de sa cause, il y en eut une sur-tout qui fut saisie, et produisit un effet peu favorable à l'avocat. « Les lieutenans, dit-il, et les sous-lieutenans pour » lesquels je parle, seigneur juge, deman-

» dent à rester dans les tentes qui leur ont
» été assignées. Cependant le poste d'hon-
» neur est au château, car c'est là qu'on
» est plus près du souverain et des deux
» souveraines qui règnent dans ces lieux.
» Je dirai plus, mon intérêt particulier,
» mon intérêt personnel, m'appelle moi
» au château. Quelle ne doit donc pas être
» et la force et la justice des considéra-
» tions qui nous retiennent sous nos tentes,
» puisqu'elles l'emportent et sur l'intérêt des
» cliens, et sur celui de leur défenseur! »

Ce raisonnement n'eut l'approbation de personne; on trouva de l'indécence dans ce que l'orateur avoit dit de lui-même; et en général on ne fut pas content qu'il eût traité gravement un sujet qui n'étoit que pure plaisanterie.

Alonzo évita cet écueil. Quand son tour de parler fut venu, il annonça qu'il n'avoit point de papier à lire, mais que s'il connoissoit peu l'art d'écrire, en revanche il savoit bien dire. Son discours fut une suite

d'élans de gaieté qui mit les rieurs de son côté. Il se courrouça fort sur ce qui avoit été dit du poste d'honneur. « Quand il » seroit vrai, s'écria-t-il, qu'il y eût ici » un souverain et deux souveraines, ce » que je suis loin d'accorder, car il n'y a » point de souverain là où il n'y a point » de sujets, à moins qu'on ne veuille re- » garder comme tels les animaux des bas- » ses-cours, les poissons des pièces d'eau, » les oiseaux renfermés dans les volières; » quand, dis-je, il y auroit ici trois empe- » reurs ou rois, ce qui certes est beaucoup » pour le château de Duenas, je n'en ap- » prendrai pas moins à mes adversaires » que le poste d'honneur n'est pas préci- » sément au pied du trône; il est partout » où la volonté du prince nous place. Quel » blasphème d'ailleurs! et comment, sei- » gneur juge, avez-vous pu entendre sans » indignation que le poste d'honneur étoit, » non auprès de votre vénérable et auguste » personne, mais auprès de votre jeune

» greffier à peine sorti de l'enfance?.... »

De bruyans éclats de rire interrompirent ici l'orateur. Le colonel conservant toujours sa feinte gravité, ordonna au greffier d'imposer silence au public, et cria à Alonzo : « Au fait, avocat; vous divaguez;
» occupez-vous plus de votre cause et
» moins de mon greffier. Abordez donc
» la question. — Dans une cause, reprit
» Alonzo, où tout est extraordinaire, où
» tout sort des règles connues, c'est traiter
» la question que de ne pas l'aborder; c'est
» une nécessité de divaguer. Et pour le
» prouver jusqu'à l'évidence, j'invoque un
» témoignage que mes adversaires ne pour-
» ront pas récuser. J'en appelle au témoi-
» gnage de leur éloquent adversaire. Ne
» vous a-t-il pas dit qu'il gagneroit tout à
» passer au château, qu'il perdroit tout à
» rester sous la tente? Que demande-t-il
» cependant? à rester sous la tente. C'est
» donc ici une cause bizarre, d'une nature
» si étrange que ceux qui la gagneront,

» perdront, et que ceux qui perdront,
» gagneront. Or, une telle cause ne peut
» être bien défendue par la méthode rou-
» tinière des orateurs du barreau ; elle ne
» peut bien l'être que par un moyen très-
» extraordinaire, comme en médecine on
» emploie les grands remèdes aux grands
» maux. Or de tous les moyens, le plus
» extraordinaire, n'est-ce pas sans contre-
» dit celui de la divagation ?....

» — Vous vous moquez, s'écria avec
» humeur Alfonse, en interrompant Alon-
» zo ; c'est là de la mauvaise plaisanterie.
» Vous m'avez mis en jeu. Si vous conti-
» nuez sur ce ton de moquerie, je vous y
» mettrai aussi ; je demanderai à répli-
» quer.....

» — Seigneur juge, s'écria à son tour
» Alonzo, je demande acte de l'aveu qui
» vient d'échapper à mon adversaire ; gref-
» fier, écrivez ; cet aveu est pour nos ad-
» versaires le cri de la défaite, et pour nous,
» celui de la victoire. Je le démontre invin-

» ciblement : j'ai pour moi l'autorité d'un
» grand maître très-versé, sinon dans le
» droit civil ou canonique, du moins, ce
» qui est mille fois plus encore, dans le
» droit divin. Il plaidoit, non pas contre
» un sous-lieutenant des gardes Wallones,
» mais contre le roi des dieux lui-même ;
» prenez garde à cette circonstance. Ju-
» piter, au lieu de répondre avec calme,
» se fâcha. Son adversaire lui cria : Jupiter,
» tu prends ta foudre, donc tu as tort ; et
» tout l'univers répéta : il a tort. »

L'assemblée fit ici de même ; elle répéta avec de grands éclats de rire : il a tort ; il a tort ; ce qui ne mit nullement Langarez en gaieté. Le colonel fit signe de la main qu'on se tût, et parla bas à l'oreille du greffier. Celui-ci se leva et dit :

« Le seigneur juge déclare que sa reli-
» gion est suffisamment éclairée ; il ordonne
» aux avocats de se taire, et aux parties d'at-
» tendre en silence l'arrêt que sa seigneurie
» va me dicter pour être déposé et rester

» jusqu'à la consommation des siècles dans
» les archives de la cour. »

Le colonel dicta alors à voix basse son jugement à Inès qui, après l'avoir écrit, se leva, s'inclina, et en fit tout haut la lecture, comme il suit :

« La cour, après avoir entendu pour les » lieutenans et sous-lieutenans, Alfonse » Langarez, et pour les capitaines, Alonzo de Santa-Fé, considérant :

» Qu'Alonzo de Santa-Fé mérite de » perdre sa cause ;

» Que le moyen de divagation qu'il a » employé, sans être nouveau, étoit dans » l'espèce un moyen péremptoire ;

» Que la singulière estime et affection » en laquelle nous tenons notre jeune, cher » et féal greffier, tant pour ses aimables et » incomparables qualités, que pour les » bons et loyaux services qu'il nous a rendus » en la présente et très-épineuse affaire, » fait en effet du poste qui l'approche le » plus, le poste d'honneur ;

» Donnant

» Donnant acte audit Alonzo de la dé-
» claration faite par ses parties adverses,
» qu'elles se confessoient vaincues ;

» Ordonne que toutes choses resteront
» en l'état où elles étoient avant la plaidoi-
» rie ; qu'en conséquence les lieutenans et
» sous-lieutenans camperont sous des tentes,
» et que les capitaines seront casernés au
» château ;

» Ordonne que le présent jugement
» sortira son plein et entier effet, nonobs-
» tant tout appel ou opposition faite ou à
» faire ;

» Sur le surplus des demandes, met les
» parties hors de cour et de procès ; leur
» fait les plus expresses défenses, sous les
» peines les plus graves, de donner suite à
» l'affaire irrévocablement jugée par le
» présent arrêt ; leur enjoint de se pour-
» voir par-devant notre greffier pour la
» fixation des dépens, épices, frais de va-
» cation ; supprime le mémoire d'Alfonse
» Langarez comme attentatoire à l'axiome :

» *Scripta manent ;* laisse subsister celui
» d'Alonzo de Santa-Fé, comme conforme
» à l'axiome : *Verba volant.* »

L'arrêt lu, le colonel se disposoit à quitter le tribunal. « Un moment, seigneur
» juge, lui cria Alonzo; mon confrère et
» moi, jaloux de donner l'exemple de
» l'obéissance au public, demandons de
» payer sans désemparer les frais dus à
» votre honorable greffier. Nous le sup-
» plions de vouloir les fixer. — Seigneur,
» dit à cela Inès en s'adressant à Alfonse
» et à Alonzo, le greffier déclare que le
» bonheur qu'il a eu de contribuer à votre
» amusement, est pour lui le prix le plus
» flatteur qu'il pouvoit désirer de ses pei-
» nes, et si vous voulez continuer à regar-
» der avec la même bienveillance l'accueil
» qu'on vous fait ici, et les amusemens
» qu'on cherche à vous procurer, jamais
» greffier n'aura été plus largement payé
» que lui. »

Ce n'étoit pas tout-à-fait ce que deman-

doit Alonzo ; il auroit voulu autre chose qu'un simple compliment. Son ambition alloit jusqu'à désirer d'obtenir qu'il lui fût permis d'appliquer ses lèvres sur les joues de l'aimable greffier. La seule pensée qu'il lui étoit possible de jouir de cette faveur qu'il auroit volontiers payée d'une partie de son sang, troubla sa raison, l'enivra. Il voulut répliquer, mais il ne trouva rien à répondre ; il craignit que ses expressions ne parussent plus libres que respectueuses. Ensuite il fit subitement la réflexion qu'Alfonse jouiroit de la même faveur, et pour la première fois, il s'éleva dans son cœur un mouvement de jalousie ; il regarda Alfonse comme un rival, et ne voulut pas le faire participer au même bonheur.

Alonzo prit donc le parti de ne pas insister ; il joignit ses applaudissemens à ceux du reste de l'assemblée ; le colonel et Inès se retirèrent, et allèrent quitter leur déguisement.

Le lendemain, Lorenzo qui n'avoit pu venir la veille, arriva accompagné de son père. On étoit alors à déjeûner sous une tente. Inès apercevant son grand-père et son oncle, poussa un cri de joie, et alla à eux. Fernand et Isabelle la suivirent. Gabriel après avoir donné un baiser sur le front à Inès, serra tour-à-tour dans ses ras Isabelle et Fernand. Lorenzo s'attacha à sa nièce, et lui fit les plus tendres caresses qu'elle lui rendit avec toute l'innocence d'un cœur pur et aimant. Alonzo fendit tout-à-coup ce groupe, et sauta au cou de Lorenzo en lui criant : « A mon » tour, mon ami, je suis aussi de la fa» mille, j'en suis par le cœur. » Ils s'embrassèrent avec une effusion de sensibilité difficile à peindre. Au milieu de ces transports, Inès jouissoit en silence. Lorenzo aperçut Alfonse qui ne bougeoit pas de sa place. Il fut à lui, en lui tendant la main, et disant : « Eh bien! Alfonse,

» est-ce que nous ne sommes plus amis? »
» Alfonse se leva, et embrassa assez froidement Lorenzo.

Chacun ayant pris place, Inès, les yeux rayonnans de joie, s'écria : « Quelle belle » journée que celle d'aujourd'hui ! quelle » belle journée encore que celle de de- » main ! Ensuite les soucis de la ville. — » Donne-nous, lui dit Lorenzo, le com- » mentaire de ta pensée. — Vous savez, » mon oncle, que pour qu'une journée » soit bien belle, il faut en jouir avec sa » famille ; nous voici tous réunis ; il ne » nous manque que mon oncle don Louis. » —Pour compléter ton bonheur, lui dit » Isabelle, il te faudroit encore ta Caroline, » car je pense que quoiqu'il y ait ici bon » nombre d'amis, tu regrettes de ne l'a- » voir pas avec toi. — Oh! reprit Inès, » Caroline ne se plairoit pas ici ; elle » n'aime ni les nombreuses assemblées ni » le bruit. Elle dit que pour que l'amitié » fasse du bien à l'ame, il faut en jouir en

» paix, en silence; c'est un parfum, suivant elle, qui s'exhale, s'évanouit dans » le tumulte. — Quant à moi, dit Fernand, » j'avoue franchement que je ne vois pas » ici tous les amis que je désirerois y voir. » Je regrette sincèrement que notre évêque » n'ait pas voulu être des nôtres. — Il s'est » ravisé, s'écria Lorenzo; le saint prélat » n'est pas ennemi de tous les plaisirs de » ce monde. Il viendra demain vider militairement quelques bouteilles avec » nous. — Cela n'est pas exact, dit Gabriel, et vous avez, seigneur Lorenzo, » une mauvaise langue. L'évêque a cédé » à mes instances; il m'a promis qu'il » viendroit dîner avec nous demain, mais » après avoir exigé ma parole d'honneur » que nous le laisserions partir dès qu'il » auroit dîné. Eh bien! Lorenzo, qu'avez-vous à dire à cela? — Oh! rien du tout, » répondit Lorenzo, car je n'aime pas à » me mêler des affaires des gens d'église, » et je voudrois bien que les gens d'église

» ne se mêlassent pas des nôtres. — Et en
» quoi, demanda Gabriel, se mêlent-ils
» de vos affaires? — Eh! par Saint-Jacques,
» répondit Lorenzo, vous le savez bien,
» mon père. Voilà là-bas, don Louis dont
» nous parlions tout-à-l'heure, qui ne
» pouvant pas plus rester dans son cou-
» vent d'Alcobaça, que ma sœur dans son
» château de Duenas, est allé se caserner
» à Cintra pour je ne sais combien de
» temps. Le poste n'est pas mal choisi. Il
» console les affligées délaissées par notre
» prélat; mais il ne se borne pas à cette
» douce œuvre de charité. Il brasse je ne
» sais quelle intrigue qui tend à me faire
» épouser la senora Euphrosina, et je gage,
» mon père, que vous n'êtes venu si brus-
» quement à Léon, que pour me parler
» de ce mariage. — Non, dit Gabriel, je
» suis venu à Léon pour une affaire un
» peu plus majeure que le mariage d'un
» étourdi. — Tu feras bien, dit à son
» tour Isabelle, de finir cette conversa-

» tion qui t'entraîneroit à dire mille sot-
» tises, et ne nous amuseroit guère. »

Alfonse, qui n'avoit point encore parlé, s'adressa à Isabelle, et lui dit : « Senora,
» je vois que chacun des vôtres ici en con-
» venant qu'il est heureux, avoue qu'il
» manque quelque chose à son bonheur.
» En est-il de même de vous? Le seigneur
» Fernand voudroit voir parmi nous l'évê-
» que de Léon. La senora Inès dit qu'il
» lui manque son amie Caroline et don
» Louis. Voudriez-vous nous dire à votre
» tour quel est l'heureux mortel dont la
» présence compléteroit votre félicité? —
» Je m'étonne, répondit Isabelle, que me
» connoissant, vous me fassiez une sem-
» blable question. Il faudroit ne pas me
» connoître du tout pour ne pas savoir
» que je n'ai point d'ami à regretter là où
» je suis avec Fernand. »

Fernand baisa la main d'Isabelle, et la satisfaction qu'il ressentit, se réfléchit vivement dans les yeux d'Inès et d'Alonzo.

La conversation n'alla pas plus loin. On proposa une promenade ; on se divisa par groupes; les uns gagnèrent le bois, ceux-là les bords du lac, ceux-ci la prairie, d'autres se perdirent dans la campagne. Isabelle ayant à sa droite son père, à sa gauche Inès qui ne se séparoit jamais d'elle, marcha au milieu de quelques officiers au nombre desquels étoit Alfonse.

Alonzo prit le bras de Lorenzo, et s'enfonça avec lui dans une allée de lauriers, dont les branches entrelacées à leur sommet, formoient une voûte odoriférante impénétrable aux rayons du soleil. « Oh! » mon ami, lui dit-il, quelle famille que » la vôtre! — Ce n'est pas, s'écria Lorenzo » en l'interrompant, ce que vous vouliez » dire; il y a long-temps que je vous de- » vine. Vous auriez peut-être moins d'ad- » miration pour la famille, si Inès n'en » étoit pas! — Ah! mon cher Lorenzo, » quelle nièce vous avez là ! C'est un en- » semble de toutes les perfections. Comme

» vous l'aimez ! Et que vous êtes heureux !
» Comme elle vous aime ! Je donnerois
» sans hésiter ma vie pour avoir une seule
» des caresses qu'elle vous a faites quand
» vous êtes arrivé.—Comme vous êtes ar-
» dent ! Oh ! juste Dieu, vous me parlez
» comme si vous étiez jaloux de moi. Sans
» doute j'aime ma nièce de toute mon
» âme, mais c'est que j'aime beaucoup
» aussi ma sœur ; c'est d'ailleurs une vieille
» habitude que l'âge et une connois-
» sance plus intime du bon cœur d'Inès
» n'ont fait qu'accroître. Mais, seigneur
» Alonzo, l'amour d'un oncle est un amour
» pur comme celui d'un père. — Est-ce
» que je vous ai donné à entendre que j'en
» doutois ? Ah ! si cela étoit ainsi, je me
» serois bien mal exprimé, et je m'en vou-
» drois à la mort. D'une famille telle que
» la vôtre, il ne peut rien émaner qui ne
» soit de la nature des anges. Mais de
» grâce, Lorenzo, ne m'appellez donc
» plus seigneur Alonzo. Je ne suis, hélas !

» le seigneur de personne, et je le serois
» de la terre entière, que je renoncerois
» à tout plutôt qu'à votre amitié ; vous
» me l'avez promise mille et mille fois, et
» vous savez que votre sœur désire que
» vous me la conserviez. Traitez-moi donc
» avec familiarité. Ne m'appelez que votre
» ami. — Vous l'êtes et le serez toujours,
» lui dit Lorenzo en l'embrassant affec-
» tueusement. Plus je vous connois, et
» moins je désire rompre les nœuds que
» ma sœur a formés entre vous et moi.
» Mais enfin avouez que vous aimeriez
» encore mieux m'entendre vous appeler
» mon neveu que mon ami. Que vou-
» lez-vous cependant que je fasse ? Nous
» sommes tous extrêmement embarras-
» sés, et vous sentez bien que c'est à vous
» maintenant à parler, à nous dire fran-
» chement ce qu'il faut que nous sachions.
» Si en attendant, je puis faire quelque
» chose pour servir votre amour, je le
» ferai du meilleur de mon cœur ; je vous

6

» obligerai autant qu'il dépendra de moi.
» Vous voyez que je suis bon vivant. Que
» puis-je faire? — Je vous demande une
» seule chose. Si vous me l'accordez, dis-
» posez de moi à la vie et à la mort. Mettez-
» moi en état d'assurer moi-même à votre
» nièce que mon amour pour elle est ex-
» cessif. On lui aura dit que je l'aimois,
» mais on lui aura dit cela froidement.
» Il n'y a que moi qui puisse lui bien
» rendre tous les sentimens que m'ins-
» pirent pour elle sa beauté, ses grâces,
» ses aimables et touchantes perfections.
» Voyez mon malheur; je m'étois flatté
» que je trouverois ici l'occasion de lui
» faire une déclaration qui importe infi-
» niment plus que vous ne pouvez penser,
» à mon bonheur. Eh bien! cette occa-
» sion, je désespère de la trouver. Votre
» nièce est toujours environnée de mes
» camarades, et sur-tout obsédée de cet
» Alfonse qui ne la quitte pas un instant.
» Or vous concevez que je ne dois pas lui

» parler en présence de tant de témoins.
» — Vous n'entendez pas non plus lui
» parler en particulier. Votre déclaration
» ne peut lui être faite qu'en présence de
» son père et de sa mère. Vous avez trop
» d'honnêteté et de délicatesse pour agir
» autrement. Or comment voulez-vous
» que nous nous y prenions pour trouver
» Inès seule avec ses parens ?—Vous pour-
» riez aller de ce pas écarter sous quelques
» prétextes, les officiers qui sont avec
» votre famille, et sur-tout Alfonse; alors
» je me présenterois. — Je parviendrois
» bien à éloigner vos camarades en leur
» proposant par exemple une partie de
» plaisir, mais croyez qu'Alfonse ne sui-
» vroit pas. Quelqu'amusement que je pro-
» posasse, il diroit qu'il ne lui plaît pas.
» Il vous a deviné aussi, et comme il se
» croit des droits sur la place que vous
» voulez attaquer, il se tient auprès. —
» Sérieusement, seroit-il mon rival? —
» Cela n'est pas sans vraisemblance. — Je

» m'en suis douté. Mais après tout, rival
» ou non, peu m'importe. Je ne le crains
» pas. — Peut-être avez-vous tort ; en
» amour comme en guerre, il ne faut
» point mépriser son adversaire. — Mais
» je sais qu'il a un enfant. — Cet enfant lui
» laisse sa liberté ; Alfonse est veuf. Au
» surplus laissons là cette matière ; nous
» en parlerons dans un temps plus op-
» portun. Revenons à l'expédient que
» vous m'avez proposé pour vous servir.
» Je lui préférerois celui-ci. Vous logez
» au château. Ce soir je guetterai le mo-
» ment où ma sœur sera seule avec son
» père, avec son mari et avec sa fille.
» J'irai vous en avertir, je vous présenterai,
» vous ferez votre déclaration en présence
» des seuls témoins qui doivent l'entendre.
» Vous ne serez point gêné par la pré-
» sence d'Alfonse qui sera retiré sous sa
» tente. Etes-vous content ? »

Alonzo sauta au col de Lorenzo, le remercia mille et mille fois, lui jura

une amitié, une reconnoissance à toute épreuve, et tous les deux allèrent rejoindre Isabelle et Inès.

Deux heures après le dîner, on proposa une partie sur le lac. On se partagea sur les différentes nacelles. La plus grande et la plus belle fut réservée pour la famille de Fernand, à qui on donna pour rameurs un capitaine et un lieutenant. Chacun brigua l'honneur de servir sur la nacelle; mais le colonel représenta que le dépôt précieux qu'elle portoit, ne devoit être confié qu'aux plus habiles. Il nomma en conséquence ceux qu'il savoit être les plus adroits et les plus prudens.

Il voulut ensuite que pour le divertissement d'Isabelle et d'Inès, on leur donnât l'image d'un petit combat naval, comme on leur avoit donné à Léon l'image d'un combat de terre. Il forma deux escadres de toutes les nacelles, se nomma chef de l'une, et nomma Alonzo chef de l'autre. Alfonse commandoit une petite division

sous les ordres du colonel. On se sépara ; et les deux escadres se retirant mutuellement à une certaine distance, se rangèrent sur une ligne, chacun dans sa nacelle faisant bonne contenance. Le bâteau de Fernand se promena lentement devant l'une et l'autre escadre comme pour les passer en revue. Lorenzo animoit de la voix et du geste les combattans. Fernand et Gabriel les saluoient d'une inclination de tête ; Isabelle et Inès leur sourioient. En passant devant Alonzo, elles sourirent plus gracieusement encore, il avoit l'attitude martiale d'un brave marin ; il les salua noblement de son épée ; le salut fut répété par toute son escadre, et accompagné du cri trois fois répété : *Vive Fernand et sa famille !*

Fernand sortit de la ligne qui séparoit les deux armées, alla se placer dans un endroit d'où il pouvoit voir commodément le combat. Dès qu'il se fut retiré, une musique guerrière, placée dans deux bateaux, annonça qu'on alloit en venir

aux mains; les pavillons et les banderoles flottèrent dans les airs. Les deux escadres partirent comme l'éclair, sillonnèrent le lac, et firent, pour se surprendre, diverses manœuvres qui amusèrent fort les spectateurs. L'ardeur avec laquelle on se poursuivoit, le bruit des rames qui frappoient l'eau, les cris que poussoient les combattans et que les échos répétoient, tout ce mouvement, toute cette agitation formoient à-peu-près une illusion complète. On eût dit que ceux qui conduisoient tous ces petits bâtimens, brûloient en effet de se mesurer de près et de combattre corps à corps. Tantôt les bateaux s'approchoient, puis ils se séparoient brusquement, l'un fuyant à gauche, l'autre à droite. Quelquefois la mêlée et la confusion étoient telles que l'œil d'Inès avoit peine à démêler le bâtiment que commandoit son cher Alonzo, quoiqu'il fût reconnoissable par le pavillon particulier qui le distinguoit.

La victoire étoit disputée avec acharnement ; elle fut long-temps incertaine; plusieurs fois le cœur d'Inès palpita ; plusieurs fois elle craignit qu'Alonzo ne fût vaincu. C'étoit sur lui seul, comme on pense bien, que tous ses vœux se réunissoient, et quoique ce ne fût là qu'un simulacre de guerre, quoiqu'il ne dût résulter pour le vaincu, ni honte, ni véritable disgrace de sa défaite, quoiqu'il dût en être quitte pour quelques plaisanteries innocentes, Inès n'en désiroit pas moins pour Alonzo, une victoire complète, comme si cette victoire eût dû couvrir son héros de gloire.

C'étoit sur-tout contre l'amiral qu'on s'acharnoit de part et d'autre, parce qu'on étoit convenu que, dès qu'il y en auroit un de pris, le combat cesseroit, et que le parti qui auroit conservé son amiral, seroit proclamé vainqueur. Cette convention fit que les deux amiraux se trouvèrent les plus exposés : tous les efforts,

tous les mouvemens ayant pour but de s'en emparer.

Enfin, quand on eut épuisé de part et d'autre toutes les sortes de stratagèmes, sans qu'il en résultât rien de décisif, le colonel feignant de fuir, réunit brusquement tous ses bâtimens, et vint se former en bataille sur une seule ligne qu'il avoit tellement étendue, qu'elle tenoit toute la largeur du lac, et touchoit par ses deux extrémités aux deux bords. C'étoit comme une barre qui, dans l'opinion du colonel, devoit fermer aux ennemis le passage dans l'autre partie du lac; et comme ceux-ci se trouvoient d'une part à vingt pas au plus de distance du rivage, et à environ trente pas de distance de la ligne, le colonel se proposoit de la pousser et de la serrer de si près, qu'il les contraindroit, ou à s'avouer vaincue, ou à s'échouer contre le rivage qui, dans cet endroit, étoit un peu escarpé. Dans ce dernier cas, il espéroit qu'au milieu de la con-

fusion qu'occasionneroit une pareille défaite, il lui seroit facile de s'emparer de l'amiral. Il avoit placé cinq bâtimens à son avant-garde. La division que commandoit Alphonse, formoit l'arrière-garde. Plein de confiance en son ordre de bataille, il se disposa à donner le signal de la charge.

Alonzo devina l'intention des ennemis, et sentit tout le danger de sa position. Sans s'embarrasser d'avant ni d'arrière-garde, il donna en un clin-d'œil à son escadre la forme d'un coin, d'un triangle qui, par ses trois faces, pouvoit faire une vigoureuse résistance. Faisant ensuite force de voiles, et favorisé par le vent, il se porta sur l'ennemi, par la pointe du triangle, avec une impétuosité qui fut presque effrayante. Il culbuta en passant et dispersa l'avant-garde. Sans s'arrêter à la combattre, il poussa droit au centre de la ligne ennemie, où le colonel s'étoit placé. Il s'ensuivit ce qui devoit naturellement arriver : la pointe du triangle

rompit la ligne, et ses trois faces y jetèrent la confusion. Ainsi Alonzo, qu'on avoit cru resserré dans un coin, se trouva véritablement dans ce moment maître du lac entier ; c'étoit une première victoire.

Le colonel attaqué impétueusement, froissé par ses propres bâtimens, ne put pas manœuvrer. Tout-à-coup le triangle s'ouvrit, et enferma entre ses trois côtés l'amiral ennemi avec ses deux matelots, c'est-à-dire avec les deux bâtimens qui lui servoient d'escorte. Continuant ensuite à faire force de voiles, et à menacer par les trois faces de son triangle les ennemis dispersés, Alonzo s'avança vers le port pour déposer à terre ses ennemis.

Le colonel se voyant en cet état, ôta son chapeau, l'agita, s'avoua de bonne grâce vaincu, et fut le premier à proclamer Alonzo vainqueur. Il déclara ensuite que le combat étoit fini, et cria victoire.

Les cris : *Vive Alonzo! victoire!* se firent alors entendre de tous côtés, et les

instrumens de guerre célébrèrent le triomphe du vainqueur. Ce fut un beau moment pour Inès; il ne fut pas de longue durée.

Alfonse, par le poste qu'il occupoit, n'avoit pu prendre part à l'action. Soit qu'il en eût du regret, soit qu'il fût poussé par un autre mouvement, il se mit à la poursuite d'Alonzo, qui conduisoit son ennemi au milieu des cris et des chants d'alégresse qui lui décernoient la victoire. Arrivé à l'escadre d'Alonzo, il s'attacha au bâtiment de celui-ci. On eut beau lui crier que tout étoit fini, qu'il n'y avoit plus de guerre, que la paix étoit faite, il répondit que ce ne seroit pas la première fois que la victoire auroit échappé à ceux qui s'en tenoient assurés, et voulut sauter de son bateau dans celui d'Alonzo, criant aux siens qui ne l'écoutoient pas, de le suivre.

Cette action étoit déloyale, puisque le colonel avoit annoncé la cessation des

hostilités : elle étoit de plus souverainement imprudente ; car, que pouvoit Alfonse seul contre un ennemi environné de toutes ses forces ? Rien ne l'arrêtant, quoiqu'on lui fit cette double observation, un des officiers qui étoient dans le bateau d'Alonzo, emporté par un mouvement d'indignation que sembloit excuser l'indécente opiniâtreté de l'ennemi, et croyant aussi user du droit légitime de défense, poussa un peu rudement Alfonse. Les deux nacelles s'écartant dans ce moment, il tomba dans le lac et disparut sous les bateaux.

Il y avoit dans cet endroit-là quinze pieds d'eau. Quelques voix crièrent : *Alfonse est perdu; il ne sait pas nager!* Alonzo entendant ce cri, jeta son chapeau, se dépouilla de son habit, et les plumes d'Alfonse qui surnageoient, lui indiquant l'endroit où son ennemi étoit tombé, il y plongea pour le retirer du fond des eaux. Inès qui, d'un œil inquiet,

suivoit tous les mouvemens d'Alonzo, le voyant se précipiter dans la profondeur des eaux, poussa un cri lamentable, pâlit et s'évanouit sur le sein de sa mère.

Lorenzo ne vit pas plutôt Alonzo se jeter à l'eau, qu'il s'y précipita également. Andrès qui étoit sur un des bâteaux des musiciens, s'élança avec la même rapidité au milieu du lac, et nagea jusqu'à ce qu'il eût joint son maître. Tous les deux arrivèrent à propos pour secourir Alonzo qui n'étoit pas moins en danger qu'Alfonse. Celui-ci, par un mouvement naturel à ceux qui ne savent pas nager, avoit saisi par le pied son libérateur, qui, ainsi retenu, ne pouvoit ni se dégager ni s'élever. Andrès se saisit d'Alfonse, Lorenzo d'Alonzo, et tandis qu'Andrès soulevoit Alonzo, Lorenzo aidoit à Alonzo à nager. Tous les quatre arrivèrent ainsi au bord, sains et saufs, et Alfonse ne lâcha prise que quand il se vit en sûreté.

Son premier mouvement fut de se prosterner

terner à genoux, et de remercier le ciel de sa délivrance qu'il regardoit comme un miracle accordé au vœu qu'il avoit fait au fond de l'eau, de se confesser dès qu'il seroit à Léon, et de donner aux pauvres le premier quartier de ses appointemens. Lorenzo embrassa joyeusement Andrès, et Alonzo les serra tour à tour dans ses bras. Andrès leur baisa respectueusement la main et les entraîna pour leur donner d'autres vêtemens. En se retirant ils rioient aux éclats de cette aventure, et secouoient la tête comme s'ils fussent simplement sortis d'un bain.

Quant à Alfonse, il étoit pâle, défait, tremblant de tous ses membres. Quand il eut fini sa prière, il voulut s'acheminer vers sa tente, mais ses genoux fléchirent; il ne pouvoit marcher. On fut obligé de le transporter sur un brancard; il se mit au lit, et envoya au bourg chercher un chirurgien à qui il ordonna de le saigner.

Lorsqu'on vit cependant les quatre cavaliers montrer la tête au-dessus de l'eau,

on s'abandonna à des transports immodérés de joie ; on battit des mains ; l'air retentit du cri *bravo* mille fois répété ; les fifres, les clairons, les trompettes exécutèrent une joyeuse fanfare. Tout ce bruit doublé et répété par les échos, fit revenir Inès de son évanouissement. Toujours penchée sur le sein de sa mère, elle ouvrit languissamment les yeux, et lui dit avec l'accent du plus tendre intérêt : « Ah ! maman, ne » lui est-il rien arrivé...? Quel courage....! » Quel dévouement ! »

Isabelle rassura sa fille, en lui racontant la scène qui venoit de se passer, et dont celle-ci n'avoit vu que le commencement. On mit ensuite pied à terre, et on ramena Inès au château. Dès qu'elle fut dans l'appartement de sa mère avec sa famille, tous les officiers se retirèrent pour la laisser recevoir en liberté les secours dont elle pouvoit avoir besoin.

Lorenzo ne tarda pas à lui faire une visite pour juger par lui-même de l'état

où elle se trouvoit. Il parut devant elle avec cette sérénité, cet air de satisfaction qu'on a quand on a fait une belle action. Inès ne l'attendit pas; elle courut à lui, et sans se donner le temps de couvrir son sein qui étoit encore en désordre, elle passa ses bras nus et plus blancs que l'albâtre, autour de son col, et les larmes aux yeux, elle lui dit : « Oh! mon oncle, mon cher » oncle, vous avez exposé votre vie.... » Je ne l'oublierai jamais..... Regardez- » moi désormais comme votre plus tendre » amie...... Je vous serai toujours sou- » mise comme je le suis à mon père et à » ma mère. Vous êtes aussi bon qu'eux. » Je vous dois plus que la vie. Non, vous » ne pouvez pas imaginer tout ce que je » vous dois..... Où est-il? Est-ce que je » ne puis pas le voir? Où est aussi Andrès? » Envoyez-le-moi, mon cher oncle. Quelle » obligation je viens de contracter envers » lui!

» — Chaste et belle Inès, lui répon-

» dit Lorenzo! Quel cœur tu as! La reconnoissance l'emporte chez toi sur la modestie. Achève ta toilette, je reviendrai » dans un moment. »

Inès s'apercevant du désordre que lui faisoit remarquer son oncle, rougit, et alla cacher sa confusion dans le sein de sa mère qui, souriant, lui dit : « Précieux voile, » ma chère Inès, que celui de l'innocence! » Il t'embellit, et nulle âme n'est assez » corrompue pour profaner même d'un » regard les trésors qu'il cache. »

Lorenzo, sans rien ajouter à ce qu'il avoit dit à Inès, sortit, et alla chercher Andrès. Il courut ensuite chez Alonzo, et l'embrassant, lui cria : « Bonne nou» velle, Alonzo, nous sommes maîtres de » la place. A quelque chose malheur est » bon. Il me falloit peut-être cette aven» ture pour vous servir. Inès est seule dans » ce moment avec ma sœur, avec son père » et son grand-père. Elle désire vous voir. » Venez lui faire votre déclaration. Le

» pauvre Alfonse est gissant dans son lit ; » il a eu une peur mortelle ; il ne nous » interrompra pas. Courons. — Quel bonheur en effet ! dit Alonzo. Quelle heureuse aventure.....! Eh bien ! voilà que » je tremble comme la feuille, comme » trembloit Alfonse. Je suis si sot quand » je parois devant votre nièce, qu'elle » doit me prendre pour le plus gauche, » le plus stupide des hommes. N'importe, il faut aller; je serois en effet » bien sot de ne pas saisir l'occasion que » vous avez la générosité de me présenter. » Mais voyez dans quel état sont mes cheveux, mon habit, ma chaussure. Permettez que j'arrange tout cela avec » quelque propreté. Approcher d'une divinité avec un extérieur peu décent, ce » seroit un sacrilége. »

Pendant qu'Alonzo se paroit de son mieux, Inès de son côté mettoit dans ses ajustemens une recherche qu'elle n'avoit pas connue jusqu'alors. Elle s'étonna elle-

même de se trouver pour la première fois de sa vie de la coquetterie ; elle n'auroit pas dû pourtant en être surprise ; et dans la position où elle se trouvoit, cette coquetterie méritoit plutôt le nom de modestie que celui de vanité. Quand on a un violent désir de plaire, on est naturellement porté, ou à méconnoître ses propres avantages, ou du moins à s'en défier ; on a recours à l'art, parce qu'on croit que l'art fera mieux que la nature.

Lorsqu'enfin Inès eut fini sa toilette, elle entendit ouvrir la porte ; elle tressaillit, elle crut que c'étoit Alonzo ; c'étoit Andrès qui, conduit par la seule obéissance, devançoit l'amant. Elle en parut un peu affectée, et ne trouva d'abord rien à dire à Andrès. Celui-ci lui ayant demandé ce qu'elle désiroit de lui, elle se remit, et lui répondit qu'elle l'avoit fait appeler pour lui exprimer toute l'admiration et toute la reconnoissance que lui inspiroit la preuve de dévouement qu'il

venoit de donner. « Votre attachement à
» mon oncle, continua-t-elle, vient de
» se montrer d'une manière si touchante,
» et en même temps si heureuse pour
» moi, que vous méritez beaucoup plus
» que je ne pourrai jamais faire pour
» vous. Je vous offenserois, si je vous
» offrois de l'argent. Mais soyez sûr que
» vous pourrez compter en toute occasion
» sur mon amitié. J'espère vous la prou-
» ver si je me marie. Je demanderai pour
» présent de noces, qu'il vous soit permis
» de ne plus servir, et je vous ferai un sort
» tel que vous pourrez le désirer. — Voilà,
» senora, répondit Andrès, un beau pré-
» sent de noces que vous me faites là ;
» vous pouvez le garder; je n'en ai nul
» besoin. Je servirai mon maître tant que
» je vivrai. Il feroit beau voir que je vé-
» cusse comme un hidalgo, tandis que le
» seigneur votre oncle se confieroit à des
» gens qui ne l'aimeront jamais autant
» que moi. Voilà une belle preuve de dé-

» vouement et d'attachement que je lui ai
» donnée. Est-ce que Dieu m'a placé au-
» près de lui pour le laisser périr? Me
» laisseroit-il périr, lui? Votre oncle est-
» il obligé de faire mieux pour moi qui
» ne suis que son domestique? Non, sûre-
» ment, je n'accepterois pas votre argent.
» Mon maître ne m'en laisse pas man-
» quer, et bien m'en veut; car on n'en
» donne guères chez vous. Je n'ai fait,
» senora, que ce que je devois, et je ne
» m'en repens pas; mais quand tous ces
» messieurs auroient péri, ils n'auroient
» que ce qu'ils méritent. Toutes ces fêtes
» qui coûtent tant d'argent, valent-elles la
» peine qu'on y prend, et les dangers qu'on
» y court? Que voulez-vous qu'on pense
» dans le monde, de tant de dépenses,
» quand on dit que les affaires du seigneur
» votre grand-père son dérangées? Pour
» moi, je ne puis plus endurer tout cela;
» je souffre trop; et si, comme vous le di-
» tes, senora, vous aviez de l'amitié pour

» moi, vous m'obtiendriez de la senora
» votre mère, qu'elle me laissât retourner
» au service de mon maître. Cette amitié
» que vous dites avoir pour moi, ne vous
» est pas bien onéreuse ; car on ne peut
» pas gagner seulement de vous, que
» Blanca épouse Vicente. Vous ne voulez
» pas qu'elle se marie avant vous. Cela
» est-il juste ? Eh bien ! mariez-vous donc.
» Est-ce que tout le monde ne sait pas
» quel est le cavalier que vous voulez épou-
» ser ? Que ne finissez-vous avec lui ! Com-
» bien de temps encore, combien d'an-
» nées voulez-vous qu'il vous courtise...? »

Andrès étoit en humeur de prêcher, et son sermon eût duré des heures entières, si Isabelle ne l'eût interrompu en lui ordonnant avec beaucoup de vivacité de se taire. « Tu as beau faire, lui dit-elle, » tu nous gronderas aussi souvent que tu » voudras, mais, ne fût-ce que pour te » faire enrager, tu ne retourneras au ser- » vice de mon frère, que quand je ne vou-

» drai plus de toi, et ta Blanca n'épousera » son Vicente que quand Inès se mariera. » Au lieu de t'amuser à nous faire ici un » long sermon, tu ferois mieux d'aller sa- » voir où sont ton maître et Alonzo, et de » nous les amener. — Ils ne sont pas bien » loin, répondit Andrès. »

Dans ce moment en effet, Alonzo et Lorenzo parurent.. Celui-ci serra la main d'Andrès, et lui dit de se retirer. Andrès obéit.

« Vous avez été bien lent, dit Isa- » belle à Alonzo, à vous rendre à l'invita- » tion qui vous a été faite. Mon frère a sans » doute eu besoin de toute son éloquence » pour vous déterminer à nous venir voir. » Mais nous sommes bonnes gens; nous ne » tenons pas aux formalités, et dès que vous » nous apparoissez parfaitement remis de » votre aventure, nous n'avons plus que » des éloges à donner à votre action vrai- » ment héroïque à nos yeux.

» — Vous mêlez, senora, répondit

» Alonzo avec un peu de timidité, les
» reproches aux éloges, et je ne mérite ni
» les uns ni les autres. Toute la gloire est
» due à votre frère sans lequel je restois
» exposé à un danger qui pouvoit me coû-
» ter la vie. Mais convenoit-il, senora, qu'à
» peine échappé du fond des eaux, je pa-
» russe devant vous tout dégouttant d'eau
» et de vase? Il a bien fallu, quelqu'em-
» pressement que j'eusse de me rendre à
» l'honorable invitation qui m'avoit été
» faite, substituer à l'état où j'étois, une
» propreté et une décence qui vous prou-
» vassent mon respect. Voilà la seule cause,
» la cause nécessaire du retard dont vous
» me faites un crime.....

» — Mon père, s'écria Lorenzo en
» s'adressant à Gabriel, comment trouvez-
» vous le seigneur Alonzo que j'ai l'hon-
» neur de vous présenter? Il vous paroît
» peut-être trop joli cavalier, mais le soleil,
» les fatigues, et un jour la guerre, bruniront
» ce teint de lis, et changeront l'Adonis

» en Hercule. Alonzo au surplus est mon
» ami intime, mon ami de cœur; je l'adopte.
» S'il avoit une sœur, je l'épouserois les yeux
» fermés, et dirois un adieu éternel à la
» mystérieuse dulcinée que vous me des-
» tinez. Je demande, mon père, que vous
» l'aimiez aussi, afin que vous ne soyez
» pas le seul de la famille à ne pas l'aimer.
» Ma sœur en raffole; le seigneur Fernand
» le chérit comme son fils.... — Et Inès,
» demanda Gabriel?.....»

Inès pour toute réponse, rougit. Voi-
» là, continua Gabriel, une rougeur et
» un silence que j'entends à merveille.....
» Je m'en serois douté, quand je ne saurois
» pas ce qui m'a été écrit. Voilà bien du
» chemin fait, en mon absence et en peu
» de temps. Tu n'en es pas moins un in-
» sensé, Lorenzo; tu changes d'amis comme
» de vêtemens. Hier tu avois Alfonse; tu
» en aurois volontiers fait le mari de ta
» nièce. Aujourd'hui ce n'est plus Alfonse.
» Non que j'entende blâmer ta nouvelle

» liaison. Bien loin de là : la physionomie
» du seigneur Alonzo, sa tenue, ses ma-
» nières, l'action qu'il a faite aujourd'hui
» en exposant sa vie pour un cavalier qui,
» je crois, ne l'aime guère, et qui s'étoit
» comporté fort brutalement, me parlent
» en sa faveur. Je ne dis pas assez, Loren-
» zo ; je vais plus loin que toi, et cela n'est
» pas étonnant, car tu es comme ta sœur ;
» tu ne vois jamais au-delà du présent. Je
» te déclare donc que j'ai une très-haute
» idée du seigneur Alonzo. Un cavalier
» tel que lui, qui à son âge est déjà ca-
» pitaine dans le plus beau corps peut-être
» de l'Europe, doit être d'une naissance
» grande et illustre. Il t'honore beaucoup
» de vouloir être ton ami, et s'il avoit une
» sœur, sois sûr qu'elle ne seroit pas pour
» toi. Mais sur cet article je m'en réfère à
» ce que je t'ai si souvent dit. Ta dulcinée,
» comme tu l'appelles, sera à toi quand
» je le voudrai, et peut-être ne sommes-
» nous pas loin du dénouement. »

Gabriel fut interrompu par Alonzo qui serrant Lorenzo dans ses bras, lui dit avec la plus vive émotion : « Ah ! mon cher Lo-
» renzo, que votre père est loin de la vé-
» rité, en croyant que mon amitié vous
» honore ! C'est la vôtre qui fait et fera
» toujours ma félicité. C'est moi qui me
» tiens honoré d'être votre ami, à un point
» que vous m'en voyez confus..... Hélas !
» continua-t-il en soupirant tristement,
» peut-être que quand je me connoîtrai
» mieux, je me trouverai moi-même in-
» digne des sentimens que vous m'ac-
» cordez. »

S'arrachant ensuite des bras de son ami, Alonzo, le teint animé, la voix haute, s'écria : « N'importe ; le sort, le ciel, l'en-
» fer conjureront contre moi ; mais je rem-
» plirai le vœu de mon cœur, et quand je
» l'aurai rempli, tous les événemens me se-
» ront indifférens ; les persécutions, la mort
» la plus terrible ne m'effrayeront pas. »

Il se jeta alors aux genoux d'Inès même,

et avec l'accent le plus passionné, il lui dit:
« Oui, adorable Inès, lisez au fond de
» mon cœur ; vous l'avez embrasé dès l'ins-
» tant où je vous ai vue, et dès cet instant
» je n'ai eu d'autre désir que de vous l'ap-
» prendre à vous-même. Ici donc, en pré-
» sence de ces chers parens qui vous ché-
» rissent si tendrement, dans ce sanctuaire
» de l'amitié où tout respire la vertu,
» le bonheur, je vous déclare que mon
» amour pour vous est sans bornes, et
» qu'il a été plus fort que le respect que
» je vous porte ; il m'interdisoit de vous
» faire une semblable déclaration, mais je
» n'ai pu contenir en moi-même les senti-
» mens brûlans que vous m'inspirez. Je
» jure de n'aimer jamais que vous, de vous
» aimer jusqu'au tombeau. Je ne demande
» pas que vous me payiez de retour. Hélas!
» je ne suis pas assez présomptueux. Qui
» que ce soit que vous me préfériez, je ne
» murmurerai point; puisque vous le pré-
» férerez, il vaudra infiniment mieux que

» moi. Je me soumettrai docilement à votre
» volonté. Je demande seulement que vous
» ne vous offensiez point de mon extrême
» témérité, que vous receviez avec indul-
» gence, avec cette bonté enchanteresse
» qui brille toujours dans vos yeux, qui
» embellit votre sourire, l'aveu qui vient
» malgré moi de s'échapper de mon
» cœur. »

Pendant qu'Alonzo faisoit cette déclaration, Inès, le coude appuyé sur un bras de son siége, cachoit ses yeux dans une de ses mains; Isabelle, la tête penchée en avant, la bouche entr'ouverte, fixoit Alonzo avec le plus tendre intérêt, sembloit dévorer chacune des paroles qu'il proféroit, et trouver toute naturelle la passion dont il brûloit pour Inès; Fernand, les jambes étendues, les bras croisés, regardoit et écoutoit Alonzo avec une indifférence apparente; Gabriel, par intervalles, se frottoit le front, secouoit la tête, ouvroit la bouche, et ne laissoit

échapper qu'un son sourd et insignifiant ; Lorenzo s'agitoit sur son fauteuil, rioit ; approuvoit par un mouvement de tête, et tenoit les mains prêtes à applaudir.

Chacun sembloit oublier la posture qu'Alonzo avoit prise; personne ne lui disoit de se relever; il attendoit en tremblant l'arrêt que la bouche d'Inès alloit prononcer.

Cette Inès, cette tendre Inès dont le cœur nageoit dans la joie, qui étoit prête à perdre l'usage de ses sens par un excès de bonheur, leva enfin la tête, et fixa sur Alonzo des yeux où se peignoit toute l'innocence d'un cœur qui s'ouvre aux premiers rayons de l'amour; elle sourit, elle voulut parler; mais se penchant tout-à-coup sur le sein de sa mère, elle lui dit à elle-même d'une voix étouffée : « Ah! » maman, comment ne l'aimerois-je pas? » Qu'il est aimable! quel son de voix! » quelle mélodie! »

Fernand cependant s'apercevant qu'A-

lonzo gardoit toujours la même posture, lui tendit la main, et le releva en lui disant : « Seigneur Alonzo, vous êtes ravissant aux genoux d'une belle; ne prolongez pas la séduction. Le trouble où » vous avez mis ma fille, ne lui laisse pas » même la force de vous dire que ni sa » modestie, ni votre mérite ne lui permettent de vous laisser à ses genoux.
» — Pardon, mille fois pardon, s'écria » Inès en s'adressant à Alonzo. Pouvois-» je prévoir que vous prendriez une telle » place, moi qui voudrois vous en voir » occuper une qui pût remplir tous vos » désirs ? Je ne sais rien dissimuler : » vous m'avez jetée dans une telle confusion en vous humiliant ainsi, que j'en » ai perdu toute raison. Je n'aurois jamais » eu la force de vous dire que ce n'étoit » pas là la place que vous deviez occuper.
» Que je me sens honorée et heureuse de » la haute opinion qu'il vous plaît de concevoir du peu que je vaux ! Quelle re-

» connoissance ne vous dois-je pas pour
» le serment que vous venez de prononcer!
» Mon cœur me le répétera souvent. Com-
» ment voudriez-vous que je m'en tinsse
» offensée, quand il me met dans la situa-
» tion la plus délicieuse que j'aie jamais
» éprouvée? On dit qu'il y a des femmes
» qui dans une circonstance semblable à
» celle où je suis, croiroient manquer à la
» décence si elles ne cachoient pas sous un
» air de fierté, les mouvemens qu'on élève
» dans leur âme. Je ne connois, moi, hélas!
» ni ce manége, ni cette fierté, ni cette
» sorte de décence. Je vous parle avec fran-
» chise; je vous dévoile ma pensée toute
» entière; je ne vous déguise point la joie
» que je ressens, et comme c'est en pré-
» sence de mes chers parens, que je vous
» laisse ainsi lire au fond de mon cœur,
» non-seulement je ne trouve rien à me
» reprocher, mais j'éprouve encore une
» satisfaction que je ne puis vous rendre.
» Vous leur plaisez; pourquoi ne me plai-

» riez-vous pas? Ils sont incapables de vous
» tromper. Pourquoi vous tromperois-je,
» moi? Si vous pouvez vous trouver heu-
» reux de la naïveté avec laquelle je vous
» exprime mes véritables sentimens, je
» serai moi-même au comble du bonheur.
» Cette journée aura été la plus belle de
» ma vie. »

Alonzo étoit hors de lui-même; son cœur brûloit de tous les feux de l'amour, et sa raison étoit dans tout le délire de la reconnoissance. Il levoit au ciel ses yeux mouillés de larmes, il lui tendoit les mains comme pour le remercier. Lorenzo, qui s'étoit mis aussi dans le ravissement, se jeta brusquement à son col, l'embrassa avec une sorte de frénésie, et lui serrant fortement la main, lui cria: « Eh bien!
» Alonzo, suis-je bon ami? Sais-je bien
» conduire une affaire? Que j'ai de plaisir
» de ce qui vient de se passer! Oui, je
» le répète, que n'avez-vous une sœur!
» fût-elle petite et laide comme une La-

» pone, je l'épouserois. Ce seroit un en-
» chantement que cette double union....
» Oh! me voilà maintenant à vous pour
» la vie. Qui blessera Alonzo, blessera
» Lorenzo. »

Fernand s'avança gravement vers Alonzo, et lui frappant sur l'épaule, lui dit : « Mon
» cher Alonzo, je n'ai pu vous refuser
» mon estime et mon amitié; je vous prie
» de n'en jamais douter dans quelque
» position que vous vous trouviez. Je suis
» parfaitement convaincu qu'il seroit dif-
» ficile de trouver un jeune cavalier meil-
» leur que vous. Il n'en est pas moins
» vrai que je ne conçois point comment
» toute cette affaire a été conduite; et
» voilà, comme dit mon beau-père, bien
» du chemin en bien peu de temps. Vous
» avez avancé avec une rapidité effrayante,
» tandis que mon sentiment étoit qu'on
» restât dans l'inaction, jusqu'à ce que
» vous eussiez obtenu ce qui devoit pré-
» céder toute démarche décisive. — Il est

» sûr, dit à son tour Gabriel, que voilà
» une affaire très-grave ; nous la discu-
» terons, nous en calculerons les suites.
» Gardons ce travail pour Léon. La soirée
» est belle ; profitons-en pour faire encore
» un tour de promenade avant le souper.
» Ces jeunes gens sont en feu ; moi-même
» qui n'aime pas à rester long-temps ren-
» fermé dans une chambre, j'étouffe ;
» nous avons tous besoin de prendre l'air. »

On se leva pour sortir de l'appartement. Isabelle, en s'approchant d'Alonzo, lui dit : « Je vous remercie, seigneur, de vos
» généreux sentimens pour ma fille ; elle
» les mérite. Vous seriez-vous douté de
» ce qui arrive aujourd'hui, lorsque je
» vous rencontrai à la place Mayor? Eh
» bien! moi je m'en suis toujours doutée.
» Soyez tranquille ; le jour de l'entier bon-
» heur arrivera. »

Alonzo s'inclina et présenta la main à Isabelle pour la conduire sur la terrasse.
« Non, lui dit Isabelle, je prendrai le bras

» de mon frère ; je veux causer avec lui ;
» donnez la main à Inès. »

Les deux amans s'empressèrent d'obéir. Alonzo en tenant la main de celle qu'il adoroit, préféroit son sort à celui du plus heureux roi de la terre. Inès de son côté sentit son cœur palpiter avec une telle force, qu'elle craignit un instant de ne pouvoir avancer. On descendit sur la terrasse, et de la terrasse on gagna une allée de citroniers, à l'extrémité de laquelle étoit un berceau de lilas qui cachoit une volière de tourterelles. Un ruisseau serpentoit en murmurant dans les touffes de lilas, et se partageant ensuite en deux branches, il couloit paisiblement de côté et d'autre sur un sable argenté le long des citroniers. A l'extrémité de l'allée, il réunissoit ses deux branches, et se précipitoit dans la prairie où il formoit mille sinuosités.

Lorsqu'Inès et ses parens parurent dans cette allée, les officiers qui s'y trouvoient imaginant que Fernand vouloit dans ce

moment être seul avec sa famille, se retirèrent et abandonnèrent la place. On eut à peine fait quelques pas, qu'Inès sentit qu'elle avoit besoin d'un appui pour marcher. Elle prit le bras d'Alonzo qui, sentant si près de lui le cœur de celle qu'il adoroit, éprouva dans tout son être une sensation délicieuse et au-dessus de toutes les idées qu'on se fait du bonheur.

Lorsqu'on fut devant le berceau, Inès se plaignit d'être un peu fatiguée. Isabelle l'entendit. S'adressant à la fois à sa fille et à Alonzo, elle leur dit : « Asseyez-» vous, mes enfans, tandis que nous nous » promenerons. » Ils prirent place l'un et l'autre sur le banc de gazon qui étoit au fond du berceau; assis sous cette voûte de lilas dont les fleurs en grappes se balançoient sur leur tête, réjouis par la vue et le bruit de l'eau limpide qui se jouoit à travers le feuillage, doucement émus par le roucoulement des tourterelles qui répétoient leurs amours, enchantés de la

majesté

majesté du soleil qui se cachant derrière le sommet d'une haute montagne, répandoit autour de lui des flots de lumière, ils gardèrent un instant le silence, et sans se communiquer leur pensée, ils se comparèrent mutuellement eux-mêmes à nos premiers pères, et se crurent aussi heureux. Ils avoient du moins l'innocence des habitans d'Eden, lorsque ceux-ci sortirent des mains de leur Créateur. La chasteté des désirs des deux jeunes amans ne leur laissoit point voir de bonheur au-delà de celui d'être ensemble, et de contempler avec la même reconnoissance les bienfaits de la création.

Au plaisir d'être à côté de son cher Alonzo, Inès réunissoit la satisfaction de goûter ce plaisir en présence de ses chers parens qu'elle voyoit aller et venir le long de l'allée, et qui par intervalles, lui lançoient un regard où se peignoit tout le contentement qu'ils éprouvoient de la savoir heureuse. Il n'est pas de bonheur

comparable à celui que l'on goûte en recevant de sa conscience, le témoignage qu'il ne sera point flétri par les remords; tel étoit celui d'Inès.

Les deux amans avoient tant de choses à se dire, et sur leur félicité, et sur leurs projets à venir, qu'ils ne savoient par où commencer. Enfin, voici quel fut le dialogue qui s'établit entr'eux :

Alonzo. Comment se fait-il, senora, que le seigneur votre père ne fixe pas ici sa demeure? Quel séjour! dans quel autre endroit de la terre, Dieu a-t-il répandu plus de preuves de sa puissance et de sa bonté? Oh! je n'oublierai jamais le château de Duenas. Je me souviendrai toujours de l'aimable indulgence avec laquelle vous y avez reçu l'aveu de mon amour. Je me souviendrai toujours de cette allée de citronniers, de ce berceau où pour la première fois de ma vie, je goûte le vrai bonheur puisque j'y suis seul avec vous.

Inès. Moi je le goûterai partout où je

serai avec vous. Tout endroit où je pourrai contribuer à vous rendre heureux, fût-ce un désert, sera pour moi le château de Duenas. Mais puisque vous m'aimez, pourquoi m'appelez-vous senora ? Mon nom est Inès. C'est le seul nom que me donnent mes parens, tout ceux qui m'aiment. Que je sois donc aussi votre Inès, et rien de plus, comme vous serez mon Alonzo.

Alonzo. Est-il sur la terre, un homme plus complétement heureux que moi ? Ah ! oui, vous serez toujours mon Inès, ma chère Inès, et moi je serai toujours votre Alonzo, votre fidèle Alonzo.

Inès. Puisque nos cœurs s'entendent si bien, ouvrons-nous les mutuellément. Vous m'assurez que vous êtes parfaitement heureux du retour dont je paye votre amitié. Dites-moi si ce bonheur est pur, sans mélange d'aucune inquiétude, d'aucune crainte.

Alonzo. Dès que vous m'assurez, ado-

rable Inès, que moi seul je possède votre cœur, que puis-je avoir à craindre de mes rivaux ?

Inès. De quels rivaux parlez-vous ?

Alonzo. Je ne les connois pas tous, et sans doute quiconque vous connoît, doit être mon rival.

Inès. Vous me donneriez beaucoup à faire, si j'avois à me défendre de la poursuite de tant de gens. Je ne vois d'un peu redoutable que l'Infant don Pédro ; non que vous ayez à craindre que ni moi ni mes parens vous le préférions. Mais en supposant qu'il veuille donner suite au goût qu'il a manifesté pour moi dès son enfance, ne vous en voudra-t-il pas de ce que vous l'emportez sur lui ? Ne vous suscitera-t-il pas quelque querelle ? Dans la carrière que vous parcourez, un homme puissant à la cour peut vous causer bien des désagrémens. Je suis très-liée avec sa sœur : j'ai tout crédit sur l'esprit de la prin-

cesse ; mais en aura-t-elle assez sur celui de son frère pour en obtenir qu'il ne vous nuise pas ?

Alonzo. Les craintes que vous manifestez, me sont une nouvelle preuve de vos excessives bontés pour moi ; car je vois que ce n'est pas pour vous, que c'est pour moi seul que vous avez la générosité de craindre. J'avoue qu'il me seroit infiniment désagréable que l'Infant voulût pousser les choses au point de se mesurer avec moi. Il n'y a rien à gagner à se battre avec un cavalier de son rang. La victoire que l'on remporte est aussi funeste qu'une défaite. Je ne pense pas que nous en venions jamais là. L'Infant persisteroit en vain à vous rechercher. Ses augustes parens ne souscriront jamais à une telle alliance. Ce ne seroit pas de moi, mais d'eux qu'il auroit à se défendre. Je ne le connois pas très-particulièrement, mais je lui crois de la noblesse et de la générosité dans le caractère. J'ai eu occasion de lui rendre un

léger service auquel il s'est montré extrêmement sensible. Je crois que nous pouvons fort bien être rivaux sans cesser pour cela de nous estimer mutuellement. Rarement les hommes placés par la naissance à cette élévation, descendent aux petites ruses, aux petits manéges de la vengeance. Me comportant d'ailleurs en homme d'honneur, en digne officier du roi, ma conduite répondra toujours suffisamment aux mensonges par lesquels on tenteroit de me nuire. Enfin, je vous conterai que par tout ce que j'ai entendu dire à l'Escurial, il me paroît certain que le mariage de l'Infant est irrévocablement arrêté avec une personne qui n'est pas vous. Il aura à opter entre cette personne ou l'état ecclésiastique. Il m'a même été dit que ce mariage me combleroit, moi personnellement, de satisfaction; et c'est encore là un de ces mystères que je rencontre, lorsque je veux ouvrir les yeux sur moi-même.

Inès. Je pense qu'en effet nous aurions

tort de mal penser d'un cavalier aussi bien né que l'Infant. Mais si nous portons ailleurs nos craintes, ne seront-elles pas mieux fondées ? Que dites-vous, que pensez-vous de ces Langarez ? Leur conduite ne vous paroît-elle pas indéfinissable ? Je vous avoue que je me surprends quelquefois ayant peur de ces deux hommes. Est-ce un pressentiment du mal qu'ils doivent nous faire ?

Alonzo. Je connois parfaitement les deux frères. Je ne me suis jamais expliqué sur leur compte, d'abord parce que l'aîné étant fort aimé du duc d'Almeyra, ni mon âge, ni mes relations avec le duc, ne me permettent de m'élever contre ce favori. Ensuite étant camarade du cadet, je dois respecter l'uniforme qu'il porte ; et éviter tout ce qui pourroit donner lieu à des propos, à des caquets toujours suivis de scènes fâcheuses. Mais avec vous, chère Inès, il est de mon devoir de n'user d'aucune réserve. Je sais donc qu'Isidro est mon

rival, et non-seulement Isidro, mais encore son frère Alfonse. Celui-ci a dit sans détour à votre propre oncle Lorenzo, que si Isidro échouoit dans sa poursuite, il se mettroit bravement en son lieu et place. L'aîné m'a parlé de vous avant que j'eusse le bonheur de vous connoître. J'avois même la commission de me lier avec vos parens, et de les maintenir dans les dispositions où il désiroit qu'ils fussent. C'est la commission qu'il donne à quiconque vient à Léon. Or tout cela est d'une absurdité vraiment scandaleuse. D'abord ces gens-là sont des gens de néant, à en juger du moins par les idées que nous nous faisons dans notre Espagne. Leur grand-père étoit juif; leur père juif aussi, et misérable. Celui-ci par l'appât peut-être de quelques piastres, fit abjuration entre les mains de l'évêque actuel de Léon, et n'en continua pas moins à judaïser suivant la coutume des Israélites modernes très-peu scrupuleux sur les engagemens qu'ils contractent avec les chré-

tiens. L'évêque s'empara de ces deux enfans, et fit les frais de leur éducation avec une libéralité sans exemple. Lorsqu'ils furent hors du collége, il donna l'aîné au duc d'Almeyra, qui l'employa d'abord dans sa bibliothèque, ensuite dans son secrétariat, et finit par en faire son secrétaire. Vous savez ce qu'il est aujourd'hui. Le cadet ne montrant pas les mêmes dispositions, et annonçant un grand goût pour la profession des armes, ne put trouver à se placer que dans la Sainte-Hermandad. Il m'est revenu que c'étoit à vous-même qu'il devoit d'être dans notre corps. L'aîné a réellement un génie peu ordinaire. C'est une vérité dont conviennent tous ceux qui le connoissent. Il est infatigable pour le travail ; il y emploie la journée entière. Ce n'est que le soir qu'il se donne quelque repos. Mais alors il se jette dans les plaisirs avec toute l'impétuosité de son caractère. Ses soupers sont dignes d'être comparés à ceux de ce Vitellius de Rome, qui s'est immortalisé par sa gour-

mandise. Il ne se borne pas à une maîtresse en titre. Dès qu'une danseuse, une comédienne a quelque célébrité, il en fait la conquête à prix d'argent. Il est fastueux, il sème l'or; et a un état de maison comme celui d'un ministre. Ses affaires domestiques, ainsi qu'il arrive à presque tous les hommes d'un esprit rare, uniquement occupés du travail de leur cabinet, sont dans le plus grand désordre. La masse de ses dettes est incalculable. Il sent combien sa position seroit dangereuse, s'il venoit à perdre sa place et la faveur du duc d'Almeyra. Voilà pourquoi il songe à un établissement. Il veut une femme qui lui apporte une grande fortune, et sur l'intelligence et la patience de laquelle il puisse se débarrasser de tous les soins domestiques. Il a une idée peut-être exagérée des richesses de votre grand-père. Je lui ai entendu dire qu'il n'y avoit pas dans l'Europe entière une maison de commerce qu'on pût comparer à celle de Gabriel Coellos

pour l'ordre, les ressources et l'immensité de fonds dont elle peut disposer. Il vous regarde en conséquence, quand même votre oncle viendroit à se marier, comme le plus riche parti d'Espagne. Et remarquez la bizarrerie de cet homme : en même temps qu'il enfle ainsi à tout venant, et sur-tout à ses créanciers, la fortune de Gabriel, d'autre part il dit que cette fortune est très-précaire, et qu'il lui suffiroit de souffler dessus pour la renverser.

Inès. Un tel homme, quelqu'absurde que soit sa prétention à mon égard, ne laisse point que d'être dangereux, et je ne sais pas pourquoi, chaque fois que je pense à lui, je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude : ses formes douces, aimables, polies, bien loin d'attirer ma confiance, la repoussent. Je sais bien qu'au fond, il ne peut pas empêcher que je me marie au gré de mes parens, et je vous donne l'assurance qu'ils ne sont nul-

lement pour lui. Mais il est adroit, insinuant; il peut vous créer des ennemis, il peut prévenir contre vous le duc d'Almeyra dont il paroît que vous voulez vous ménager l'estime. Je ne crois pas également que nous ayons rien de bon à attendre d'Alfonse. Que pensez-vous de celui-là ?

Alonzo. Alfonse est comme son frère, inoyé de dettes. Il me doit à moi personnellement; il m'a souvent emprunté de l'argent, et ne me l'a jamais rendu. Il ne possède absolument que ses appointemens qui sont toujours dévorés d'avance. On ne peut dire à quel métier il se ruine, car il ne fait aucune figure et paroît avoir des mœurs. Mais il aime la débauche de table et le jeu. Il donne aussi beaucoup aux pauvres. Cette libéralité est très-louable en elle-même, mais Alfonse la pousse au-delà de toute mesure, et il devroit bien penser qu'il ne lui est pas permis d'être généreux aux dépens de ses

créanciers. Il ne commence pas une entreprise sans faire abondamment l'aumône; il la fait avant de se mettre au jeu, pour se rendre le sort favorable. Vous avez entendu parler de sa ridicule brutalité envers le chevalier de Reganhac. Il y a des gens qui disent qu'il s'étoit figuré que cet étranger étoit un riche seigneur français qui lui donneroit une tonne d'or pour conserver la jeune personne que celui-ci avoit enlevée à son ravisseur. Vous savez que la riche dot qu'on lui offrit, lui fit épouser sans réflexion cette aventurière dont il fut ensuite jaloux de la manière la plus ridicule. Elle est morte après lui avoir donné un fils, ce qui l'a dispensé de rendre la dot ; mais il n'en est pas plus riche; la dot a été promptement dissipée. Quand il s'est vu sans ressource, il a fatigué les parens de sa femme, de demandes d'argent. Ceux-ci ont fini par renoncer à toute relation avec lui; ils ont passé à Lima avec l'agrément de notre

gouvernement, et l'ont entièrement abandonné lui et son fils. Tel est le seigneur Alfonse qui, au reste, a de bonnes qualités. Il est obligeant, et je ne sache pas qu'il ait jamais nui à personne. Quoique timide, craintif, peureux même, il ne laisse pas que d'être brave ; il n'aime pas les affronts, et à l'épée comme au pistolet il est homme de cœur, quoique peu adroit. Votre oncle vous dira qu'Alfonse est chargé par son frère de négocier le mariage de celui-ci avec vous. Alfonse ne sait pas trop s'il réussira, et il se propose, dans le cas où Isidro échoueroit, de se présenter à sa place. Je puis vous assurer que dans tout cela, Alfonse ne voit qu'une affaire d'argent. Ses dettes seront payées, si Isidro vous épouse. Celui-ci du moins lui a fait la promesse formelle de les acquitter. Si Isidro ne vous épouse pas, alors il ne reste à Alfonse d'autre parti à prendre que de vous épouser lui-même, et cela toujours pour payer ses dettes.

Inès. Je conçois que cette nécessité de se procurer de l'argent, ne finit que trop souvent par rendre peu délicat sur les moyens d'en avoir ; elle peut entraîner même à des bassesses, à de véritables crimes ; et voilà pourquoi l'économie est une vertu beaucoup plus importante qu'on ne le pense communément. Mais enfin, que puis-je avoir à craindre quand j'ai pour moi l'agrément de mes parens ? Qu'aurez-vous à craindre vous-même quand vous aurez le consentement de votre famille ? La chose donc essentielle, unique pour nous, c'est d'avoir ce consentement. Et puisque nous devons dans ce moment nous parler avec une entière franchise, je vous avoue qu'il tarde infiniment à mon impatience que vous nous le montriez. Je vous avouerai encore qu'il me paroît bizarre, extraordinaire que vous n'ayez voulu donner à mes parens aucune lumière sur votre naissance. Car enfin il n'est pas possible que vous ne sachiez à qui vous devez le

jour. Qui que vous soyez donc, pourquoi avez-vous refusé de l'apprendre à mon père et à ma mère ? Pourquoi refuseriez-vous de me l'apprendre maintenant à moi-même ? Ce seroit commencer de bien bonne heure à avoir des secrets pour qui n'en aura jamais pour vous.

Alonzo. Chère Inès, puisque vous me permettez de ne plus vous appeler que de ce nom si cher à mon cœur, dans quel embarras vous me jetez ! C'est parce que je ne dois rien vous cacher, c'est parce que je commettrois un crime impardonnable si je trompois vos parens, que je dois vous avouer que je m'ignore entièrement moi-même. Non, hélas ! je ne sais qui je suis ; j'ignore qui est mon père, qui est ma mère. Je ne sais même si le nom que je porte m'appartient. Je vous dirai encore plus : avant que j'eusse le bonheur de vous connoître, je n'avois jamais fait un retour sérieux sur moi-même ; je n'avois guère songé à m'interroger sur ma nais-

sance ; mes parens , ma fortune. Jusqu'à présent je n'ai manqué de rien , j'ai vécu dans l'aisance , et j'avois toujours pensé que cela devoit être, parce que cela étoit. Placé dès ma plus tendre enfance au collége , j'y ai resté et j'en suis sorti sans m'être demandé qui j'étois. Je n'avois nul intérêt à me faire cette question. Mon gouverneur avoit peut-être le secret de ma naissance, mais comme je ne lui ai montré sur cela aucune curiosité , il n'a point dissipé l'obscurité qui m'importune aujourd'hui. On me l'a enlevé ; il étoit Français ; il est retourné dans sa patrie , je ne sais où il est. On m'a dit qu'il n'importoit nullement que je le susse , et que je devois cesser toute relation avec lui. La vérité donc est qu'il n'y a dans le monde entier que le duc d'Almeyra de qui je puisse recevoir des éclaircissemens ; je n'ai jamais connu que lui qui s'intéressât à mon sort. Je lui dois tout. Il me comble de bienfaits. Sa générosité pour moi est une générosité de

tous les jours. Quoique je n'aie jamais reçu ses caresses, quoique dans les entretiens que j'ai eus avec lui, je l'aye toujours trouvé sérieux, froid, réservé, je ne lui dois pas moins une reconnoissance qui ne finira qu'avec moi. C'est à lui que j'ai écrit pour lui demander simplement qu'il ne désapprouvât point les sentimens que j'ai osé manifester pour vous à vos parens. Je trouverai sûrement sa réponse à Léon. Alors il n'y aura plus de mystère, plus d'incertitude ; alors je saurai tout. Ah! Inès, je l'attends cette réponse avec une impatience mêlée de crainte. Il m'importe, je brûle de savoir qui je suis, et je tremble de l'apprendre. Quelle position cependant est la mienne ! Quelle révélation dois-je attendre ! Est-il bien sûr, Inès, que je serai digne de vous ? Si je n'étois, hélas ! qu'un protégé obscur du duc d'Almeyra, si je ne devois qu'à la pitié l'appui qu'il me prête, si je n'étois qu'un de ces infortunés que n'osent avouer ceux qui lui

ont donné la vie, quelle humiliation alors! Quelle honte! Quels remords d'avoir osé m'élever jusqu'à vous! Bonne et généreuse, vous me pardonneriez encore. J'irois ensevelir au fond d'un cloître mon infortune, et j'y serois consolé par l'idée que l'impossibilité de vous laisser ignorer tout ce que votre beauté et votre mérite ont produit en moi d'admiration et d'amour, ne m'a point mérité votre courroux. Assuré de votre indulgence, je regretterois sans doute que mon néant m'eût placé à une si grande distance de l'adorable Inès, mais je trouverois dans cette seule assurance assez de force pour ne pas succomber au désespoir. Oui, Inès, quoi qu'il puisse résulter du secret qui va m'être révélé, si vous ne me haïssez point, je pourrai encore supporter mon malheur.

Inès. Vous haïr! moi qui crois ne pouvoir trop vous aimer! Pourquoi d'ailleurs vous laisser aller à des craintes qui sans doute n'ont aucun fondement? S'il étoit

vrai que le sort nous réservât des malheurs ; ne seroit-il pas temps de nous affliger quand ils arriveront ? Et pourquoi croire qu'ils arriveront ? Puisque je vous aime, Alonzo, puisque mes parens le savent, et ne s'en offensent point, que voulez-vous de plus pour le moment ? Mettons les choses au pis, je le veux bien. Je suppose que votre famille fasse naître des obstacles que je ne prévois pas. Eh bien, vous méfiez-vous de l'amitié que mes parens ont pour vous, ainsi que de l'affection qu'ils me portent ? Nous délibérerons avec vous, et croyez qu'ils sauront aplanir toute difficulté.

Alonzo. Ah ! sans doute, je suis mille fois trop heureux d'entendre votre bouche prononcer que vous m'aimez. Que puis-je désirer de plus ? Et quand j'aurois l'empire de la terre, tous les trésors de l'univers, je croirois en les mettant à vos pieds vous avoir prouvé bien foiblement ma reconnoissance. Que dis-je ? Et me croirez-vous,

Inès ? Non, je n'ambitionne ni les richesses ni un grand nom. Possédant votre cœur, je possède tout. Et dans l'incertitude du sort qui m'attend, ce seroit pour moi une sorte de douceur d'apprendre que je suis sans naissance, sans fortune. Je voudrois vous tout devoir, et vous appartenir par toutes les sortes de liens. Il me semble que plus je serois sous votre dépendance, et plus je me trouverois heureux. Mais, hélas! ce n'est là qu'un triste rêve, et les familles, quand elles s'allient, veulent, au lieu de ces chimères, des convenances qui feront peut-être mon désespoir.

Comme Inès et Alonzo en étoient là de leur conversation, Isabelle avec sa suite, s'approcha d'eux, et leur faisant remarquer que la nuit s'avançoit, les invita à revenir au château. Inès présenta sa main à Alonzo; mais Isabelle prit le bras du jeune cavalier, et dit à Inès de prendre celui de Lorenzo.

» Tu serois encore à jaser, dit celui-ci
» chemin faisant à sa nièce, si ta mère ne
» t'eût avertie qu'il étoit tard. Tu l'aimes
» donc bien cet Alonzo? — Mon oncle;
» il a exposé sa vie pour sauver la vôtre.
» Comment ne voudriez-vous pas que je
» l'aimasse? — Oh! la bonne réponse!
» Comme si c'étoit d'aujourd'hui que tu
» l'aimes. — Eh bien, n'est-il pas aimable?
» Mon papa l'aime, maman l'aime; tout
» le monde l'aime. Est-ce que vous ne
» l'aimez pas vous? — Moi je le trouve
» fort bon enfant, mais il faut autre chose
» pour épouser Inès. — Je ne vois pas ce
» qui lui manque. D'ailleurs je ne demande
» pas de l'épouser. Il me suffit de l'aimer
» et d'en être aimée. — Autre sottise que
» tu as prise dans les romans. Est-ce que
» tu crois à l'amour platonique? Il seroit
» beau de te voir amoureuse d'un jeune
» homme qui ne pourroit pas t'épouser.
» Tu passerois pour une folle dont chacun
» riroit. — Mais enfin, mon oncle, où en

» voulez-vous venir? Vous ne m'avez jamais
» parlé sur mon inclination pour Alonzo,
» comme vous m'en parlez aujourd'hui.
» — C'est que le dénouement approche,
» ma pauvre Inès, et c'est le dénouement
» qui me fait peur. — Croyez-vous que
» mon père et ma mère aient la même
» peur? — Est-ce qu'ils savent s'ils ont
» peur? Ils ne savent que te complaire.
» Ils voient que tu aimes Alonzo, et ils
» voudroient que dès demain il fût ton
» mari. Et moi aussi qui ne t'ai pas moins
» gâtée qu'eux, je n'aurai de repos que
» quand tu l'auras épousé, puisque tu ne
» peux être heureuse qu'avec lui. Il n'en
» est pas moins vrai que ceci est l'affaire
» la plus grave qui soit survenue à notre
» famille, et qu'il faut que nous nous en
» occupions bien sérieusement dès que
» nous serons à Léon. »

Isabelle interrompit cette conversation en déclarant que quoiqu'il fût tard, elle ne vouloit point entrer au château, sans

s'être assurée de l'état d'Alfonse. Inès proposa d'envoyer Andrès savoir de ses nouvelles. « Andrès, répondit Isabelle, ne » peut pas le souffrir; il n'y auroit pas » grand fonds à faire sur son rapport. » Alonzo offrit d'y aller lui-même. « Non, » dit Isabelle, il est plus convenable que » j'y aille en personne. » Elle y fut accompagnée d'Inès, de Lorenzo, et d'Alonzo. Fernand refusa de suivre Isabelle, et retint avec lui Gabriel.

On trouva Alfonse dormant paisiblement, et on revint au château où après une légère collation, chacun gagna son appartement.

Le lendemain matin Isabelle suivie seulement d'Inès et de Lorenzo, retourna chez Alfonse. Il se plaignit d'éprouver une grande fatigue et une grande foiblesse. On l'exhorta à user de tous les ménagemens que sa situation demandoit, et on l'assura que tous les soins qui pourroient lui être nécessaires lui seroient prodigués. Il se

montra

montra sensible et à la visite qu'on lui faisoit, et à l'intérêt qu'on lui témoignoit. « Je n'ai pas mérité, ajouta-t-il, de per- » dre cet intérêt. Je vois cependant que » les nouveaux amis sont préférés aux an- » ciens.—Je vois, moi, dit Isabelle, que » vous n'êtes pas bon malade. Voilà qu'une » petite saignée vous met de mauvaise hu- » meur. Est-ce que vous voulez nous » gronder? Vous y perdriez votre temps; » car je vous déclare que je ne me suis » jamais trouvée moins disposée qu'au- » jourd'hui à faire une conversation sé- » rieuse.—Ce n'est pas de vous, senora, » que je me plains. Vous êtes toujours la » même. Mais votre frère, est-il toujours le » même? Et Fernand, comment en agit- » il avec moi? Il n'y a pas jusqu'à vos va- » lets....—Eh! non, seigneur, ne vous » mettez pas ces folies en tête. Nos pro- » cédés ne sont point changés. Nous avons » toujours du plaisir à nous trouver avec » vous; et pour vous le prouver, nous

» allons passer cette matinée dans votre
» tente. On va apporter ici notre déjeûner. »

Le déjeûner fut en effet apporté, mais quelqu'enjouement qu'Isabelle mît dans ses manières et dans ses discours, il ne lui fut jamais possible de faire sourire une seule fois Alfonse. Il vouloit toujours ramener la conversation sur ses prétendus griefs. Il lui échappa même de se plaindre qu'on manquoit aux engagemens qu'on avoit pris avec son frère Isidro. « Vous
» êtes plaisant, lui dit Isabelle, avec vos
» engagemens. Nous n'en avons pas pris
» d'autre avec lui et avec vous que de vous
» regarder comme les amis de la famille.
» Je vous vois venir, continua-t-elle : vous
» m'allez encore dire qu'il faut que je
» donne Inès à l'un de vous deux. C'est là
» votre éternelle folie. Eh bien, il est
» temps d'y renoncer pour toujours. Je
» vous déclare une dernière fois, après
» vous l'avoir déclaré si souvent, que je
» ne donne point Inès; elle se donne elle-

» même, et ce n'est ni à vous ni à votre
» frère qu'elle fait ce présent. »

La franchise d'Isabelle déplut à Alfonse; mais il n'osa pas le témoigner. Il sembla même vouloir abandonner ce sujet. Il parla de l'aventure de la veille, et en prit naturellement occasion de dire quelques mots d'Alonzo. Mais chaque fois qu'il essaya d'entrer plus particulièrement en matière sur le compte de cet officier, Isabelle l'interrompit, et le déconcerta par une plaisanterie.

Sur les onze heures on vint avertir Isabelle et Inès que l'évêque de Léon étoit arrivé. Elles quittèrent Alfonse, et retournèrent au château pour y joindre le prélat; elles ne l'y trouvèrent point. On leur dit qu'il avoit voulu être seul avec Fernand, Gabriel et Lorenzo, et que tous les quatre s'étoient enfoncés dans le bois.

Isabelle et Inès parcoururent tout le parc pour se réunir à la famille. Après une heure de marche, elles rencontrèrent

Fernand, Gabriel et Lorenzo qui leur apprirent que l'évêque les avoit quittés pour aller joindre Alonzo qu'il désiroit entretenir en particulier.

Isabelle et Inès marchèrent encore quelque temps sans rencontrer l'évêque. Elles entrèrent dans l'allée de lauriers, et trouvèrent, dans le berceau qui la terminoit, Alonzo seul, assis, et ayant l'air de rêver profondément. Il leur dit que l'évêque venoit de le quitter pour passer chez Alfonse. « Et qu'est-il allé faire chez cet Al» fonse? demanda Isabelle. — Je l'ignore, » répondit Alonzo. Il m'a dit qu'il avoit » reçu de l'Escurial des lettres qu'il falloit » qu'il communiquât à Alfonse. »

Isabelle et Inès revinrent alors sur leurs pas, gagnèrent la terrasse, et se promenèrent auprès de la tente d'Alfonse pour attendre l'évêque à sa sortie. Elles avoient prié Alonzo de les laisser seules, parce qu'elles vouloient, lui dirent-elles, parler à leur tour en particulier au prélat.

Dès que l'évêque sortit de la tente d'Alfonse, elles allèrent au-devant de lui. « Serons-nous donc les seules, ma fille et » moi, lui dit Isabelle, à qui vous ne parlerez pas? Et que devons-nous augurer » de ces conversations mystérieuses? Fernand, mon père et mon frère sont sérieux comme s'ils sortoient d'un sermon. » Le seigneur Alonzo médite dans un profond recueillement les sujets que vous » lui avez donnés; et je suis sûre que dans » ce moment le seigneur Alfonse qui depuis long-temps ne rit plus, est d'une » humeur noire. »

L'évêque tira à l'écart Isabelle et Inès, et leur parla ainsi: « Je suis obligé de retourner à Léon après le dîner. Il seroit » trop long de vous conter aujourd'hui » ce que j'ai conté à ces seigneurs, et ce » que j'ai à vous dire à vous-mêmes. Vous » revenez demain à la ville. Nous prendrons jour pour conférer ensemble de » cette grande affaire. — Me concerne-

» t-elle en partie ? demanda Inès. — Ma » chère enfant, en très-grande partie, si » ce n'est en totalité. — Il ne m'est pas » difficile, continua Inès, de deviner de » quoi il s'agit. Tout cela est relatif à ce » que je vous ai confié, il y a quelque temps, » de l'état de mon cœur.—C'est cela même, » ma belle enfant, vous ne vous trompez » pas. Ce que vous m'avez confié, est au- » jourd'hui le secret de tout le monde. Le » bruit que l'on en fait, les discours que » l'on tient, les mouvemens que l'on se » donne, tout mérite la plus sérieuse atten- » tion.—Je ne sais pas en vérité, dit Inès, » pourquoi on regarde comme une affaire » d'état une chose aussi simple. — Vous » avez mieux dit que vous ne pensiez. » On regarde en effet cette chose si simple » comme une affaire d'état, et quand » les puissances s'en mêlent, vous conce- » vez que nous, nous devons la conduire » de manière que vous arriviez à votre but » sans trop nuire ni à votre propre bonheur,

» ni à celui de vos parens. — Les puis-
» sances ont tort, s'écria Isabelle. Il seroit
» aussi beaucoup trop ridicule qu'on ne
» pût pas se marier en Espagne sans l'a-
» grément des deux Langarez, ou sans
» celui de son excellence le duc d'Al-
» meyra. — Laissons, dit le prélat, cette
» discussion pour Léon. Achevez joyeu-
» sement cette journée. La chère Inès ne
» doit pas douter que je ne fasse tout ce
» qui dépendra de moi pour répondre
» dignement à la confiance qu'elle m'ac-
» corde. Mon attachement pour sa fa-
» mille est connu. Je ferai toujours bar-
» rière entr'elle et ceux qui voudroient
» lui nuire. »

Le prélat ne voulut point en dire davantage, et il partit en effet pour Léon aussitôt après le dîner. La compagnie restée au château, fit la sieste à cause de la chaleur de la journée. Isabelle et Inès passèrent dans leur appartement, croyant qu'elles pourroient aussi goûter quelque

repos, mais un peu agitées de ce que l'évêque leur avoit dit, il leur fut impossible de dormir ; elles firent la conversation. — » Je vous ai bien de l'obligation, maman, » dit Inès, de ce que vous n'avez pas permis à Alfonse de s'expliquer sur le compte » d'Alonzo. — Et pourquoi m'as-tu cette » obligation ? — C'est que vous m'avez » épargné le désagrément d'entendre bien » des sottises. — Sur qui ? — Sur Alonzo. » — Tu crois donc qu'on peut dire du » mal de ton Alonzo ? — De qui n'en » dit-on pas ? — Crois-tu avoir fait une » bonne réponse ? — Pourquoi non ? — » Ecoute, Inès : as-tu entendu quelqu'un » dire du mal de ton père, de ton grand-» père, de moi, de toi ? — Non. — Il » peut donc y avoir des gens dont on n'at-» taque pas la réputation. Je sais bien que » le talent de se faire respecter est un talent » rare, mais enfin si Alonzo ne le possède » pas, c'est qu'il n'est pas parfait. — Je » le trouve parfait, moi, je ne vois pas ce

» qu'on peut lui reprocher. — C'est que
» tu le vois avec les yeux de la passion,
» avec les yeux de l'amour ; et puisque tu
» as étudié la mythologie, tu sais bien que
» les poètes disent que l'amour a sur les
» yeux un bandeau. Je te défie bien, mon
» enfant, avec ce bandeau sur les yeux, de
» voir les imperfections de ton idole. —
» Mais, maman, vous aussi vous le trouvez
» parfait. — Cela ne prouve rien. Tu sais
» bien, mon Inès, que je ne sais voir que
» comme toi. De ce que toi et moi le trou-
» vons parfait, il s'ensuivroit tout au plus,
» s'il ne l'étoit pas, que toi et moi le re-
» gardons avec des yeux prévenus. — En-
» suite, maman, cet Alfonse est si méchant.
» — Oh ! ceci est une accusation grave et
» sans preuve. Que tu sois indulgente
» pour Alonzo, c'est bien fait, parce qu'il
» faut être indulgent envers ses amis, mais
» il ne faut pas non plus être injuste en-
» vers ceux qu'on n'aime pas. Qui t'a dit
» qu'Alfonse étoit méchant ? C'est Andrès,

» n'est-ce pas? Or voilà une belle autorité
» pour toi. Andrès est un brave garçon qui
» est fort attaché à ton oncle, mais tu vois
» qu'en toute rencontre sa tête se monte
» pour ou contre avec une merveilleuse
» facilité, ce qui vient d'un défaut de ju-
» gement et d'éducation. Est-ce que tu
» voudrois prendre Andrès pour modèle
» de ta conduite? — Je ne dis pas cela.
» Mais enfin, maman, désapprouvez-vous
» que j'aye une aussi bonne opinion d'A-
» lonzo? — Je désapprouve seulement la
» facilité avec laquelle tu te laisses aller
» aux préventions. Cette facilité te rendra
» malheureuse, et te laissera peu d'amis.
» Au surplus, Inès, concluons. Je te dis-
» pense de toute reconnoissance pour ce
» qui s'est passé ce matin chez Alfonse. Si
» je ne lui ai point laissé émettre son opi-
» nion sur Alonzo, c'est d'abord que je
» n'étois pas en train de le faire jaser sur
» le compte de ton Adonis. Ensuite je l'ai
» vu de mauvaise humeur, et comme j'étois

» disposée à le contredire, je ne me suis pas
» souciée d'entamer une petite querelle.
» Mais je te promets qu'à la première oc-
» casion qui se présentera, je lui ferai su-
» bir un long interrogatoire sur tout ce qui
» concerne le cher Alonzo, et tu seras pré-
» sente. Il est bien juste que tu endures
» cette petite contrariété en compensation
» des embarras où ta passion pour Alonzo
» va jeter ton père. Eh! qui sait, ma fille?
» Peut-être ne saurons-nous toute la vérité
» que par Alfonse. Nous sommes bien
» certaines du moins qu'il ne la fardera
» pas. »

La conversation finie, la mère et la fille s'occupèrent des préparatifs de la fête qui devoit avoir lieu le soir, et à laquelle on avoit invité tous les habitans du bourg de Duenas, de l'un et de l'autre sexe. Elle consista en un concert qui fut suivi d'un bal. On ne la donna point dans l'intérieur du château, mais en plein air, dans une vaste salle de verdure de forme circulaire,

Deux bras de la rivière de Pizuerga ceignoient à l'extérieur cette salle, et en faisoient une île dans laquelle on arrivoit par deux ponts d'une jolie structure. Un banc de gazon d'une verdure dont on ne se fait pas d'idée dans nos climats, et sur lequel deux mille personnes pouvoient s'asseoir à l'aise, régnoit autour de la salle. Des acacias, des sycomores, des oliviers de Bohême, des saules pleureurs fermoient cette enceinte circulaire, de l'autre côté du banc. Ces arbres penchoient une portion de leurs branches sur la rivière, et étendoient l'autre sur la tête des spectateurs.

Lors donc que la nuit fut arrivée, le bruit des boîtes annonça que la fête alloit commencer. Comme chacun se disposoit à se rendre dans la salle, Isabelle reçut un billet qu'elle donna à lire à Inès, et qui contenoit ce qui suit :

« J'ai pris sur moi d'aller dîner avec » vous. Cet effort a épuisé mes forces. Je » me sens si foible que je me mets au lit.

» Je ne puis donc être de votre brillante
» fête. Je laisse beau jeu à qui m'est pré-
» féré. Agréez, vous et la belle Inès, avec
» l'assurance de mes regrets, mon respec-
» tueux et tendre hommage. »

Signé, ALFONSE LANGAREZ.

« Je crois, Dieu me pardonne, dit Isa-
» belle à Inès en lui remettant ce billet, que
» cet Alfonse est en effet amoureux de toi.
» — Ce sera bien tant pis pour lui, ré-
» pondit Inès, car moi je ne serai jamais
» amoureuse d'un Langarez. — Ne t'en
» mets pas en peine, répliqua Isabelle, je
» guérirai les deux frères de leur folie ;
» et il faudra bien qu'à la fin mon écolier
» l'emporte ; ainsi le veut le destin. »

L'heureux Alonzo, eût-il été mille fois plus foible qu'Alfonse, eût trouvé des forces pour se trouver à une partie de plaisir dont il se faisoit d'avance une idée qui l'enivroit de joie. Il avoit la certitude de voir de près sa bien-aimée ; il avoit l'espoir fondé de danser avec elle, de tou-

cher, de prendre sa main, et il alloit jusqu'à se flatter de pouvoir imprimer une seconde fois ses lèvres sur cette main. Il conservoit précieusement le souvenir du premier baiser qu'il y avoit appliqué, et chaque fois qu'il se le rappeloit, il ne concevoit pas qu'il pût y avoir un bonheur comparable au sien.

Il se trouva donc un des premiers dans la salle. Elle présentoit un spectable enchanteur. Le ciel avoit semblé vouloir favoriser cette belle soirée. La lune ne paroissoit point sur l'horizon. Un léger brouillard s'étoit élevé jusqu'aux astres, et formoit comme un voile qui cachoit la clarté des étoiles. Des milliers de lampions attachés avec art aux branches des arbres, représentoient par la diversité de leurs couleurs, tous les fruits qui réjouissent le plus la vue. On croyoit voir dans le feuillage épais, des ananas, des cédrats, des oranges, des limons, des citrons, des pêches, des poires, des pommes; l'éclat de la ver-

dure étoit agréablement tempéré par le reflet de la lumière, et cette multiplicité de lampions répandoit sur toute la salle un jour à la fois doux et brillant.

On avoit dressé de distance en distance, le long du siége de gazon, des tables couvertes de toutes sortes de rafraîchissemens. La plus ornée de ces tables étoit placée devant un cabinet de verdure qu'on avoit construit pour que les dames qui craindroient le serein s'y retirassent.

L'orchestre étoit placé vis-à-vis ce cabinet. On n'eut point d'autres musiciens que ceux d'entre les officiers qui savoient jouer de quelqu'instrument. Alonzo fut prié avec tant d'instances par ses camarades, de montrer son savoir-faire en musique, qu'il se rendit à leurs prières; il s'arma de sa guitare, et vint s'asseoir dans l'orchestre.

On avoit eu la précaution d'accorder les instrumens hors de la présence des spectateurs, de sorte que quand Fernand donna

le signal, le concert commença. Les divers morceaux furent exécutés, sinon savamment, comme ils l'auroient été par des musiciens de profession, du moins avec assez d'habileté pour flatter l'oreille, et donner une idée avantageuse de l'éducation de ceux qui les exécutoient.

Après les morceaux d'ensemble, on demanda des *solo*. Alonzo eut son tour; il se défendit long-temps et avec une sorte d'opiniâtreté de déférer aux instances multipliées qui lui furent faites à cet égard. Mais Isabelle et Inès qui se tenoient avec Blanca dans le cabinet de verdure, lui ayant témoigné qu'il leur feroit plaisir de condescendre à ce qu'on lui demandoit, il se rendit; il chanta en s'accompagnant sur sa guitare, des vers du Camoëns qu'un habile artiste de Madrid avoit mis en musique, et dont voici la traduction à-peu-près littérale.

« Tous en la voyant, brûlent d'amour
» autour d'elle. C'est sur-tout dans ses yeux

» que l'Amour a fixé son empire et sa puis-
» sance. Si l'infortuné chasseur qui perdit
» la forme humaine pour avoir porté des
» yeux indiscrets sur Diane au bain, l'eût
» aperçue au lieu de la sévère déesse des
» bois, jamais ses chiens affamés n'eussent
» terminé sa déplorable vie ; ses désirs
» seuls eussent suffi pour le consumer. Sa
» chevelure flotte au hasard sur un col
» dont la blancheur le dispute à celle de
» la neige. L'amour semble se plaire à se
» jouer mystérieusement dans les agita-
» tions voluptueuses et les molles ondula-
» tions de son sein ; il attise en riant dans
» cet arsenal d'albâtre le feu sacré dont
» la flamme impétueuse embrase tous les
» cœurs ; et les désirs qui s'échappent à
» travers le tissu poli de ces globes enchan-
» teurs, voltigent sans cesse autour..... »
Chacun, par ses applaudissemens, témoigna qu'il faisoit l'application de ces vers à la belle Inès.

Le concert fini, on parla de danser. Cinq

ou six officiers seulement restèrent dans l'orchestre pour accompagner les danseurs de leurs instrumens ; tous les autres en sortirent, et Alonzo fut du nombre de ces derniers. Fernand ouvrit la danse avec une villageoise. Isabelle et Inès avoient chacune un villageois pour cavalier. Alonzo et ceux de ses camarades qui voulurent danser, prirent à l'exemple de Fernand une villageoise pour dame. On mit beaucoup de gaieté dans ce divertissement auquel chacun se livra plus pour s'amuser que pour montrer son habileté. Alonzo et Inès, aussi long-temps qu'ils dansèrent séparément, ne furent point trop remarqués. Confondus dans la foule, ils avoient de la peine à s'apercevoir, et ne cherchoient qu'à ajouter à l'alégresse commune.

Après quelques contre-danses, Isabelle et Inès se retirèrent dans le cabinet de verdure pour prendre un peu de repos. Lorsqu'on les crut suffisamment remises de leur fatigue, le colonel s'approcha d'Alonzo,

et lui dit: « Mon cher Alonzo, nous avons
» dansé avec les femmes et les filles de ces
» bonnes gens, il nous faut maintenant
» danser avec les maîtresses du château,
» c'est dans l'ordre. Nous ne pourrions
» faire autrement sans manquer à la po-
» litesse. »

Le colonel et Alonzo s'avancèrent donc vers Isabelle et Inès qui acceptèrent gracieusement l'invitation. Toute l'assemblée alors fixa les yeux sur Inès et Alonzo. La bonne mine du cavalier, ses manières nobles et aisées faisoient avec l'air timide, les mouvemens doux et modestes de la danseuse, un contraste qui charma les spectateurs, et leur arracha de fréquens applaudissemens. Ils n'étoient ni l'un ni l'autre très-habiles dans ce genre d'exercice, mais leur jeunesse, leur innocence, le désir qu'ils laissoient éclater de se plaire mutuellement, leur donnoient une grâce que les plus habiles maîtres ne peuvent ni avoir ni enseigner à leurs élèves.

Quand cette nouvelle contre-danse fut finie, Fernand représenta que la nuit étoit fort avancée, et proposa de se retirer. Mais un cri unanime s'éleva et demanda qu'Inès et Alonzo dansassent seuls le fandango. Il fallut obéir au vœu public. Quelle danse que le fandango! Et comment se fait-il que notre nation qui met tant d'importance à un art aussi frivole, aille toujours chercher ses modèles dans les pays tristes et froids, chez les habitans lourds et empesés du Nord? Puisque nous voulons nous borner à la stérile prérogative d'imiter, pourquoi n'avons-nous pas encore introduit sur nos théâtres, dans nos bals particuliers, le fandango? Pourquoi sans cesse l'Angleterre ou l'Allemagne, et jamais l'Espagne? Que sont les anglaises, les allemandes, et la walse elle-même auprès de la danse des Espagnols? Voyez danser des Parisiens et des Parisiennes : leurs pieds sont en mouvement ; le reste du corps est ou dans la gêne ou dans l'immo-

bilité. Que sont les danseurs qu'on applaudit le plus parmi nous ? ceux qui donnent au mouvement de leurs pieds plus de rapidité ; ceux qui, après avoir tourné plusieurs fois autour d'eux-mêmes, comme ces toupies que fouettent des écoliers, restent ensuite fixés devant vous comme des thermes. Les étrangers ne voient là que des tours de force, et les tours de force sont toujours pénibles, jamais gracieux aux yeux des spectateurs.

Quel sentiment, par exemple, porte à l'âme cette walse dont les Parisiens raffolent aujourd'hui, cette walse si insipide par sa monotonie, si nuisible à la santé par son mouvement circulaire, si indécente par cet attouchement continuel qui en fait l'essence ? Voyez cette foule de groupes composés chacun d'un cavalier et d'une dame qui se touchent, qui s'enchaînent de leurs bras sans ressentir aucune émotion, qui sont face à face sans se regarder, qui ne disent mot, qui ne se sourient

point. Lisez sur leur front, vous y découvrez l'ennui et la lassitude. Le corps de ces hommes et de ces femmes est sans souplesse, roide, d'une seule pièce; l'attitude est toujours la même. Un coup d'archet fait avancer en cadence, lentement, autour de la salle ces groupes de froides statues. Examinez-les bien ; vous diriez qu'ils ne se meuvent qu'à l'aide d'un ressort caché sous la plante des pieds.

Qu'il en est autrement du fandango ! Point d'attouchement. Le cavalier et la dame placés à une distance convenable l'un de l'autre, se parlent un langage dont l'âme la plus froide seroit émue. Leurs yeux se baissent, se lèvent, se regardent amoureusement. Leur bouche embellie par un sourire enchanteur, appelle le baiser. Les mouvemens cadencés de leur tête, de leur corps, tous leurs gestes expriment le désir. Ils se cherchent et se fuient, ils se rapprochent, et prêts à tomber dans les bras l'un de l'autre, la crainte de ne pouvoir sup-

porter l'excès du plaisir qui les attend, semble seule les séparer.

Tel est le fandango, et telle est la danse qu'exécutèrent Inès et Alonzo. Ils ravirent l'assemblée; il la jetèrent dans un véritable enthousiasme, lorsque d'une part, Alonzo sembloit hésiter s'il s'approcheroit d'Inès, et que de l'autre la sensible Inès par ses regards tendres et naïfs, par son sourire ingénu, par l'attitude de sa tête mollement penchée, par la souplesse et la vérité de tous ses mouvemens, sembloit dire à son amant, ces vers d'un de nos poètes modernes enlevé trop tôt et bien cruellement aux lettres et à ses amis (1) :

---

(1) André Chénier. M. de Châteaubriant nous les a conservés dans son livre du *Génie du Christianisme*, où pour embellir les vérités les plus importantes, il a déployé à la fois avec toutes les richesses d'un génie fécond et d'une imagination brillante, toutes les ressources que donnent, et une vaste érudition, et une sensibilité exquise.

Accours, jeune Alonzo, je t'aime, et je suis belle,
Blanche comme Diane, et légère comme elle ;
Comme elle, grande et fière ; et les bergers, le soir,
Lorsque les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutant si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : Comme elle est belle!

Lorsqu'Inès et Alonzo en furent à ce moment de leur danse, l'admiration de l'assemblée fut universelle, l'envie et la jalousie se turent ; chaque cavalier convint qu'Alonzo étoit le plus beau des hommes ; chaque dame, qu'Inès étoit la plus belle des femmes. L'illusion fut complète ; elle alla aussi loin qu'elle pouvoit aller. On ne put pas supporter que le danseur et la danseuse restassent ainsi séparés ; on leur cria avec impétuosité de s'approcher ; ils obéirent en figurant avec leurs pas et le balancement de leur corps, des images dont ce beau couple reçut une nouvelle grâce. On n'y tint pas alors ; toutes les têtes étoient dans le délire ; on exigea avec emportement que le cavalier embrassât sa dame, ce qui étoit sans exemple dans une

danse

danse de ce genre. Alonzo effrayé de son bonheur plus que des cris de l'assemblée, hésita ; il courba profondément la tête en joignant les mains, comme pour dire aux spectateurs, qu'il étoit beaucoup trop indigne de cet honneur. On ne lui tint aucun compte de sa modestie ; l'effervescence étoit générale et à son comble. On lui réitéra avec un bruit effroyable le vœu qu'on lui avoit déjà exprimé. Il mit alors un genou en terre, et prit la main d'Inès pour la baiser. Mais celle-ci, soit qu'elle crût devoir déférer au désir de l'assemblée, soit qu'elle craignît qu'on la soupçonnât de fierté, ou peut-être emportée dans cet instant de frénésie universelle, par le désir de rendre son amant heureux aux yeux de tous, se hâta de le relever, et lui présenta la joue. L'innocence et la joie brilloient dans ses yeux, en lui accordant cette faveur. Alonzo imprima ses lèvres brûlantes sur cette joue où le lis et la rose avoient marié leur couleur. Un feu subit et in-

connu circula dans les veines des deux amans; leurs genoux fléchirent, leur vue s'obscurcit. Alonzo réunit toutes ses forces pour soutenir dans ses bras Inès qui chanceloit. Isabelle et Blanca qui étoient accourues la lui enlevèrent, et l'emmenèrent dans le cabinet de verdure.

Alonzo resté seul au milieu des spectateurs qui l'entouroient, le pressoient, le félicitoient, ne savoit où il en étoit; il ne comprenoit rien aux mouvemens extraordinaires qu'il éprouvoit. Tout-à-coup il entend murmurer à ses oreilles, qu'Inès se trouve mal, qu'Inès s'est évanouie. Aussi agile alors que le cerf, aussi impétueux que le lion, il fend la presse, il court au cabinet de verdure. Arrivé sur le seuil, toute son ardeur s'évanouit: il s'arrête comme frappé par une main invisible. Inès, au moment où il arriva, renversée sur un canapé de verdure, le sein découvert, recevoit les soins de sa mère et de Blanca. Les yeux d'Alonzo se portèrent

sur ces beautés ineffables qu'il avoit chantées peu avant que la danse commençât. Il vit cette belle chevelure tombant au hasard sur un col dont la blancheur le disputoit à celle de la neige. Il vit les formes séduisantes et voluptueuses de ce sein d'albâtre, où l'amour en riant attisoit le feu sacré dont la flamme impétueuse embrasoit tous les cœurs.

Ce fut ce spectacle inattendu, cette image de ce que la nature avoit pu former de plus enchanteur, qui en s'offrant à sa vue, le frappa de stupeur. Diane sortant du bain ne parut pas plus belle à l'infortuné chasseur qui porta sur elle un regard curieux.

Dès qu'Isabelle aperçut Alonzo, elle lui cria : « Y pensez-vous ? où allez-vous ? » Quel dessein vous amène ici ? » Et elle se hâta de jeter un mouchoir sur le sein de sa fille. Alonzo porta ses deux mains sur ses yeux, et retournant sur ses pas, s'écria : « Oui, je suis un profane,

» un misérable ; je mérite le sort d'Endy-
» mion, mais au défaut d'animaux qui me
» déchirent, le souvenir de ce que j'ai vu,
» suffira pour me consumer. »

Faisant ensuite réflexion à l'état malheureux où il laissoit Inès, et toujours bouillant dans ses mouvemens, il revint sur ses pas, se jeta aux genoux de sa maîtresse, et se saisit d'une de ses mains. L'ardeur des baisers multipliés qu'il y imprima, rendit la vie à la belle Inès. Elle ouvrit languissamment les yeux, et apercevant son amant, elle lui tendit les bras, en lui disant : « Quoi ! encore à mes genoux ! Ah ! levez-
» vous. Cette posture ne convient pas à
» l'ami de mon cœur. Oh ! mon Alonzo,
» mon cher Alonzo, quelle danse que ce
» fandango ! Comme nous nous aimons !
» que le ciel prenne pitié de nous ! Si nous
» perdions l'espoir d'être unis, nous en
» mourrions. »

Isabelle aidant Alonzo à se relever, le congédia en lui disant : « Vous êtes, sei-

» gneur Alonzo, un habile médecin; mais
» vos soins nous sont maintenant inutiles.
» Retirez-vous; vous avez besoin de repos.
» Adieu. En vous rappelant cette journée,
» dites-vous que nous n'avons plus rien à
» faire pour votre bonheur. C'est de vous
» seul qu'il doit désormais être l'ouvrage. »

Alonzo obéit, et Inès étant parfaitement rétablie, chacun gagna le château. Le lendemain dès le grand matin, il fallut songer au départ. Fernand avoit pourvu à ce que les chevaux et les mules ne manquassent pas à ceux qui n'avoient point d'équipage.

Isabelle qui dans ces momens d'une grande agitation autour d'elle, songeoit cependant à tout, se transporta avec Inès dans la tente d'Alfonse, pour savoir s'il se trouvoit en état de faire le voyage de Léon. Il l'assura qu'il avoit passé une fort bonne nuit, qu'il croyoit ses forces revenues; qu'il craignoit cependant ne pouvoir supporter ni le cheval, ni le mouvement d'une calèche ordinaire.

« Eh bien ! lui dit Isabelle, je vous em-
» mènerai dans ma voiture. Vous y serez
» à votre aise ; il n'y aura que Fernand,
» Inès et moi. Blanca ira avec mes autres
» femmes. »

La chose fut ainsi exécutée. Quant à Alonzo, comme il avoit un équipage à lui, il ne se pressa pas de partir. Songeant que ses trois jours de bonheur s'étoient écoulés, et qu'il falloit, comme l'avoit dit Inès, aller échanger les plaisirs de la campagne contre les soucis de la ville, il voulut visiter encore une fois tous les lieux qui lui avoient offert une scène de bonheur. Il fit une promenade sur le lac, dans la petite barque qu'Inès avoit montée. Il s'arrêta dans le berceau où il l'avoit entretenue en particulier ; il entra dans le cabinet de verdure, où malgré les ombres de la mort, elle l'avoit frappé de tout l'éclat de sa beauté. Ces différentes courses, la rêverie où le retenoit chaque pas qu'il faisoit, le retardèrent jusqu'à la nuit.

Isabelle qui n'avoit pas les mêmes motifs de prolonger son séjour à Duenas, et qui étoit toujours pressée de changer de lieu, fut la première à se mettre en route. A peine dans la voiture, elle porta la conversation, comme elle avoit promis à Inès, sur Alonzo. Elle parla ainsi à Alfonse :

« Le moment est venu, seigneur Al-
» fonse, où il faut que vous prouviez à
» Fernand et à moi que vous êtes vérita-
» blement notre ami. On dit que vous
» n'êtes pas très-affectionné au seigneur
» Alonzo de Santa-Fé; Nous n'en sommes
» nullement étonnés. Il est impossible que
» dans un corps on ait le même fonds d'es-
» time et d'amitié pour chacun de ceux
» qui le composent. Si votre éloignement
» pour Alonzo est réel, vous avez trop de
» raison et de justice pour qu'il ne soit
» pas fondé. Vous nous obligerez donc
» de nous apprendre sur cet éloignement
» vos véritables motifs. Nous avons le plus

» grand intérêt de savoir qui est le sei-
» gneur Alonzo et ce que vous pensez de
» lui. Parlez-nous avec une entière fran-
» chise. Ne soyez point arrêté par la con-
» sidération qu'Alonzo est votre cama-
» rade. Il n'y a ici ni étranger ni domes-
» tique ; vous n'avez nulle indiscrétion à
» craindre. Vous nous connoissez assez
» pour être convaincu que nous vous gar-
» derons un secret inviolable, et que ce
» que vous nous direz, ne vous compro-
» mettra jamais avec Alonzo.

» —Senora, répondit Alfonse, je m'é-
» tonne que vous et le seigneur Fernand,
» hidalgo plein de sens et de jugement,
» ayez aussi long-temps tardé à me faire
» cette demande. Vous vous êtes adressés
» à toute la terre excepté à moi. Je ne
» devois point solliciter votre confiance.
» Vous me l'avez retirée quand je pouvois
» vous servir, et vous me la rendez quand
» vous avez pris un véritable engagement

» avec ce même Alonzo dont vous me
» croyez l'ennemi. Y a-t-il une inconsé-
» quence semblable à celle-là? »

Ce mot d'inconséquence fit froncer le sourcil à Fernand; il voulut parler, mais Isabelle lui serra la main, et Alfonse se hâtant de continuer, lui dit : « Oui, Sei-
» gneur, tous vos secrets me sont connus;
» vous avez promis Inès à Alonzo. Eh
» bien! votre Inès n'épousera jamais
» Alonzo....—Eh! qui m'empêcheroit, dit
» Inès, de l'épouser, si j'avois l'agrément
» de mon père et de ma mère?—C'est
» que vous êtes promise à un autre. — Si
» je ne vous voyois pas de mauvaise hu-
» meur, répondit Inès, je croirois que
» vous voulez mettre de la gaieté dans
» une affaire aussi sérieuse. Et à qui ap-
» partient-il qu'à mon père et à ma mère
» de me promettre? Malgré l'estime dont
» je fais profession pour vous et pour
» votre frère, croyez que je ne reconnois
» ni votre autorité ni la sienne, ni même,

» sur cet article, celle du duc d'Almeyra.
» — Si le duc d'Almeyra, dit Alfonse,
» savoit les sentimens injustes et peu res-
» pectueux qu'on vous inspire sur son
» compte, votre famille ne tarderoit pas
» à éprouver son indignation. »

Isabelle qui craignit que Fernand ne s'emportât, se hâta d'interrompre Alfonse, et de prendre la parole. « Ma fille a rai-
» son, lui dit-elle, vous mettez de l'hu-
» meur où nous ne désirions que de la
» franchise. Si nous continuons sur ce ton,
» nous finirons par nous quereller. Nous
» perdons de vue d'ailleurs le véritable
» sujet de la conversation...—J'y reviens,
» senora, reprit Alfonse. Vous désirez
» savoir qui est Alonzo. Eh bien! ce que
» j'ai à vous apprendre à son sujet, est en
» deux mots : c'est un homme de néant;
» il n'est rien, absolument rien. — Un
» homme de néant, dit Inès en rougissant,
» reçoit-il une éducation aussi distinguée?
» —L'éducation ne prouve pas toujours la

» naissance ; elle est souvent le fruit ou
» d'un heureux hasard ou d'une puissante
» protection. — Mais quand à son âge,
» objecta encore Inès, on est capitaine,
» on n'est pas sans naissance. — Cette ob-
» jection, répondit Alfonse, ne vous pa-
» roît spécieuse que parce que vous êtes
» trop jeune encore pour connoître les
» mœurs, les usages de votre propre pays;
» ou pour mieux dire, vous ne raisonnez
» ainsi que parce que vous ignorez un
» des abus qui règnent dans les troupes
» espagnoles. Demandez au seigneur votre
» père si tous les grades militaires sont
» donnés à la naissance. Un homme de
» qualité, un seigneur de haute distinc-
» tion fait un officier de son protégé ; de
» quelqu'état que soit ce protégé. Je vous
» citerois plus d'un de mes camarades
» qui, avant de porter des épaulettes,
» portoit la livrée ou d'un ministre, ou d'un
» grand, ou d'un colonel. Et moi-même
» ne suis-je pas une preuve de cette vérité?

» non certes, que j'aie à rougir de ma
» naissance, mais enfin elle n'est pas telle
» que je fusse ce que je suis, si je n'avois
» pour moi la protection de l'évêque de
» Léon, et la faveur de mon frère. Vous
» voyez que je suis loin de me faire valoir
» aux dépens de votre bien-aimé Alonzo
» qui feroit beaucoup mieux d'imiter ma
» modestie, car plus il se sera élevé, et
» plus sa chute sera honteuse.

» — Laissons ce propos, dit Fernand. J'ai
» donné au jeune Alonzo mon estime et
» mon amitié. Quiconque le sait, doit
» s'abstenir d'en parler mal devant moi.
» — Voilà qui est souverainement extraor-
» dinaire, s'écria Alfonse. Pourquoi donc
» m'interrogez-vous? — Mais enfin, dit à
» son tour Isabelle, de qui le seigneur Alonzo
» est-il fils? — Que sais-je? répondit Al-
» fonse. Il n'est fils de personne. La con-
» jecture la plus honorable pour lui, c'est
» qu'il est fils naturel du duc d'Almeyra;
» et par cette raison il ne pourra jamais

» monter bien haut ; il tombera même
» tout-à-fait lorsque ce seigneur ou ne
» sera plus, ou cessera de le protéger.
» Sous ce rapport donc un goujat qui peut
» dire le nom de son père et celui de sa
» mère, vaut mieux que votre cher
» Alonzo. — Vous en parlez avec bien
» du mépris, dit Inès. Vous devriez pour-
» tant le ménager, ne fût-ce que par re-
» connoissance. Vous oubliez trop tôt le
» service important qu'il vous a rendu.—
» La reconnoissance ne doit pas faire
» taire la justice. De ce que par la bru-
» talité d'Alonzo, je suis tombé à l'eau,
» et de ce qu'il s'y est jeté après moi, il
» ne s'ensuit pas que je doive manquer
» aux saints droits de l'amitié. Eh ! que
» diriez-vous vous-même si étant connu
» pour un ancien et fidèle ami de votre
» famille, je vous laissois contracter un
» mariage qui feroit votre honte et le
» malheur de vos parens ? Et remarquez
» quel blâme vous méritez par la manière

» dont vous vous conduisez dans cette
» affaire : vous vous jetez dans les bras
» d'un cavalier sans nom, sans aveu, et
» vous rejetez les offres de mon frère
» Isidro qui d'un mot peut perdre votre
» famille, comme d'un mot aussi il peut
» lui procurer plus d'honneurs et de dis-
» tinctions, je ne dis pas qu'un capitaine,
» mais même qu'un colonel.

» —Oh! seigneur, s'écria avec humeur
» Fernand, vous revenez là sur un cha-
» pitre que j'ai défendu qu'on traitât en
» ma présence. Si vous eussiez mis de la
» modération dans les renseignemens qu'il
» vous a plu de nous donner sur le compte
» du seigneur Alonzo, nous vous en sau-
» rions gré. Encore ne falloit-il pas nous
» donner plus que nous ne vous deman-
» dions. Nous vous dispensons du souci
» que vous prenez de notre bonheur, et
» ce n'est point à vous à vous constituer,
» en ce qui nous concerne, le juge de
» ce qui fait ou ne fait pas la honte.

» Vous mettez le comble à mon mécon-
» tentement en ramenant la demande de
» votre frère, si souvent repoussée. —
» Vous êtes donc irrévocablement décidé
» à lui refuser Inès ? — Eh ! sur quel ton,
» seigneur, faut-il donc vous le dire ?
» Oui, pour la dernière fois je vous dé-
» clare, après vous l'avoir dit si souvent,
» que jamais Isidro ne sera mon gendre.
» Et si vous devez m'en parler encore, il
» vaut mieux dès ce moment cesser de
» nous voir. Eh ! par Saint-Jacques, il
» n'y a pas d'obsession semblable à celle-
» là. — Eh bien ! seigneur, avant de nous
» séparer, voulez-vous me dire si la ré-
» pugnance que vous montrez avec aussi
» peu de ménagement pour Isidro, s'étend
» sur son frère, sur moi ? — Le mot ré-
» pugnance est mal employé, et j'ai des
» ménagemens pour qui mérite d'en avoir.
» — Ne vous courroucez point, seigneur;
» il n'est point dans mon caractère de
» vous irriter. Je vous demande seulement,

» puisque vous expulsez Isidro, que vous » me permettiez à moi d'espérer d'être » votre gendre. — Je ne le permets pas » plus à vous qu'au seigneur Isidro. — » C'est-à-dire qu'Alonzo l'emporte. — » Comme il vous plaira l'entendre. — Eh » bien, puisqu'il en est ainsi, courez à » votre perte ; le repentir viendra trop » tard. — Le repentir seroit le premier » châtiment de qui oseroit me manquer. » Vous vous oubliez, Alfonse. Je ne sais » souffrir ni la menace ni l'arrogance. — » Mais vous, seigneur, qui parlez tou- » jours en maître, êtes-vous bien sûr d'en » avoir le droit? Et croyez-vous que ce » mépris que vous affectez pour une al- » liance avec les Langarez, soit une preuve » convaincante que vous descendez des » rois de Léon ? »

Il étoit temps que ce débat finît. La colère de Fernand étoit froide, et n'en eût été que plus terrible dans ses éclats; celle d'Alfonse avoit tous les signes de la

rage ; le feu sortoit de ses yeux ; ses lèvres livides palpitoient; les rides de son front, la pâleur de son visage, la contraction de tous les traits de sa physionomie dénotoient que son âme étoit en proie à la fureur. Inès, prête à s'élancer entre son père et Alfonse, éprouvoit des tourmens difficiles à peindre; elle avoit appelé Andrès qui suivoit à cheval, pour qu'il ne s'écartât pas de la portière. Celui-ci, fidèle à l'ordre que lui avoit donné Inès, suivoit avec attention tous les mouvemens d'Alfonse, et épioit l'instant où il lui seroit permis d'assouvir sur ce jeune homme la haine qu'il lui portoit.

Quant à Isabelle, on eût dit que son esprit avoit abandonné son corps, et étoit passé dans une autre région. Ses yeux, sans couleur et sans mouvement, restoient fixés sur Alfonse. Elle sembloit absolument étrangère à cette scène.

La voiture arrivée dans la cour de l'hôtel, donna, en s'arrêtant, un ébranlement au

corps d'Isabelle, qui la réveilla. Elle regarda sans mot dire autour d'elle. Fernand s'élança le premier hors du carrosse; il présenta la main à sa femme, ensuite à Inès. Alfonse descendit le dernier; et à peine à bas, il gagna d'un pas précipité la porte de la rue.

« Que veut dire ceci ? s'écria Isabelle.
» Seigneur Alfonse, où courez-vous donc?
» Venez donc prendre un peu de repos.
» — Non, fut toute la réponse d'Alfonse.
» — Quoi! continua Isabelle, vous n'en-
» trerez pas? — Jamais, répondit Alfonse,
» jamais; je ne rentrerai ici que les fou-
» dres de la vengeance à la main. » Et il disparut.

« Ne vous effrayez pas plus que moi,
» senora, dit Andrès à Isabelle; ses rodo-
» montades ne me font pas peur. S'il fait
» le méchant, il trouvera plus méchant
» que lui. Aussi, senora, pourquoi avez-
» vous admis dans votre société un garne-
» ment de cette espèce? Comment, après

» tout ce que je vous en ai dit, avez-vous
» pu continuer à le recevoir...? — Allons,
» tu m'ennuies, s'écria Isabelle, avec tes
» éternelles mercuriales. Tu prends bien
» ton moment. Monte avec nous, pour voir
» si tout est en ordre là-haut. — Je ne
» monterai pas, senora; vous avez d'au-
» tres domestiques; qu'ils travaillent; moi,
» je vais me reposer. — Comme tu vou-
» dras; j'ai autre chose à faire que de dis-
» puter avec toi. »

Isabelle laissa donc Andrès; elle monta dans le salon avec sa fille et son mari. On n'eut pas le temps de raisonner sur ce qui venoit de se passer. La cheminée étoit couverte de lettres, arrivées pendant qu'on étoit à Duenas. Inès parcourut des yeux les adresses jusqu'à ce qu'elle reconnût l'écriture de Caroline. « Voyons, dit
» Isabelle, ce qu'elle écrit cette chère Ca-
» roline; voyons si elle nous donnera quel-
» ques consolations; nous en avons grand
» besoin, car voilà une sotte journée.

» Ensuite cet Andrès qui vient me gron-
» der, qui refuse d'obéir..... Mais, Fer-
» nand, continua Isabelle, n'êtes-vous
» point trop affecté pour écouter tranquil-
» lement cette lecture? — J'ai été affecté,
» répondit Fernand, de l'insolence de ce
» vaurien, et nous sommes arrivés à pro-
» pos. Mais ce premier mouvement est
» passé. Que ni lui ni son frère ne revien-
» nent à la charge! Ils me mettroient dans
» la nécessité de leur infliger le châtiment
» que je devrois peut-être leur avoir déjà
» donné. — Quoi, mon papa, s'écria Inès
» en se jetant dans les bras de Fernand,
» vous vous exposeriez pour moi! Ah!
» détournez ce malheur de dessus la tête
» de votre Inès! Grand Dieu! vous
» me faites frémir. C'est ma malheureuse
» passion qui trouble votre repos et celui
» de maman. J'y renonce, mon papa; je
» renonce à Alonzo. Pour assurer votre
» tranquillité, j'épouserai Isidro, j'épou-
» serai Alfonse lui-même, malgré l'hor-

» reur qu'il m'inspire ; c'est mon devoir,
» laissez-le-moi accomplir. — Mon devoir
» à moi, chère Inès, lui dit Fernand en
» l'embrassant, seroit d'exposer ma vie,
» de donner tout mon sang pour consom-
» mer le bonheur de l'enfant que Dieu
» m'a donné dans sa miséricorde. Ta mère
» est dans la même disposition. Mais ras-
» sure-toi, ma fille, il ne sera pas besoin
» ici d'aussi grands sacrifices ; il n'y aura
» pas effusion de sang. Ces gens-là ne sont
» pas à craindre. Il me suffira de leur dé-
» fendre l'accès de ma personne et l'entrée
» de ma maison. »

Inès alors se jeta aux genoux de sa mère, lui prit les mains, les baisa, et s'écria : « Oh! maman, quel excès de bonté! Je
» m'abandonne toute entière à votre ten-
» dresse ; je jure de ne jamais prendre que
» vos conseils pour règle de ma conduite.
» — Lève-toi, lui dit Isabelle ; si nous nous
» mettons à pleurer, cela ne sera pas fort
» divertissant pour ton père, et nous ne
» finirons plus. Il nous faut lire nos lettres.

» Je te dirai en outre que ce ton lar-
» moyant que je te vois depuis quelque
» temps, me déplaît souverainement. Tu
» te tromperois fort si tu croyois qu'il fût
» propre à t'embellir et à te faire aimer.
» A tout âge, mais sur-tout au tien, il faut
» supporter les traverses même, plutôt
» avec gaieté qu'avec tristesse. C'est une
» ennuyeuse société pour un mari, qu'une
» femme qui n'est jamais contente de rien,
» et qui s'afflige de tout. Que te manque-
» t-il à toi? Tout va au gré de tes sou-
» haits. Pourquoi donc toujours larmoyer?
» Certes, je n'ai pas la prétention d'avoir
» plus d'esprit et de sens que ton père; il
» n'est pas possible d'en avoir plus que
» lui. Cependant il a omis une chose que
» je veux te dire, afin que tu en fasses
» ton profit, quand à ton tour tu seras
» épouse. Et puisque tu nous aimes assez
» pour ne nous rien cacher de tout ce que
» tu fais, de tout ce que tu penses, nous
» nous faisons un plaisir de payer ta con-
» fiance par une entière confiance. La

» conduite que nous avons toujours te-
» nue, et que nous tenons encore dans ce
» moment avec toi, est si exempte de re-
» proches, que nous ne craignons pas de
» te la dévoiler. Ecoute donc bien, Inès:
» S'il y a des parens qui contraignent un
» de leurs enfans à embrasser un état
» pour lequel il a évidemment une répu-
» gnance marquée, ils sont injustes. L'en-
» fant doit obéir, et il sera tout ou tard
» récompensé de son obéissance; mais ses
» parens répondront au tribunal de Dieu,
» de l'abus qu'ils ont fait de leur autorité.
» Que font un père et une mère raison-
» nables? ils étudient et dirigent l'inclina-
» tion de leur enfant, de manière que ce-
» lui-ci, en croyant ne suivre que sa fan-
» taisie, fait réellement ce qui a été ré-
» solu par son père et sa mère. C'est ainsi
» que nous avons agi avec notre Inès.
» Nous t'avons fait voir la cour, Madrid;
» nous avons fait passer devant toi des
» cavaliers de toutes les sortes, et certai-
» nement il s'en trouve parmi eux d'un

» grand mérite; mais à notre gré ils n'en » avoient point encore assez pour toi. » Enfin, celui qui te convenoit, celui » que j'aimois déjà sans le trop connoî- » tre, s'est montré. Nous avons délibéré, » ton père et moi, à ton insçu, sur cette » apparition. Nous nous sommes assurés » que nous chercherions inutilement dans » le monde entier un cavalier qui eût l'es- » prit mieux fait, un meilleur cœur, un » caractère plus généreux que le jeune » Alonzo. Nous nous sommes dit, alors » que si nous pouvions l'unir à toi par le » saint nœud du mariage, un peu plus » ou un peu moins de fortune, un peu » plus ou un peu moins de naissance n'étoit » pas une considération assez puissante » pour nous arrêter. Nous nous sommes » rapprochés d'Alonzo; nous vous avons » mis à portée de vous bien connoître. Il » est arrivé que vous vous êtes pris mu- » tuellement d'une forte passion l'un pour » l'autre. C'est ce que nous désirions. Au-

» jourd'hui

» jourd'hui que notre vœu est accompli ; » notre volonté ferme et invariable est que » tu épouses Alonzo. Tu ne pourrois pren- » dre un autre parti sans nous déplaire, » sans nous désobéir. Voilà, Inès, notre » profession de foi. Que trouves-tu de » blâmable dans notre conduite ? Mais tu » as peur de ton ombre ; tu t'effraies de » ces Langarez. Eh ! mon enfant, tous les » Langarez, tous les ministres, tous les » potentats de la terre peuvent-ils empê- » cher un père et une mère de marier leur » enfant à leur gré ? Sans doute nous » éprouverons des difficultés ; les rivaux » viendront à la traverse ; les parens d'A- » lonzo feront des objections. Une affaire » de cette nature ne se mène pas comme » une partie de plaisir. Mais nous nous » sommes attendus à tout cela ; nous » l'avons prévu. Est-ce que tu crois que » nous n'avons pas assez de ressources » dans l'esprit, que l'affection que nous » te portons n'est pas assez forte pour

» que nous parvenions à surmonter les
» obstacles qu'on pourra faire naître? Sans
» compter que toi qui es bonne chrétienne,
» tu ne dois pas faire de doute que Dieu
» qui voit la pureté de nos intentions, ne
» nous prête sa force pour que nous ame-
» nions à bien cette grande affaire. Fai-
» sons donc chacun, ma pauvre Inès, no-
» tre devoir. Le nôtre est d'effectuer ton
» union avec Alonzo, et le tien d'atten-
» dre en silence et avec soumission l'exé-
» cution de notre volonté. Qu'as-tu à dire
» à cela, ma fille? — J'ai à dire, maman,
» que s'il n'y a aucun enfant qui ait pour
» ses parens plus d'amour que j'en ai pour
» vous, il n'y en a aucun aussi qui soit
» tenu à plus de reconnoissance. — Eh
» bien donc! dit Fernand, ne pleurons
» plus, et lisons enfin nos lettres. Allons,
» Inès, mets-toi là entre ta mère et moi;
» ceci est grave, important; lis un peu
» lentement; il nous faut peser chaque
» phrase. »

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

HUITIEME PARTIE.

INÈS rompit le cachet de l'enveloppe; elle y trouva deux lettres, une de Caroline, et l'autre de l'Infant don Pédro. Elle commença par celle de Caroline, et lut ce qui suit :

« Ma chère et mille fois très-chère
» Inès, ta confidence me jette dans une
» perplexité que je ne puis t'exprimer.
» L'amour est une passion que je n'ai ja-
» mais connue, et je demande au ciel de
» ne jamais la connoître; car il me sem-

» ble que ceux qui en sont atteints, ne
» sont ni raisonnables ni heureux. Te
» voilà éprise d'un cavalier le plus ac-
» compli des cavaliers; c'est la règle au
» pays des Amours. Ah! malheureuse Inès,
» quelle confidence! Pourquoi as-tu si
» promptement donné ton cœur? Te voilà
» destinée à être la plus infortunée des
» créatures; et moi je ne suis pas moins
» à plaindre. Oui, ma tendre amie, ce
» beau cavalier ressemble comme deux
» gouttes d'eau à celui qu'on veut main-
» tenant me faire épouser. Je ne sais pas
» plus que toi son nom; mais il est aussi
» capitaine dans les gardes Wallones, et
» en garnison à Léon..... C'est lui, c'est
» lui-même, Inès; ne nous le dissimulons
» pas.... »

Ici Inès s'interrompit, et s'écria: « Il
» n'est donc pas homme de néant, puis-
» qu'on le destine à une Infante, et Al-
» fonse[1] est un imposteur. — Cela est
» étrange, dit Fernand, voilà une nais-

» sance bien mystérieuse. Poursuis ta lecture, Inès. »

Inès poursuivit :

« Te voilà donc ma rivale. Et sais-tu » bien ce que c'est que d'être rivale d'une » Infante ? Quand à la cour, on a pro- » noncé les mots *raison d'état*, il faut » que tout plie, que tout cède ; tous les » sentimens sont étouffés, tous les princi- » pes méconnus. Que veux-tu que je ré- » ponde, quelle conduite veux-tu que je » tienne quand ils feront retentir à mes » oreilles cette terrible raison d'état ? ..... Il » y a là-dedans une complication d'aven- » tures ou de machinations..... Une dona » Augustina, une dona Eufrosina à Cin- » tra...... Les Langarez..... le duc d'Al- » meyra..... ton oncle don Louis.... ton » évêque de Léon.... Que sais-je ? Ils font » intervenir le pape lui-même..... Je m'y » perds, je ne puis percer toutes ces obs- » curités..... Ah ! s'ils avoient voulu me » laisser entrer dans un couvent ! Ils ne le

» voudront pas, Inès; ils ne le voudront
» pas; la raison d'état me fermera la porte
» de tous les cloîtres.... Ils m'avoient en-
» voyée ici pour renouer mon mariage
» avec un Infant de Portugal; la négocia-
» tion est encore une fois rompue, et c'est
» avec ton capitaine qu'ils me marient. Ils
» veulent que je me rende à l'instant à
» Léon, où ils entendent sans doute me
» le présenter. J'arriverai presqu'aussitôt
» que ma lettre. Que te dirai-je, ma bonne
» et aimable amie? Quelle consolation te
» donnerai-je? Tu m'as sauvé la vie, et
» moi je ne pourrai rien faire pour le bon-
» heur de la tienne! Y a-t-il un malheur
» comparable au mien? Il me restoit un
» espoir, c'étoit de recommencer de mon
» propre mouvement la négociation de
» mon mariage avec l'Infant. Je me serois
» offerte moi-même. Pour le gagner et te
» servir, j'aurois tout tenté, j'aurois tout
» sacrifié, modestie, innocence, pudeur...
» Je ne sais ce que je dis, Inès; prends

» pitié du désordre de ma raison. Je n'au-
» rois jamais cru que l'amitié fût une pas-
» sion aussi violente que l'amour.... Eh
» bien ! cet espoir de gagner l'Infant, de
» gagner la cour de Portugal, m'est ravi.
» L'ordre de partir pour Léon m'est ar-
» rivé deux jours après ta lettre. Je n'ai
» pu voir le prince qu'un instant.... Hélas !
» notre malheur est sans remède ; ma dé-
» solation est extrême ; j'y succomberai.

» Pour surcroît de désespoir, on fait
» courir des bruits épouvantables sur ton
» grand-père : on dit que sa fortune est
» entièrement ruinée, et qu'une sorte de
» déshonneur s'ensuivra. Mais c'est là le
» moindre de nos maux. Tu sais bien,
» ma chère Inès, que ma fortune sera tou-
» jours la tienne et celle de tes chers pa-
» rens.... Adieu, je t'embrasse de tout mon
» cœur un million de fois, et plus ten-
» drement que je ne puis te dire. Nous
» causerons plus longuement quand je te

» verrai, ce qui sera bientôt. Aujourd'hui
» je ne sais trop où j'en suis.

» Voilà mon frère qui glisse un billet
» pour toi dans mon enveloppe. Il m'obsède ; il est opiniâtre ; il paroît t'aimer
» plus que jamais ; il jure qu'il ne se mariera jamais qu'avec toi. Je ne veux pas
» trop le contredire. Je laisse son billet
» dans l'enveloppe ; il m'en coûteroit trop
» pour lui refuser cette petite consolation.
» Tu liras ce billet, et tu en feras l'usage
» que tu jugeras à propos. Je te ferai seulement observer qu'une réponse seroit
» inutile, puisque nous serons tous au
» premier jour à Léon. »

Fernand, Isabelle et Inès se regardèrent après cette lecture. Celle-ci cherchoit à lire dans les yeux de son père et de sa mère ce qu'ils pensoient d'une telle lettre. Voyant qu'ils se taisoient, elle dit enfin à Fernand : « Voilà une bien excellente
» amie que cette bonne Caroline ; mais

» voilà aussi une bien épouvantable lettre.
» Qu'en pensez-vous, mon papa? Je vou-
» drois savoir quel est votre sentiment. —
» Tu vas le savoir, puisque tu le désires;
» mais je serai un peu long... — Non, non,
» dit Isabelle, nous nous mettrions en-
» core à pleurer. Il y a tant de choses à
» dire, tant de réflexions à faire sur tout
» cela, qu'il vaut mieux ne pas commen-
» cer. Finissons sans interruption la lec-
» ture de toutes ces écritures. — Vous
» avez raison, Isabelle, dit Fernand; lais-
» sons tout commentaire. Passons au bil-
» let de l'Infant qui n'est plus aujourd'hui
» un bambin. »

Inès lut :

« Depuis ma plus tendre enfance, se-
» nora, j'ai été accoutumé à vous chérir.
» Je viens mettre à vos pieds aujourd'hui
» le double hommage de mon respect,
» et..... de mon amour. Ne vous offensez
» pas de ce dernier mot. La connoissance
» que j'ai de votre vertu, ne me permet

» pas de donner à ce mot un sens qui
» puisse vous offenser. Prononcez sur mon
» sort. Mon rang, ma fortune, tout est
» à vous. Me permettez-vous de déclarer
» à ma famille l'intention où je suis de
» vous offrir ma main ? Je saurai bien
» avoir son consentement. Si votre cœur
» est libre, j'y ai des droits que vous ne
» pouvez méconnoître. Je suis votre plus
» ancien admirateur. Ma constance vous
» répond de la sincérité et de l'ardeur de
» mon amour. Je suis le frère de cette Ca-
» roline que vous aimez tant. Pourriez-vous
» n'être pas flattée de devenir sa sœur? Si
» vous n'êtes plus libre, sans doute je dois
» respecter votre choix, et me retirer. Mais
» avant de prendre un dernier engagement,
» pesez bien toutes choses. Il n'est pas sûr,
» à en juger par ce que j'entends dire, que
» celui qui l'a reçu puisse jamais accepter
» le don de votre main. Il y a des empê-
» chemens d'une telle nature qu'ils ne peu-
» vent jamais être levés. Ne dédaignez pas

» trop non plus les avantages que mon
» offre, si vous l'acceptez, apportera à
» votre famille.

» Prononcez sur mon sort, ô la plus
» aimable, la plus accomplie de toutes
» les femmes! Vous avez sauvé la vie à
» ma sœur. Vous qui êtes si bonne, si
» compatissante, voudriez-vous donner
» la mort à son frère? Il est bien sûr du
» moins, adorable Inès, que si je ne suis
» pas à vous, je ne serai jamais à per-
» sonne.

» Nous serons incessamment à Léon;
» c'est là que votre réponse décidera du
» reste de ma vie qui, quelque parti que
» vous preniez, n'en sera pas moins con-
» sacrée toute entière à vous prouver mon
» respectueux et inviolable attachement.»

Fernand, après la lecture de ce billet, sourit, et témoigna par un mouvement de tête, qu'il étoit satisfait de la modération de l'Infant; et sans s'arrêter, comme on en étoit convenu, à raisonner, on passa à

la lecture d'une autre lettre ; elle étoit de dona Maria. Voici ce qu'elle contenoit :

« Une pauvre recluse comme moi, » chère et aimable petite cousine, n'est » guère propre à vous prescrire la con- » duite que vous devez tenir en consé- » quence de ce que vous voulez bien me » confier. Il y a si peu de ressemblance » entre l'état de mariage et celui de la vie » religieuse, que je ne puis saisir aucun » rapport pour me guider dans les con- » seils que vous me demandez. Tout ce » que je puis vous dire, c'est qu'on est » toujours bien, quand on est là où la volonté » de Dieu veut que nous soyons. Or, pour » vous, aimable Inès, la volonté de Dieu » c'est celle de vos parens et du prélat vo- » tre pasteur que vous avez sans doute » aussi consulté, et qui vous aime autant » que je fais. Si le cavalier qui vous plaît » leur est agréable, vous ne devez faire » aucune difficulté de l'épouser. Vous de- » vez même vous roidir contre toute sug-

» gestion qui ne viendroit pas du sein de
» votre famille. Puisqu'elle pense avec
» vous que vous ne pouvez être heureuse
» qu'en épousant ce cavalier, il faut l'épou-
» ser. Si vous vous effrayiez, si vous vous
» rebutiez des difficultés qui se mêlent
» toujours à ces sortes d'affaires, ce seroit
» sottise, ce seroit pusillanimité.

» En agissant ainsi, chère cousine, vous
» jouirez de tout le bonheur que je vous
» ai toujours souhaité. J'ai vu ici de vous
» tant d'excellentes choses, que je défie
» bien le cavalier qui vous épousera, de ne
» pas mettre toute sa joie et tous ses soins
» à faire de tous vos instans des instans de
» félicité.

» Voilà donc mon avis, ma belle en-
» fant. Ce n'est pas celui du seigneur Isi-
» dro Langarez que j'ai vu hier. Cet
» homme est entier et opiniâtre dans ses
» idées. Vous ferez pourtant bien de le
» ménager, parce qu'il est puissant. Il
» tempête contre ce mariage. Il a tout mis

» en œuvre pour obtenir de moi que je
» vous détournasse de le faire. Il m'a dit
» qu'il s'en prendroit à moi, à toute la
» communauté si vous le faisiez. Ses me-
» naces, comme vous voyez, ne m'ont
» pas fort effrayée ; et je vous conseille de
» ne pas trop vous en inquiéter. Si je vous
» eusse écrit dans son sens, j'aurois trahi
» l'amitié que je vous porte, et j'aurois
» manqué à ma conscience.

» Au surplus, vous verrez bientôt le
» seigneur Isidro. Il m'a dit qu'il alloit se
» rendre à Léon, et qu'il n'avoit d'autre
» but dans son voyage que de s'opposer,
» par tous les moyens qui sont en son pou-
» voir, à l'établissement que vous avez en
» vue. Voyez quelle réception vous vou-
» lez lui faire. Il a voulu aussi m'effrayer
» sur votre fortune; il m'a assuré que votre
» grand-père alloit être complétement rui-
» né, et il m'est revenu qu'il faisoit circu-
» ler ce bruit dans le monde. Je ne tiens
» pas grand compte de ce qu'il m'a dit à

» ce sujet. Au surplus, chère Inès, un
» dérangement de fortune n'est jamais sans
» remède quand on a des amis. Notre com-
» munauté est riche; elle fait de petites
» dépenses et de grandes épargnes. La su-
» périeure qui vous aime toujours beau-
» coup, et qui lit et relit sans cesse les
» lettres que vous m'écrivez, m'autorise et
» me charge de vous dire que vos parens
» peuvent disposer de toutes les ressources
» de notre maison, et qu'ils seront toujours
» maîtres de l'époque, ainsi que du mode
» des remboursemens. Portez cette offre
» à votre cher grand-père.

» Adieu, Inès toujours bonne, toujours
» aimable. Je vous remercie de la confiance
» que vous m'accordez. Vos charmantes
» lettres contribuent au bonheur de ma
» vie; ne me les épargnez pas. Dites à vo-
» tre maman qu'elle est une ingrate, et
» que je la boude. Mon cousin ne pense
» guère plus à moi. Je ne vous en aime

» pas moins tous avec la plus tendre af-
» fection.

» Caroline, qui m'écrit souvent, me
» marque qu'elle sera bientôt à Léon.
» Embrassez-la pour moi, et dites-lui
» que je ne sais laquelle de vous deux
» est plus aimée de votre cousine dona
» Maria. »

Isabelle ne put s'empêcher de verser quelques pleurs en entendant lire cette lettre. « L'excellente lecture, s'écria-t-elle !
» elle m'a rafraîchi le sang. J'avois besoin
» de ce calmant. Vois, Inès, continua-
» t-elle, par ce seul exemple, combien
» un bon cœur l'emporte sur tous les au-
» tres dons de la nature ! On ne peut pas
» dire que dona Maria ait un esprit trans-
» cendant; mais il y a tant d'amabilité dans
» son caractère, que tous ceux qui la con-
» noissent doivent l'adorer ; et tu avoueras
» qu'une des plus sages actions de ma vie,
» c'est d'avoir conquis une telle amie à la

» famille. Je te fais cette observation en
» passant, afin que tu te mettes bien dans
» la tête, que je n'ai jamais agi au hasard,
» et que ton plus grand bonheur a été
» le but de toutes mes démarches. »

Inès pleuroit aussi, et baisoit affectueusement la lettre qu'elle venoit de lire. « Voilà, dit Fernand, que nous recom-
» mençons à pleurer, quoiqu'il fût bien
» convenu que nous ne pleurerions plus.
» Passons donc à une autre lettre. »

Inès obéit. « En voici une, dit-elle,
» qui vient de l'Escurial. » Elle rompit le cachet, et ajouta : « Elle est du cheva-
» lier de Reganhac. — Allons, dit Isabelle,
» encore quelque méchante prophétie;
» nous n'avons rien gagné à la mort de la
» femme d'Alfonse; elle a soufflé en
» rendant l'âme, sur Reganhac, son esprit
» de divination. — Maman, vous avez de
» la prévention contre ce Français; vous
» ne l'aimez plus comme vous faisiez au-
» trefois. — Je l'aimois quand il étoit

» bouffon ; il m'ennuie depuis qu'il fait
» l'homme d'état. Au surplus, tu peux
» t'abstenir de me faire des remontrances.
» J'ai assez d'Andrès pour Mentor. — Mais
» lisons donc, s'écria Fernand ; sachons
» ce que désire de nous le chevalier
» de Reganhac. »

Inès donc sans répondre à l'avis que lui donnoit sa mère, lut cette nouvelle lettre. Voici ce qu'elle contenoit :

« Senora,

» Si vous ne vous croyez pas capable
» de garder un secret, jetez ma lettre au
» feu sans la lire. Dans le cas contraire,
» ne la brûlez pas moins après l'avoir lue.
» Voici de quoi il s'agit :

» Votre mariage projeté avec le jeune
» Alonzo de Santa-Fé, met toute la cour
» en rumeur. Une guerre avec la France
» n'y causeroit pas une plus grande agi-
» tation. Cela vient de ce que ce mariage,
» s'il se faisoit, romproit des mesures

» que le duc d'Almeyra a prises depuis
» long-temps dans sa haute sagesse. On
» veut que vous épousiez Isidro Langarez.
» On va vous proposer cette alliance pour
» la dernière fois. Votre réponse décidera
» de la paix ou de la guerre. Les hostili-
» tés commenceront aussitôt. La première
» attaque qu'on vous fera, consistera à
» vous mettre à une épreuve à laquelle
» vous aurez bien de la peine à résister.
» On vous prendra par votre propre cœur,
» par votre sensibilité. On vous mettra
» dans l'alternative ou d'épouser Isidro;
» ou de voir en peu de jours votre ruine
» consommée, et avec votre ruine celle
» des personnes que vous chérissez le plus,
» notamment celle d'Alonzo et de votre
» grand-père. Cette grande vengeance ira
» plus loin que votre famille; elle s'éten-
» dra sur la plupart de ceux qui lui sont
» attachés, et qu'on accuse de vous entre-
» tenir dans votre rébellion; c'est ainsi
» qu'on nomme le refus où vous persistez.

» Les batteries sont dressées. On s'est ga-
» gné un allié dans le rang le plus émi-
» nent ; on a surpris sa religion ; il est du
» côté de vos ennemis. Isidro va partir pour
» Léon. Si, après vous avoir parlé, il se-
» coue son manteau, c'est le signal de la
» guerre.

» Votre évêque de Léon est mêlé dans
» cette intrigue. Je ne peux pas vous dire
» jusqu'à quel point. Mes découvertes
» n'ont pas été jusque-là ; mais le peu que
» je sais, fait que je m'adresse aujourd'hui
» à vous-même, et non à ce prélat, comme
» j'avois pris l'habitude de le faire.

» Il y a aussi par le monde une dona Au-
» gustina, grande aventurière que je soup-
» çonne d'être chargée d'un rôle odieux
» dans ce qui vous concerne. Quoique ce
» que je vous dis là soit bien vague, vous
» ne ferez point mal de vous tenir en garde
» contre cette femme.

» Il s'agit maintenant de savoir com-
» ment, d'après la révélation que je vous

» fais, vous allez vous comporter. Je com-
» mence par vous dire que nul homme au
» monde n'est plus chaud partisan que
» moi de votre famille. Je n'oublie pas les
» bons traitemens que j'en ai reçus dans
» un temps où j'étois abandonné de mes
» meilleurs amis. Votre père est pour moi
» le plus sage, le plus grand des mortels;
» votre mère la plus estimable, la plus
» enchanteresse des femmes; j'aime votre
» oncle Lorenzo à la folie. Et vous, divine
» senora, quelle vénération! quel enthou-
» siasme n'inspirez-vous pas à ceux que
» vous honorez seulement d'un de vos re-
» gards!

» Je combattrai donc pour vous avec
» zèle, ou plutôt avec acharnement, avec
» fureur. Mais vous concevez qu'étant
» homme public, je dois procéder avec
» prudence, et me borner d'abord à mi-
» ner sourdement les postes ennemis. Je
» m'attache aux pas d'Isidro. Je n'aime
» pas beaucoup ce rôle qui ressemble un

» peu trop à celui que faisoit autrefois son
» frère ; mais pour servir votre famille,
» tout rôle m'est bon. Il n'est pas possible
» qu'Isidro dans la place qu'il occupe, et
» avec les passions qui le tourmentent, ne
» fasse une fausse démarche sur quelque
» point important. C'est alors que je le
» saisirai corps à corps, et nous verrons
» qui l'emportera.

» En attendant, je ne puis que vous
» faire passer des données qui pourront
» vous guider dans la conduite que vous
» devez tenir. Je dois d'abord vous dire
» que je suis l'ami de l'homme qui a été
» gouverneur du jeune Alonzo. Ce digne
» et brave homme m'a attesté que le roi
» d'Espagne n'avoit pas dans ses états un
» sujet qui valût ce cavalier. Je connois
» assez moi-même le seigneur Alonzo, pour
» vous assurer que s'il vouloit prendre du
» service en France, le roi mon maître
» lui confieroit les affaires les plus impor-
» tantes de son royaume, quoiqu'il soit

» encore bien jeune. Ce qu'on débite de
» sa naissance, peut n'être qu'un men-
» songe, et n'ôte rien d'ailleurs à ses émi-
» nentes qualités.

» Il en est bien autrement d'Isidro. La
» supériorité de son génie, qu'on ne peut
» pas lui disputer, est ternie par des vi-
» ces intolérables. Il porte à l'excès son
» goût pour le faste. Il ne veut rien dimi-
» nuer de son train, et son train est celui
» d'un prince. Son frère étoit jaloux de
» cette pauvre créature que j'avois sous-
» traite à un ravisseur. Isidro a le défaut
» contraire. Il a des maîtresses toutes jeu-
» nes, toutes jolies; c'est autant pour les
» prostituer que pour trancher de l'homme
» opulent; et ce trafic, dans un pays où
» les mœurs ne sont pas les mœurs des an-
» ges, ne laisse pas que d'être lucratif.
» Vous rougissez, senora, vous frémissez.
» Jugez ce qu'auroit à attendre l'infortu-
» née qui uniroit sa destinée à celle d'un
» tel homme. Il a osé me dire qu'il ne se

» borneroit pas à toucher la dot, mais
» qu'il trouveroit encore dans les charmes
» de son épouse.... Je me tais; je ne pourrois poursuivre sans offenser votre pudeur. En un mot, il fait argent de toute
» main. Quelle corruption du caractère
» Espagnol !

» Je viens à un dernier article qui vous
» intéresse autant que ce qui vous touche
» personnellement; j'entends parler de la
» fortune de votre grand-père, qu'on se
» flatte de parvenir à renverser. Il est
» même à ma connoissance qu'il se trame
» à cet égard, jusque dans les pays étrangers, une machination infernale. Peut-être que le seigneur Gabriel étant prévenu de ces menées, n'aura besoin que
» de ses seules ressources pour déjouer les
» perfides complots qui se trament contre
» lui. Dans le cas contraire, je vous prie
» de lui dire qu'à la première nouvelle que
» j'ai eue qu'on cherchoit à nuire à son
» crédit, j'ai engagé tous les biens-fonds

» que j'avois dans ma patrie, ce qui m'a procuré une somme de deux cent mille livres tournois, disponible dans ce moment. Le seigneur Gabriel peut donc tirer sur moi à vue jusqu'à concurrence de la totalité de cette somme. Il y auroit moins de malheur dans la société, si on savoit ainsi s'unir aux gens de bien que des envieux ou des scélérats veulent perdre.

» Voilà, senora, une bien longue lettre. La situation où vous vous trouvez, ne m'a pas permis de la faire plus courte, et je souhaite qu'elle vous soit une preuve de la haute estime, de la profonde vénération, et du tendre attachement dont je ferai toujours profession pour votre famille. Je la supplie de me conserver sa bienveillance, et vous réitère la prière de brûler ce que je vous écris aujourd'hui. »

Chacun se mit à rêver après la lecture

de cette lettre. Inès sur-tout étoit charmée de la justice que Reganhac rendoit à Alonzo. « A part l'exagération, dit enfin » Fernand, voilà la lettre d'un galant » homme à qui notre famille doit être à » jamais redevable. Je suis sincèrement » fâché qu'il ne nous soit pas permis de » la conserver. Nous la placerions dans » nos archives pour qu'elle y fût un éter- » nel monument des obligations que ceux » qui nous appartiennent, ont contrac- » tées envers l'homme généreux qui l'a » écrite. — Et pourquoi ne la conserve- » rions-nous pas, demanda Isabelle? Nous » brûlerons l'original, puisque Reganhac » l'exige; mais après qu'Inès en aura tiré » une copie qu'elle laissera anonyme. » Qui sait si nous n'aurons pas occasion » de faire usage de cette lettre? — Pas- » sons donc à une autre, dit Fernand. » Voyons, Inès, quelle est celle que tu » tiens là. — Elle vient de Cintra, répondit

» Inès ; elle m'est adressée ; elle est de dona
» Augustina. Voici ce qu'elle me marque :

» Puisque vos parens vous conduisent
» si mal, senora, il faut bien que quel-
» qu'un prenne pitié de vous. Je suis char-
» gée par des personnes pour qui vous de-
» vez avoir le plus profond respect et la
» plus grande déférence, de vous prévenir
» que vous vous conduisez comme une in-
» sensée, comme si vous aviez perdu
» toute retenue, toute pudeur, toute
» modestie. Vous avez offert votre main
» à un jeune cavalier que vous avez cru
» d'une illustre naissance, et jouir d'une
» brillante fortune. Il n'est rien de cela,
» et vous ne pouvez jamais être à lui. Le
» seul parti que vous ayez à prendre,
» c'est d'épouser le seigneur Isidro Langa-
» rez qui a la bonté de vous rechercher
» depuis si long-temps, et qui en vous
» comblant de biens, vous, votre père,
» votre mère, élevera votre oncle don
» Louis aux plus grands honneurs.

» Voilà ce que l'intérêt que je veux
» bien prendre à vous, m'oblige de vous
» marquer. Dites à votre mère, qu'après
» les marques d'attachement que je lui ai
» données, elle en agit mal avec moi; elle
» ne m'a pas écrit une seule fois. Quant au
» seigneur votre père, je sais que ses au-
» gustes aïeux ne lui permettent pas d'a-
» baisser jusqu'à moi ses regards. Il lui
» est permis de se repaître de fumée; il
» n'y a là que du ridicule. Mais il devroit
» moins dédaigner les malheureux, sa-
» chant qu'il est sur le point d'être lui-
» même au comble du malheur.

» Adieu, senora. Comptez sur mon
» amitié quand vous vous comporterez
» conformément à ce que je vous écris
» aujourd'hui. Eufrosina se rappelle à
» votre souvenir. »

Inès eut à peine fini de lire, qu'elle et Fernand regardèrent attentivement Isabelle. Celle-ci devinant qu'ils vouloient avoir son opinion sur cette lettre, leur

représenta qu'on ne se trouvoit jamais mal de prendre pour règle, de juger avec la plus grande indulgence ceux qui souffrent. « Cette chère dame, ajouta-t-elle, est aigrie par l'infortune. On l'a prévenue » contre nous. Elle reviendra à la justice » quand nous l'aurons éclairée. Ce qu'elle » écrit, me la rend encore plus intéres- » sante. Il a fallu faire une bien terrible » violence à son cœur, pour lui inspirer de » tels sentimens contre nous. Mais tirons- » nous donc de toutes ces écritures.

» — Voici, dit Inès, une lettre d'Alco- » baça ; elle est de mon oncle don Louis.

» Vous êtes toujours plus aimable, » toujours plus raisonnable, ma chère » nièce, et je vois avec la plus vive satis- » faction, que vous n'êtes pas moins ché- » rie de vos autres parens que de moi. Ce » concert unanime d'affection de la part » de ceux qui vous connoissent le mieux, » fait votre éloge, et vous vaudra les bé- » nédictions du ciel. Vos lettres sont char-

» mantes, et je vous remercie du fond de
» mon cœur, du temps que vous prenez
» sur vos occupations et vos amusemens
» pour m'écrire.

» Votre dernière confidence m'a trouvé
» tout préparé à la recevoir. On m'avoit
» déjà instruit. Je vois avec le plus grand
» plaisir que votre choix est tombé sur un
» cavalier qui en étoit digne. Le seigneur
» Alonzo ne me connoît point; mais j'ai
» sur son compte des renseignemens qui
» m'en donnent l'idée la plus avantageuse.
» Il a eu les plus grands succès au collége,
» où il étoit également chéri de ses maî-
» tres et de ses camarades. Depuis qu'il
» en est sorti, il a fortifié par sa conduite
» la bonne opinion qu'il avoit donnée de
» ses principes, de son savoir, de ses
» mœurs.

» Vous devez donc penser que vos
» parens vous aiment trop pour s'op-
» poser à votre union avec ce jeune ca-
» valier; ce n'est pas de là que viendront

» les obstacles, mais de quelque part
» qu'ils viennent, de quelque nature qu'ils
» soient, prenez courage, ayez confiance
» en notre amitié. Quand les parens sont
» bien unis, ils viennent à bout, avec l'aide
» de Dieu, des plus grandes difficultés.

» Vous voyez que vous avez tout sujet
» de vous tranquilliser. Vous nous donnez
» chaque jour tant de satisfaction, qu'il
» est bien juste qu'à notre tour, nous vous
» aidions à obtenir ce qui doit faire votre
» bonheur.

» Ce n'est pas là à la vérité le sens dans
» lequel on auroit voulu que je vous écri-
» visse. Comme on sait la déférence que
» vous avez pour mes conseils, on a crû
» qu'on gagneroit tout en me gagnant.
» On a essayé de me tenter par les pro-
» messes les plus fastueuses. On m'a assuré
» que j'aurois un évêché, un archevêché,
» la pourpre même, si je parvenois à
» vous détourner du mariage que vous
» projetez, pour vous faire consentir à

» un autre qui, comme je le sais, vous » répugne. Je ne serois pas fâché d'ob- » tenir une de ces dignités, par l'éclat qui » en rejailliroit sur votre père, et sur » ceux qui lui appartiennent. Ce ne seroit » d'ailleurs qu'une sorte de réparation pour » les injustices qui ont été faites à mon » frère et à moi. Mais il faudroit que la » volonté de Dieu se trouvât dans cette » promotion, et elle ne s'y trouveroit » pas si j'accordois ce qu'on me demande. » Il n'y auroit jamais eu une simonie plus » criminelle, puisque j'aurois trafiqué de » votre malheur.

» Un autre article sur lequel je dois » vous tranquilliser, c'est la situation pré- » sente des affaires de votre grand-père. » Vous entendez dire sans doute bien » des choses alarmantes à ce sujet. La » malice de certains esprits ne peut se » comparer qu'à celle des démons dont » la puissance infernale ne s'exerce jamais » que sur les créatures dont le bonheur

» ou la vertu jettent un grand éclat. Vous
» pensez bien que si le seigneur Gabriel
» devoit éprouver quelque gêne dans ses
» vastes entreprises, nous saurions venir
» à son secours. Notre couvent d'Alco-
» baça n'est pas aussi riche que le prétend
» votre oncle Lorenzo qui outre tout,
» mais nous sommes assez opulens pour
» qu'une seule année de notre revenu,
» si votre grand-père consentoit à l'em-
» prunter, pût lui être d'une très-grande
» ressource.

» Plus qu'un mot, ma chère nièce : si
» vous pensez que ma présence soit né-
» cessaire à votre grand-père, ou à vous-
» même pour hâter le succès de ce que
» vous désirez, marquez-le-moi, je par-
» tirois aussitôt après avoir reçu votre
» réponse.

» Adieu, sage et bonne Inès. Votre
» conduite est si louable en tous points,
» que je n'ai qu'à vous exhorter à mar-
» cher toujours sur la même ligne. Je

» vous invite seulement à continuer d'ac-
» corder toute votre confiance à l'évêque
» de votre ville. Nul n'est plus propre
» que lui à assurer votre entier bonheur.
» Le développement de cette vérité me
» meneroit trop loin, et il est temps de
» finir. Recevez donc, ma très-chère
» nièce, avec ma bénédiction, l'assurance
» qu'aucun de vos parens ne vous aime
» avec plus d'affection que votre oncle
» don Louis. »

Les lettres qu'on lut après celle de don Louis, n'avoient aucun rapport au mariage d'Inès. La lecture de toutes ces lettres avoit pris beaucoup de temps. On attendoit pour dîner Gabriel et Lorenzo; ils n'arrivoient point; on avoit remis le dîner d'heure en heure; il se faisoit tard. « Je
» ne conçois pas, dit Fernand à Isabelle,
» pourquoi votre père et votre frère n'ar-
» rivent point. Leur voiture étoit prête
» quand nous sommes partis; je croyois
» qu'ils nous suivoient de près. Je vais

» faire seller un cheval; j'irai au devant
» d'eux. — Quelle folie! s'écria Isabelle.
» — Je ne vous cache point que j'ai de
» l'inquiétude. — Oh! et moi aussi, dit
» Inès; je n'y tiens plus, maman. Ce que
» nous a dit Alfonse, ce que nous avons
» lu n'est pas bien rassurant. Oh! mon
» Dieu, quelle terrible chose qu'un ma-
» riage! Je ne l'aurois jamais cru. —
» Fais-nous grâce de tes réflexions, lui
» répondit Isabelle. Il sera plus court
» d'envoyer Andrès. »

Andrès ne se trouva point. Les domestiques racontèrent qu'il étoit sorti presqu'aussitôt qu'Alfonse; qu'environ une demi-heure après, il étoit revenu, avoit sellé un cheval, étoit monté dessus, et avoit disparu. « Ce garçon-là, dit Isabelle,
» prend des manières fort extraordinaires;
» on ne pourra bientôt plus compter sur
» son service. Il parle de prendre du
» repos, et disparoît sans nous prévenir.
» — Tout cela est fort singulier, s'écria

» Fernand, et je ne serai pas tranquille
» que je n'aye vu par moi-même ce qui
» en est ; je vais partir.—Oh ! oui, maman,
» s'écria à son tour Inès, cela n'est pas
» naturel. Où sont-ils tous ? Il est tard.
» Pourquoi n'avons-nous de nouvelles
» d'aucun d'eux ? — Et que veux-tu, dit
» Isabelle, qu'il leur soit arrivé ? Si nous
» devons maintenant vivre d'inquiétudes,
» j'aime autant mourir. Nous serons bien
» autrement inquiètes si ton père se met
» en route. Jusqu'où irez-vous, Fernand ?
» Vous n'en savez rien. La nuit vous
» surprendra sur le grand chemin, et c'est
» alors que nous serons dans les alarmes.
» Si vous tardez à revenir, nous en-
» verrons après vous ; si ceux que nous
» aurons envoyés ne reparoissent pas
» bien vîte, nous enverrons après eux ;
» ce sera sans cesse à recommencer ; ce
» sera un supplice. Que craignez-vous ?
» Ne connoissez-vous pas mon frère ? Il
» se sera amusé avec Alonzo ; ils auront

» fait une partie de billard, une partie sur
» l'eau, ils auront dîné au château. Croyez-
» moi, mettons-nous à table, et ne les at-
» tendons pas avant la nuit. A quoi sert
» de se créer des maux imaginaires, quand
» il y en a tant de réels ? »

Cet avis prévalut : on se mit à table. Fernand et Inès n'en étoient pas moins dans une inquiétude mortelle. Non-seulement Isabelle ne la partageoit point, mais elle railloit encore son mari et sa fille du tressaillement que leur faisoit faire chaque voiture qui rouloit dans la rue, chaque postillon qui faisoit claquer son fouet, chaque cheval qui frappoit le pavé de ses pieds.

Enfin à la nuit close, on entendit un cheval galoper dans la rue, et ensuite entrer dans la cour. Fernand, Isabelle et Inès coururent à la fenêtre. C'étoit Andrès. « Eh bien, Andrès ? lui cria Isabelle. —
» Eh bien, senora, me voilà. — Où est
» mon père ? où est mon frère ? — Ils

» viennent. — Que leur est-il donc arrivé ?
» — Ils vous conteront cela. — Et le sei-
» gneur Alonzo, demanda Inès, où est-
» il ? — Je n'ai pas le temps, senora, de
» répondre à vos questions. Je ne suis
» pas de fer. Dès que mon cheval sera à
» l'écurie, j'irai me mettre au lit, et jus-
» qu'à demain midi, je ne réponds à
» personne. — Mais enfin, demanda en-
» core Isabelle, tout le monde se porte-t-
» il bien ? — J'ai eu l'honneur, senora, de
» vous répondre que ce n'étoit pas à moi
» qu'il falloit le demander. Ces seigneurs
» vous conteront leur aventure, si cela leur
» plaît. Je n'ai jamais vu, continua An-
» drès en se retirant avec son cheval vers
» l'écurie, une maison ordonnée comme
» celle-ci ; et cela parce qu'on trouve bon
» d'y recevoir toutes sortes de gens. A la
» bonne heure. S'il arrive un malheur,
» je m'en lave les mains. »

Ce fut tout ce qu'on put tirer d'Andrès ; mais un quart d'heure après son arrivée,

Gabriel et Lorenzo parurent dans le salon. « Etes vous en bonne santé? leur cria » Isabelle. — En parfaite santé. » Ce fut leur réponse. « Et le seigneur Alonzo? » demanda Inès. — Il ne se porte pas plus » mal que nous, répondit Lorenzo. — » Où l'avez-vous vu? continua Inès. Où » l'avez-vous laissé? Pourquoi ne vous » a-t-il pas accompagnés ici? — Oh! que » de questions! s'écria Isabelle. La pa» tience d'un ange n'y tiendroit pas. En » deux mots, Lorenzo, que vous est-il » arrivé? — Ma fille, dit Gabriel, je suis » fatigué; je me retire; Fernand peut » donner à coucher ici à Lorenzo qui » vous contera tout cela à l'aise. Moi, je vais » à la manufacture, me mettre au lit; j'ai » grand besoin de repos. Adieu. »

Gabriel embrassa ses enfans, et se retira. Lorenzo d'un air grave prit place à côté de sa sœur, et fixant la terre, ne paroissoit pas prêt à parler. « Vite donc, » lui cria Isabelle impatientée. Que t'est-

» il donc arrivé? Dis-nous-le bien vite.
» — Une scène épouvantable, répondit
» Lorenzo. » Inès en entendant ce terrible mot, pâlit et fut prête à s'évanouir. « Mon
» Dieu, qu'il est déplaisant aujourd'hui!
» s'écria Isabelle. Est-ce que tu as envie
» de nous faire tous mourir de frayeur?
» Je ne vois pas ce qu'il y a de si épou-
» vantable quand tout le monde se porte
» bien. — Laissons-le conter, dit Fer-
» nand; il est tard. — Non, répondit Isa-
» belle, je me retire s'il ne quitte pas cet
» air triste; je veux qu'il soit gai. Com-
» mence donc. Qu'attends-tu? Si tu ne peux
» nous faire mourir de frayeur, tu veux
» nous faire mourir d'impatience. Je t'en
» prie, Lorenzo, pour l'amour de moi,
» quitte cette humeur noire. Embrasse
» Inès de bonne grâce. — De tout mon
» cœur. Au fond il n'y a point ici mort
» d'homme. Voici ce qui s'est passé.

» Vous savez que le colonel, mon père
» et moi venions dans la même voiture.

» Nous n'avions pas fait cent pas hors de
» l'avenue du château, qu'elle a versé.
» Aucun de nous n'a été blessé. Le co-
» lonel s'est emporté contre le cocher, et
» comme son emportement ne remédioit
» à rien, nous nous sommes mis à exa-
» miner d'où venoit le mal. Il s'est trouvé
» que l'essieu des petites roues étoit cassé.
» Il a fallu envoyer au bourg pour avoir
» des ouvriers et un autre essieu. Pen-
» dant qu'on raccommodoit la malheu-
» reuse voiture, le colonel, mon père
» et moi sommes retournés au château.
» Le colonel et mon père ont pris un
» livre, et se sont jetés sur un canapé.
» Moi qui aîme mieux me promener que
» lire, j'ai gagné la terrasse ; de la ter-
» rasse, j'ai gagné une allée, ensuite une
» autre allée, et toujours me promenant,
» j'ai rencontré Alonzo tranquillement
» assis dans le cabinet de verdure de la
» salle de danse, et rêvant....Inès sait bien
» à quoi. Eh! que faites-vous ici? lui ai-je

» dit. Je vous croyois déjà à Léon. Et
» vous-même, m'a-t-il répondu, est-ce que
» vous êtes aussi retenu dans ce lieu en-
» chanteur par quelque belle ? Si cela est,
» je commencerai par vous prier de con-
» fesser que votre dame est en tout point
» inferieure à celle qui a mon cœur et
» mes pensées. Après lui avoir répondu
» qu'il n'étoit pas donné à tout le monde
» d'être aussi heureux que lui en amour,
» je lui ai raconté l'accident qui nous
» étoit arrivé. J'en suis ravi, s'est-il écrié
» en me sautant au col; j'étois seul; je
» me serois ennuyé à la mort sur cette mal-
» heureuse route. Nous laisserons votre
» père et le colonel aller ensemble; vous
» monterez avec moi dans ma chaise;
» nous parlerons d'Inès jusqu'à Léon, et
» tout le bonheur que j'ai goûté ici,
» sera prolongé.

» La chose s'est ainsi arrangée. Dès
» que la voiture du colonel a été raccom-
» modée, nous sommes partis. Comme

» Alonzo avoit trois chevaux de front à
» sa chaise, nous avons devancé mon
» père et le colonel, contre notre intention
» cependant. Mais Alonzo parloit, rai-
» sonnoit d'Inès avec un tel enthousiasme,
» que nous ne nous apercevions pas que
» nous allions plus vîte que la voiture avec
» laquelle nous étions partis. Ce n'a guère
» été qu'à une demi-lieue de Léon que
» nous nous sommes aperçus que nous
» l'avions devancée. Nous avons résolu
» alors de l'attendre ; nous nous sommes
» arrêtés.....

» — Bon Dieu ! s'écria Isabelle. Je n'ai
» de ma vie essuyé un récit d'une aussi
» mortelle longueur. J'aurois dit tout cela
» en quatre mots. Tu ne sais pas conter,
» mon frère ; viens donc tout de suite au
» fait.

» — M'y voici, répondit Lorenzo.
» Comme nous étions arrêtés là, j'ai vu
» un cavalier courir vers nous à bride
» abattue......

» — Eh bien ! ce cavalier, dit Isabelle ; » c'étoit Alfonse. Que ne le disois-tu sur-» le-champ ?.....

» —Eh non ! ma sœur, reprit Lorenzo ; » ne m'interromps donc plus. C'étoit An-» drès couvert de poussière et de sueur. » Aussitôt qu'il a cru pouvoir être en-» tendu, il a crié de toute sa force : Vite, » aux armes ! voilà l'ennemi. Arrivé au-» près de nous, il nous a conté que Fer-» nand avoit parlé à Alfonse sur un ton » dont celui-ci s'étoit tenu si offensé, qu'il » en étoit tombé dans un véritable état de » fureur. Andrès donc curieux de savoir » ce que produiroit cet accès de rage, se » transporta chez un goujat qui sert de » domestique à Alfonse, et duquel avec » quelques verres de vin, il tire tous les » secrets de son maître. Andrès pria cet » homme d'aller sur-le-champ à la décou-» verte, et de venir lui rendre compte » dans un cabaret qu'il lui désigna, de ce » qu'il auroit appris. Au bout d'un quart

» d'heure, le goujat vint lui dire qu'Al-
» fonse étoit déterminé à perdre Alonzo,
» et moi-même s'il me rencontroit. Le
» goujat, sans trop entrer dans les détails
» de cette détermination, assura Andrès
» qu'Alfonse s'étoit associé un sous-lieute-
» nant et deux lieutenans, et que tous les
» quatre alloient monter à cheval, et venir
» au-devant de nous, armés de pied en cap.
» D'après ces renseignemens, Andrès avoit
» fait donner à cet homme une bouteille
» de vin, et sans s'arrêter à boire avec
» lui, il étoit revenu à l'hôtel, avoit sellé
» un cheval, et étoit parti de la ville avant
» que les officiers l'eussent quittée, ce qui
» paroissoit évident, puisqu'il ne les avoit
» pas rencontrés.

» En conséquence du récit d'Andrès, nous
» tînmes conseil. Alonzo obtint de nous
» que nous nous tiendrions cachés derrière
» des broussailles, à portée d'entendre
» ce qui seroit dit. Les officiers arrivè-
» rent. Alfonse somma assez insolemment

» Alonzo de descendre, et de mettre
» l'épée à la main. Celui-ci lui répondit
» qu'avant de descendre, il avoit à deman-
» der aux trois camarades dont il étoit ac-
» compagné, ce qu'ils désiroient. Ce ne
» sera, ajouta-t-il, qu'après avoir entendu
» leur réponse, que je me permettrai de
» qualifier une attaque sur une grande
» route, à une telle heure, sans défi, sans
» provocation préalable. Comment peut-
» on, continua-t-il, oublier, je ne dis pas
» toute justice, mais toute prudence en-
» vers un camarade dont on n'a point à se
» plaindre? Si la Sainte-Hermandad nous
» rencontroit ici, de quel côté mettroit-
» elle les torts? Je le demande au seigneur
» Alfonse qui doit connoître la discipline
» de ce corps. Un des officiers qui accom-
» pagnoient Alfonse, répondit, au nom de
» ses camarades, qu'ils n'avoient person-
» nellement aucun grief contre Alonzo.
» Bien loin de là, continua-t-il; vous avez
» un démêlé avec Alfonse; videz-le sur-

» le-champ ; nous serons spectateurs béné-
» voles du combat, et tout aussi disposés
» à vous servir de témoins qu'à lui-même.
» Nous ne démentirons pas aujourd'hui
» la profession que nous avons toujours
» faite de vous regarder comme un brave
» officier, comme un digne et loyal ca-
» marade. Alfonse est venu nous trouver
» tout bouillant de colère contre vous.
» Pour mieux nous animer à partager son
» ressentiment, il a prétendu que vous
» aviez tenu des propos contre le corps
» des lieutenans et sous-lieutenans, que
» vous aviez dit entr'autres que nous étions
» tous d'anciens valets de colonels ou de
» ministres. Ne vous abaissez pas à ré-
» pondre à cette sottise à laquelle nous
» n'ajoutons aucune foi. L'apologie seroit
» indigne et de vous et de nous.

» Andrès entendant cette accusation,
» ne put pas y tenir ; il quitta le buisson
» derrière lequel j'étois caché avec lui, et
» courut au milieu des officiers, en criant :

» C'est un imposteur, un traître, un juif!
» C'est lui-même qui a tenu ce propos à
» don Fernand, frère de mon maître; je
» l'ai entendu de mes oreilles.

» Comme en disant cela, Andrès s'étoit
» approché d'Alfonse, celui-ci fit un geste
» comme pour le repousser d'un coup de
» poing. Mais Andrès, évitant le coup, sai-
» sit avec force Alfonse au collet, et alloit
» le renverser sous ses pieds, lorsque j'ac-
» courus à mon tour pour faire cesser ce
» combat. Je priai ensuite qu'on voulût
» bien s'expliquer et s'entendre. L'officier
» qui avoit déjà pris la parole, dit que la
» querelle étant entre Alfonse et Alonzo,
» et que l'un et l'autre se trouvant actuelle-
» ment en présence, Alfonse devoit expo-
» ser ses griefs. S'ils sont fondés, ajouta
» cet officier, Alfonse et Alonzo seront
» tenus de se battre sur-le-champ. S'ils ne
» le sont pas, nous nous interposerons pour
» que le combat n'ait pas lieu, et nous
» nous engagerons à épouser en tout temps

la

» la querelle de celui qui désormais se-
» roit provoqué par son adversaire sur le
» même sujet.

» Je trouvai cet avis assez sage; mais je
» n'en brûlois pas moins de donner moi-
» même une bonne correction à Alfonse.
» Alonzo, pendant ce débat, étoit des-
» cendu de la chaise, et avoit déjà mis
» l'épée à la main. Je la lui arrachai, et
» en montrant la pointe à Alfonse, je lui
» criai qu'il s'estimât heureux de n'être
» pas de ma force; car quoiqu'il fût mon
» ami, j'aurois écrit avec son sang qu'il
» étoit un sot et un impertinent d'être
» venu ainsi contre Alonzo que j'aimois en-
» core plus que lui. Ma remontrance, toute
» raisonnable qu'elle étoit, lui déplut. Il
» eut l'insolence de tirer l'épée contre
» moi. J'allois la lui faire voler à dix pas,
» et lui couper la figure; mais Andrès me
» saisissant brutalement au milieu du
» corps, me transporta hors du champ de

» bataille, et Alonzo courant à moi, me
» reprit son épée.

» Les officiers s'entremirent aussi pour
» nous séparer. Celui qui avoit la charge
» d'orateur, exigea que nous laissassions
» Alfonse s'expliquer en toute liberté. Il
» voulut de plus qu'à l'exception des deux
» adversaires, nous lui remissions tous nos
» armes, jurant sur son honneur par Saint
» Jacques, qu'il poignarderoit celui qui
» oseroit y toucher.

» Alfonse accusa Alonzo de lui avoir
» fait fermer, par une foule d'impostures,
» la porte de don Fernand, dont il pré-
» tendit avoir été, jusqu'à cette époque,
» l'ami chéri ; ce fut son expression. Mais
» ce qui est mille fois pire, c'est ce qu'il
» ajouta. Alonzo, dit-il, a des vues sur
» Inès ; il faut que sur-le-champ il
» donne sa parole, non d'hidalgo, car il
» ne l'est pas, mais d'honneur, qu'il re-
» nonce à jamais à elle ; sinon il ne

» mourra que de ma main ; et si ce n'est
» aujourd'hui, ce sera dans un autre temps.

» Nous écumions de rage, Andrès et
» moi, d'entendre que ma pauvre nièce
» étoit ainsi mêlée à une aventure qui alloit
» faire le plus grand bruit. Si les officiers
» ne nous eussent pas tenus, nous nous
» fussions jetés sur Alfonse, et nous l'au-
» rions mis en pièces.

» On exigea qu'avant qu'il fût décidé
» si le combat auroit lieu, Alonzo fit sa
» réponse. Il répondit qu'il seroit le plus
» présomptueux, le plus coupable des
» hommes, s'il osoit se croire digne d'être
» un jour possesseur de ce que le ciel
» avoit formé de plus parfait ; qu'il pro-
» testoit qu'il auroit volontiers donné tout
» son sang pour éviter que la renommée
» publiât que la modeste Inès avoit été le
» sujet ou le prétexte d'un duel, et qu'Al-
» fonse, par cela seul qu'il avoit eu la sa-
» crilége audace de compromettre la tran-
» quillité d'une famille à laquelle il devoit

» le plus profond respect, méritoit d'être
» puni.

» Voilà, dit Alonzo, ma réponse, et il
» fit signe à Alfonse de se mettre en garde.
» Les officiers décidèrent que le duel de-
» voit en effet avoir lieu..... »

Ici Inès interrompit Lorenzo. Elle s'écria : « Et vous ne l'avez pas empêché,
» mon oncle, ce fatal combat ? — La chose
» n'étoit guère possible ; il auroit fallu se
» ruer les uns sur les autres. Qui sait ce
» qui en seroit arrivé ? Nous nous serions
» peut-être entr'égorgés. D'ailleurs il fal-
» loit bien qu'Alfonse et Alonzo en vins-
» sent tôt ou tard à cette extrémité, et
» j'étois bien aise que la scène se passât
» en ma présence. — Ah ! quel sang-froid,
» continua Inès. Malheureuse que je suis !
» quelle journée ! Poursuivez, mon on-
» cle, vous me faites mourir. »

Lorenzo poursuivit ainsi :

« Tous les deux se mirent en garde de
» fort bonne grâce. Je dois cette justice à

» Alfonse qu'il est brave. Son jeu étoit vif, » animé, serré, plein de ruses. Celui au » contraire d'Alonzo me parut lent et un » peu embarrassé. Il paroit avec adresse » les coups qu'Alfonse lui portoit; mais » je regrettois de ne lui point voir cette » légéreté, cette promptitude qui fait pas- » ser en un clin-d'œil de la défensive à » l'attaque. Enfin, il arriva ce qui devoit » arriver : Alonzo fut blessé au bras gau- » che ; son sang jaillit.... — Ciel ! s'écria » Inès, son sang a coulé, et c'est moi, » moi infortunée qui en suis la cause ! Les » hommes me condamneront ; mais vous, » mon Dieu, qui lisez dans mon cœur, » vous connoissez mon innocence. — Ce » n'est rien, rien du tout, ma pauvre Inès, » dit Lorenzo, et ce n'étoit pas la peine » de m'interrompre pour une goutte de » sang. — Oui, ma chère Inès, dit à son » tour Fernand, il faut avoir la force de » supporter ce récit jusqu'à la fin. — Mais » aussi, s'écria Isabelle, quand viendra-

» t-elle cette fin ? Jamais on n'a compté
» aussi longuement. — Je ne trouve pas,
» reprit Fernand, qu'il compte trop mal
» cette histoire. Dans une affaire de la na-
» ture de celle-ci où notre Inès est mal-
» heureusement compromise, il est essen-
» tiel de connoître les moindres détails.
» Continuez, Lorenzo. »

Il continua ainsi : « Lorsque nous vî-
» mes le sang d'Alonzo couler, nous nous
» écriâmes tous d'une voix unanime : En
» voilà assez, Alfonse ; votre adversaire
» est blessé..... Assez ! répondit fièrement
» Alfonse. Qu'en pense le capitaine Alonzo?
» Un moment, dit celui-ci ; je demande
» deux minutes de trève. En disant cela,
» il tira son mouchoir, en banda sa plaie,
» et invita Alfonse à se remettre en garde.
» Le combat recommença. Cette fois-ci
» tout l'avantage fut du côté d'Alonzo.
» Soit que la vue de son sang l'eût animé ;
» soit qu'il comprît enfin qu'il ne devoit
» pas se borner à parer, il poussa Alfonse

» avec une telle vivacité, que je vis vingt
» fois celui-ci prêt à être percé de part
» en part. Il recula avec une merveilleuse
» agilité. Arrivé au bord d'un fossé, il al-
» loit y tomber, lorsqu'Alonzo qui mal-
» gré son ardeur, conservoit toute sa pré-
» sence d'esprit, s'aperçut du danger que
» couroit son adversaire. Il eut la généro-
» sité de reculer à son tour, et cria à Al-
» fonse : Prenez garde, Alfonse, vous
» allez tomber; remettez-vous; revenez
» sur le champ de bataille.

» Nous applaudîmes à l'action d'Alon-
» zo, et courûmes vers les deux com-
» battans pour les séparer. Nous eûmes
» beau leur représenter qu'ils devoient
» être contens l'un de l'autre, Alfonse ne
» vouloit rien entendre, et crioit qu'il fal-
» loit que mort s'ensuivît. Alonzo, plus rai-
» sonnable, disoit qu'il consentiroit à tout,
» si on vouloit ensevelir dans un profond
» secret ce qui venoit de se passer, afin
» que le nom d'Inès ne se trouvât point

» mêlé à une aventure aussi désagréable.
» Il proposoit en conséquence que nous
» nous engageassions à appeler en duel,
» et à regarder comme lâche et infâme,
» celui d'entre nous qui parleroit de cette
» affaire. Ce parti me plaisoit fort, et je
» répondois d'Andrès. Mais le malheu-
» reux Alfonse crioit que peu lui impor-
» toit le bruit que feroit l'aventure; qu'il
» désiroit au contraire qu'elle en fît; que
» l'honneur d'Inès étoit maintenant la
» chose dont il se soucioit le moins; qu'il
» ne pouvoit en un mot déposer les ar-
» mes, et promettre le secret, que dans
» le cas où Alonzo signeroit qu'il n'avoit
» aucune vue sur Inès, et qu'il ne mettroit
» jamais le pied chez Fernand.

» Cette insolence, ces blasphèmes con-
» tre ma nièce m'outrèrent. Je m'empor-
» tai; j'appelai Alfonse, traître, miséra-
» ble, scélérat, juif; je le saisis au collet;
» je l'aurois étouffé, si on ne m'en eût
» empêché; mais quelqu'effort que l'on

» fit, on ne put jamais l'arracher de mes
» mains. «

» Au fort de ce débat, nous entendîmes
» le bruit d'une voiture, et Andrès me
» cria : Seigneur, voilà votre père. Je lâ-
» chai aussitôt ma proie, et ce fut un
» grand bonheur pour Alfonse ; car ce
» jour eût été certainement le dernier
» jour de sa vie.

» Andrès ne s'étoit point trompé. C'étoit
» en effet mon père et le colonel qui
» ayant aperçu de loin du mouvement, et
» reconnu l'uniforme des gardes Wallon-
» nes, accouroient de toute la vîtesse des
» chevaux ; dès qu'ils eurent mis pied à
» terre, mon père, à son ordinaire, m'ac-
» cusa de mettre le désordre partout où
» j'allois, et m'ordonna de lui remettre
» mes armes. Le colonel s'enquit avec
» beaucoup d'humeur du sujet de la que-
» relle, et donna tort à tout le monde.
» Sans vouloir écouter ni détails ni apo-
» logie, il commanda à Alfonse et à Alonzo,

» de se rendre aux arrêts dès qu'ils seroient
» à Léon, et de les garder jusqu'à nouvel
» ordre.

» Je pris le colonel en particulier. Je
» lui représentai qu'Alfonse avoit été l'a-
» gresseur, et qu'Alonzo n'avoit pu éviter
» ni sa rencontre, ni de se mesurer avec
» lui. Je n'ai pu tirer d'autre réponse du
» colonel, sinon que c'étoit là une sotte
» affaire qui compromettoit la famille de
» Fernand, et pouvoit donner un mauvais
» renom à Inès. Il ne s'en est pas tenu là ;
» il m'a dit encore que bien loin de se
» rendre à mes observations, il alloit li-
» vrer les deux délinquans au bras sécu-
» lier, c'est-à-dire qu'il s'en rapporteroit
» uniquement au ministre, sur le parti
» qu'il y auroit à prendre à leur sujet, et
» que cependant ils garderoient rigoureu-
» sement les arrêts, jusqu'à ce qu'il eût
» reçu la réponse de l'Escurial.

» Cela dit, le colonel a ordonné à Al-
» fonse et aux officiers qui l'avoient ac-

» compagné, de retourner sur-le-champ à
» Léon ; il a voulu que mon père et moi
» montassions dans son carrosse. Quant à
» lui, il est monté avec Alonzo dans la
» chaise de celui-ci.

Voilà, dit en finissant Lorenzo, voilà
» ma sœur, l'histoire que j'avois à te con-
» ter. Elle te prouve que les cartes se
» brouillent, et que si tu veux en effet
» marier Inès avec Alonzo, tu dois suivre
» une autre marche que celle que tu as
» suivie jusqu'à présent. »

Inès répondit qu'elle n'étoit nullement pressée de se marier; qu'elle désiroit par-dessus tout savoir bien positivement en quel état étoit la blessure d'Alonzo. Son oncle la rassura, et lui dit qu'Andrès qui se connoissoit un peu en chirurgie, avoit visité la blessure, l'avoit pansée, et avoit assuré qu'elle ne valoit pas la peine qu'on s'en occupât.

Inès n'en portoit pas moins sans cesse ses idées et ses réflexions sur cette blessure.

» C'est pour moi, disoit-elle, que son sang » à coulé ; c'est en prenant ma défense » qu'il a été blessé. Puis-je trop faire pour » lui prouver ma reconnoissance ? ».

Lorenzo s'impatienta ; il dit qu'on avoit bien autre chose à faire que de s'occuper d'une égratignure. Isabelle ne fut pas de l'avis de son frère ; elle prétendit que la conduite d'Alonzo ayant été fort modérée dans cette rencontre, seroit louée de tout le monde, quand elle seroit connue ; que quant à Inès, comme elle n'étoit point responsable des folies d'Alfonse, elle seroit à l'abri du blâme ; que même plus l'aventure se répandroit, plus Alonzo auroit d'admirateurs, et plus on trouveroit qu'Inès étoit heureuse d'unir son sort à celui d'un cavalier qui montroit une si grande sagesse au milieu des circonstances les plus difficiles.

Enfin Isabelle conclut que l'affaire en elle-même ne présentoit rien qui dût inquiéter. Elle demanda cependant à Fer-

nand ce qu'il en pensoit. « Je n'ai rien ; » dit-il, à répondre, jusqu'à ce qu'il plaise » au seigneur Alonzo de me dire la con- » dition de ses parens. »

On se retira en convenant que la journée s'étoit terminée malheureusement. Inès ressentoit une mortelle douleur, non-seulement de ce qui venoit d'arriver, mais encore de ce qu'on lui avoit écrit de Lisbonne, de Cintra et de Madrid. Elle souffroit d'autant plus, qu'elle se reprochoit de faire le malheur de ses parens, et que pour ne point trop les inquiéter, elle leur montroit un front serein, tandis que son cœur étoit en proie aux plus cruels chagrins.

Le lendemain dès qu'elle fut en état de sortir de sa chambre, elle courut dans celle de son oncle pour le prier d'aller s'informer comment Alonzo avoit passé la nuit, et s'il n'y avoit toujours nulle inquiétude à avoir sur sa blessure. Lorenzo étoit déjà sorti. On l'attendit inutilement

toute la matinée. Enfin, un peu avant le dîner, il parut, mais pâle, défait, et mille fois plus consterné qu'il n'étoit la veille en arrivant de Duenas. Il poussoit de profonds soupirs, et ne proféroit pas un mot.

« Mon oncle, mon cher oncle, lui dit » Inès, ne me cachez rien; je suis pré» parée à tout. Alonzo est plus mal que vous » ne me l'avez dit hier. — Eh quoi ! ré» pondit Lorenzo, toujours la même » chanson ! Je te répète que ton Alonzo » se porte bien. Si tu ne me crois pas, in» terroge Andrès. — Qu'y a-t-il donc, » demanda Isabelle ? — Des affaires très» fâcheuses, répliqua Lorenzo. Il ne faut » plus s'occuper de ce mariage; il n'est » pas faisable; jamais Alonzo ne sera à » Inès. J'e n suis fâché, car j'aime beau» coup Alonzo. — Quoi ! s'écria Inès, il » renonce à moi ! Qu'ai-je fait ? Cela est-il » possible ?... Non, cela ne se peut... — Par» lez, parlez, mon cher Lorenzo, dit Fer» nand; ne nous tenez pas plus long-temps

» dans cette affreuse incertitude. Voyez » dans quel état vous mettez ma fille. Di» tes, dites tout; ne dissimulez rien. — » Vous verrez, dit Isabelle, que ce sera » encore quelque folie comme celle » d'hier, que l'imagination de mon frère » travestit en affaire importante. Il est » peureux depuis quelques jours, et vou» droit nous faire partager sa peur. Mais » je commence, Lorenzo, par te prévenir » que plus tu feras et diras contre ce ma» riage, et plus je m'entêterai à ce qu'il » ait lieu. — Encore, répondit Lorenzo, » faut-il savoir ce qui se passe. Tiens, voilà » la lettre que t'écrit Alonzo; lis. »

Isabelle rompit le cachet, et lut le billet suivant d'Alonzo.

« SENORA,

» Don Fernand avoit exigé que je lui » fisse part de toutes les lumières qui me » parviendroient sur ma naissance et ma » fortune. Pour avoir ces lumières, je m'é-

» tois adressé au duc d'Almeyra qui a
» toujours eu pour moi la tendresse et la
» sollicitude du meilleur des pères. Sa ré-
» ponse est fort extraordinaire. J'ai l'hon-
» neur de vous la faire passer pour tenir
» l'engagement que j'ai pris avec don Fer-
» nand. Tout ce que je puis vous dire,
» quant à présent, sur cette singulière
» lettre, c'est que j'attends en tremblant,
» mais avec une entière soumission, ce qu'il
» vous plaira de déterminer à mon sujet,
» lorsque vous aurez lu ce que m'écrit le
» duc. Si vous décidez que je dois me re-
» tirer et renoncer à l'espoir que j'avois
» osé concevoir, de vous appartenir un
» jour, j'obéirai sans murmurer, et vous
» n'entendrez plus parler de moi; j'irai en-
» sevelir mes regrets, mon désespoir et ma
» honte au fond d'un cloître, pour n'en
» plus sortir.

» J'ai l'honneur également de vous faire
» passer la réponse que je fais au duc, afin
» que vous jugiez vous-même, s'il n'y a

» rien à réformer dans cette réponse. Je
» l'expédierai par un courrier dès que
» vous me l'aurez renvoyée.

» Permettez-moi maintenant, senora,
» de vous assurer que vous avez mis le
» comble à la reconnoissance dont vous
» m'avez pénétré depuis que j'ai le bon-
» heur de vous connoître, par l'intérêt que
» vous, don Fernand et l'adorable Inès
» avez daigné prendre à l'accident qui
» m'est arrivé hier. Le léger coup que j'ai
» reçu, ne mérite pas même le nom de
» blessure.

» Je me flatte, au reste, que d'après le
» récit qui vous a été fait de cette scène
» par le seigneur votre frère, vous restez
» parfaitement convaincue qu'il n'a pas
» tenu à moi de vous éviter les désagré-
» mens que vous en avez reçus. Je m'at-
» tends bien que l'homme qui a méchamment
» ment suscité une aussi indécente que-
» relle, n'en restera pas là. Mais rassurez-

» vous, senora. Je suis fortement résolu à
» ne me conduire dans tout ce qui aura
» trait désormais à cette affaire, que d'après
» vos ordres.

» J'ose de plus, senora, vous supplier,
» quelle que soit l'impression que vous re-
» cevrez de la lettre du duc, de croire que
» le respectueux et inviolable attachement
» que j'ai voué à vous, et aux personnes
» qui vous sont chères, sera toujours le
» même, et ne finira qu'avec ma vie. »

Fernand témoigna qu'il étoit fort content de cette lettre; qu'il s'étonnoit même comment Alonzo, avec tant de sujets d'être exaspéré, savoit à son âge, conserver une telle modération. Il dit encore que cette retenue dans les circonstances où se trouvoit ce jeune homme, supposoit une âme ferme, élevée et maîtresse d'elle-même. Il ajouta qu'il avoit toujours eu bonne opinion d'Alonzo; que cette bonne opinion ne faisoit que s'accroître, et qu'il

seroit désespéré qu'un aussi excellent cavalier n'eût pas tout le bonheur qu'il méritoit.

Le suffrage de Fernand réjouit Inès, et fit un instant diversion aux terreurs qui malgré elle, s'élevoient dans son âme. Elle remercia son père par une tendre caresse, du bien qu'il disoit d'Alonzo. Isabelle qui partageoit la satisfaction de sa fille, s'écria qu'Alonzo avoit en effet toutes les bonnes qualités qu'on pouvoit désirer à un cavalier de son âge. Elle lut ensuite la lettre du duc d'Almeyra, ainsi conçue :

« Quoique vous soyez à l'âge des folies, » je veux bien en convenir, je ne m'at- » tendois pas à celle que vous projetez. » J'attendois d'après les sentimens que » vous avez toujours manifestés, et l'édu- » cation que vous avez reçue, que vous » tiendriez une autre conduite. Je ne vous » ferai point de réprimandes. Je me bor- » nerai à vous déclarer que jamais vous » n'épouserez la personne que vous re-

» cherchez. Au lieu de vous adresser à » ses parens, vous deviez vous adresser à » moi. Vous avez mal agi en faisant au-» près de cette famille des démarches que » je n'avois pas autorisées; vous m'avez » manqué.

» Au surplus, faites comme vous l'en-» tendrez; consommez votre sottise, vous » en êtes le maître; mais dès-lors ne » comptez plus sur moi. Pensez-y bien : » qui, dans le monde entier, prend in-» térêt à vous? Moi seul. Que deviendrez-» vous quand je vous aurai abandonné ? » Vous ne serez point hidalgo, vous se-» rez chassé de votre corps, vous ne se-» rez rien du tout. Voyez si vous voulez » de ce néant, de cet état d'avilissement. » Je n'ai qu'un mot à dire, vous y êtes » plongé sans pouvoir jamais en sortir.

» Vous désirez savoir qui vous êtes. Il » ne me plaît pas de vous le dire. Vous » demandez pourquoi vous portez mon » nom. Parce que je veux bien vous le

» permettre, et craignez que je ne vous » le défende. Respectez, en un mot, mon » silence, jusqu'à ce qu'il me convienne » de vous révéler les vues que j'ai sur vous. » Pourquoi me faites-vous des questions ? » Voudriez-vous me contraindre d'y ré- » pondre ? Depuis quand le protégé fait- » il la loi au protecteur ? Depuis quand » l'obligé demande-t-il au bienfaiteur rai- » son de ses bienfaits ? Voilà, certes, qui » est nouveau. Quels sont vos droits, vos » moyens pour me faire condescendre à » votre fantaisie ?

» Eh bien ! puisque vous le voulez, j'y » condescendrai ; je consens à fixer vos » incertitudes, à lever le voile qui vous » cache à vous-même. Apprenez ce que » vous êtes. Par vous-même, vous êtes au- » dessous de l'homme le plus obscur ; par » moi, vous pouvez vous élever à un rang » plus élevé encore que celui où je suis » monté. Par vous-même, vous n'avez ni » naissance ni biens ; par moi, vous pou-

» vez recevoir une naissance illustre, une
» fortune qui ne vous laissera rien à dé-
» sirer.

» Voilà le mystère de votre existence.
» Voulez-vous maintenant connoître mes
» vues sur vous? Les voici : J'entends que
» vous épousiez, non la fille d'un hidalgo,
» non celle d'un grand, mais bien une
» princesse. C'est l'Infante Caroline qui
» vous est destinée ; elle est prévenue ;
» ayez à lui faire votre cour lorsqu'elle sera
» à Léon. Voilà l'avenir qui vous attend.
» Pouvez-vous balancer ?

» Allons, Alonzo, ne me faites point
» repentir de la tendre affection que je
» vous ai toujours portée. Si vous voulez
» que je continue à vous aimer, prouvez-
» moi aujourd'hui que vous êtes sensible
» au bien que vous avez reçu de moi. Re-
» noncez à une personne qui peut d'au-
» tant moins être à vous, qu'elle est des-
» tinée depuis long-temps à quelqu'un
» que je considère beaucoup. En un mot,

» couronnez votre bonne conduite, met-
» tez le sceau au contentement que vous
» m'avez toujours donné, en secondant
» de tous vos moyens le projet dont je
» viens de vous faire part. Ce ne sera
» qu'à ce prix que vous obtiendrez de
» moi une démarche à laquelle je ne me
» serois jamais déterminé par quelque
» considération que ce pût être.

» J'envoie mon ami Langarez à Léon ;
» il vous verra ; concertez avec lui le parti
» à prendre pour mener à bien l'affaire
» que j'ai à cœur. Je compte que le té-
» moignage qu'il me rendra de vos dispo-
» sitions sera satisfaisant, et que vous ne
» serez pas assez mal-avisé pour me con-
» traindre à vous abandonner. Sur ce, je
» vous livre à vos réflexions, et vous pro-
» teste que si vous vous laissez conduire
» comme je le désire, vous éprouverez
» plus que vous ne l'avez fait encore,
» combien j'ai d'impatience de vous don-

» ner des preuves éclatantes de mon af-
» fection. »

Fernand trouva qu'il y avoit dans cette lettre un mélange de bizarrerie, de contradiction, de bienveillance, d'injustice, qui donnoit beaucoup à penser. Inès s'arrêta à l'idée que puisqu'on désiroit qu'Alonzo épousât l'Infante Caroline, non-seulement il n'étoit pas homme de néant, mais qu'il devoit encore être d'une naissance illustre. Lorenzo soutint que le mariage de sa nièce avec Alonzo ne pouvoit jamais avoir lieu, puisqu'un ministre aussi puissant que le duc d'Almeyra s'y opposoit. La cour, selon lui, devoit seconder le duc, et il lui paroissoit certain que l'évêque de Léon qui avoit de grands ménagemens à garder, prendroit le parti des Langarez.

Il se livroit ainsi aux conjectures les plus sinistres, et eût long-temps parlé, si Isabelle impatientée ne l'eût interrompu, en lui criant qu'on n'avoit que faire de ses raisonnemens,

raisonnemens, qu'il pouvoit garder pour lui l'opinion qu'il se faisoit du projet de ce mariage, et qu'Inès trouveroit dans ses autres parens plus de véritable amitié et de courage.

Fernand qui vit qu'on prenoit de l'humeur, fit signe à Lorenzo, et demanda à Isabelle de lire la réponse qu'Alonzo faisoit au duc d'Almeyra. Elle étoit conçue en ces termes :

« SEIGNEUR,

» J'honore, comme je le dois, votre » naissance, votre rang, vos éminentes » qualités; mais ce qui me lie plus parti» culièrement à votre illustre personne, » ce sont les bienfaits dont vous m'avez » comblé jusqu'à ce jour. Sans la recon» noissance qu'ils ont à jamais gravée dans » mon cœur, j'oserois vous dire que si » vous savez qui je suis, vous ne pouvez » sans injustice refuser de me l'apprendre, » et que s'il dépend de vous de me donner

» un nom, vous ne pouvez sans barbarie
» m'en priver. Oui, seigneur, tout autre
» que vous éprouveroit comment je sais
» exiger ce que je crois m'être dû. Cette
» juste fierté ne vous déplaira point; elle
» est le fruit de vos exemples et de vos
» leçons. Vous pouvez cesser de m'aimer,
» mais vous ne cesserez pas du moins de
» m'estimer.

» La manière dont je m'exprime, vous
» fait assez connoître qu'il m'est impossi-
» ble d'accéder à ce que vous me propo-
» sez. Mon cœur est à Inès de Léon pour
» la vie, et ma main ne sera jamais à une
» autre. J'ai assez de force dans l'âme pour
» tout quitter sans trop de peine. La seule
» perte de votre amitié me causera un vé-
» ritable regret. Qui que je sois, je sais
» que je suis né Espagnol, et cela me
» suffit ; on ne me verra point pleurer lâ-
» chement ce qu'on m'aura ôté. Quand
» j'aurai perdu mon état, et le nom que
» vous m'avez permis de porter, je saurai

» m'ouvrir une autre carrière pour arriver
» à la gloire. Je ne sache pas que personne
» puisse m'empêcher de servir mon prince
» comme soldat, et je ne serai pas le pre-
» mier soldat qui se soit créé une grande
» réputation, et quand, venu de si bas,
» j'aurai été élevé par mes seules actions
» au rang des plus vaillans capitaines,
» je n'en serai que plus digne d'Inès de
» Léon; c'est d'elle seule qu'il m'est doux
» et glorieux de recevoir la justice que je
» ne trouve pas ailleurs. Je marcherai sur
» les traces de Rodrigue Dias de Bivar (1),
» et de cet autre héros surnommé le prince
» de la Jeunesse (2). Je n'ai sans doute pas
» leur mérite; mais je suis Espagnol
» comme eux; j'ai leurs sentimens; je me
» sens leur courage, et j'aurai du moins
» cela de commun avec eux d'avoir essuyé

(1) Le Cid.
(2) Gonsalve de Cordoue.

» des persécutions que je n'avois pas mé-
» ritées (1).

» Je n'en recevrai pas moins avec plai-
» sir la visite de votre protégé ; mais l'en-
» tretien qu'il se propose d'avoir avec moi,
» ne produira d'autre effet que d'ajouter
» à la douleur que j'éprouve de ne pou-
» voir, pour la première fois de ma vie,
» obéir à vos ordres. Agréez-en mes re-
» grets, avec l'assurance que quelle que
» soit la destinée qui m'est réservée, je ne
» perdrai pas plus la mémoire de vos bien-
» faits, que l'attachement respectueux
» que je suis accoutumé à vous porter de-
» puis ma plus tendre enfance.

» *P. S.* Je ne vous parle point, seigneur,

---

(1) Le Cid fut en effet persécuté par Alfonse VI, roi de Castille et de Léon. Il mourut à Valence dans la digrace. Gonsalve fut également disgracié, et obligé de quitter la cour. Il se retira à Loxa.

» d'un événement assez désagréable arrivé » hier sur la route de Duenas à Léon, et » auquel on m'a fait prendre part bien » malgré moi. Je m'en réfère au compte » qui vous en sera rendu par notre colonel, » qui m'a dit qu'il vous en écrivoit. J'at» tends de sa justice qu'il vous en fera un » récit fidèle. »

Fernand et Lorenzo, sans blâmer absolument la manière dont Alonzo exprimoit son ressentiment de l'injustice que lui faisoit le duc d'Almeyra, trouvoient cependant dans sa lettre de la sécheresse et une fierté trop élevée. Ils pensoient que cette réponse seroit plus propre à irriter qu'à adoucir le duc.

Isabelle et Inès au contraire prétendirent que chaque expression de cette lettre déceloit dans Alonzo une âme noble et élevée, une âme non moins sensible aux injures qu'aux bienfaits; elles ajoutèrent qu'Alonzo n'auroit pu, sans lâcheté, prendre un ton plus bas, ni descendre à

des prières qui d'ailleurs n'auroient vraisemblablement pas été exaucées, qui même auroient peut-être déplu au duc, parce que, suivant elles, quand on montroit aux hommes en place de l'énergie, de la fierté, on étoit toujours sûr de les réveiller, de les étonner, de fixer leur attention, au lieu qu'une posture humble et suppliante ne leur inspiroit que du dégoût, et fermoit tout accès à leur estime. Enfin, leur opinion fut que la réponse d'Alonzo devoit paroître d'autant plus belle, que dans la position où il se trouvoit, elle avoit été plus difficile à faire.

« Je voudrois bien savoir, continua Isa-
» belle en s'adressant à Lorenzo, com-
» ment tu te serois conduit en pareille
» circonstance vis-à-vis d'un homme tel
» que le duc d'Almeyra ? et je ne conçois
» pas comment toi que la moindre
» opposition met en fureur, tu viens
» maintenant prêcher la modération. »

Lorenzo répondit qu'on le comprenoit

mal; que son sentiment étoit qu'Alonzo avoit mis trop ou trop peu de modération dans sa lettre. Cette proposition fit sourire Fernand; il en demanda le commentaire. Lorenzo dit qu'à la place d'Alonzo, il ne se seroit pas comporté comme lui; qu'il auroit mis la pointe de l'épée ou le pistolet sur la poitrine du duc, et l'auroit forcé, tout ministre qu'il étoit, ou à révéler ce qu'il ne vouloit pas dire, ou à se battre. « Mais, ajouta-t-il, puisqu'Alonzo » n'a pas pris ce parti, puisqu'il a voulu » ménager le duc, je pense qu'il ne pouvoit trop le ménager. C'est, en un mot, » ce mélange de fierté, et j'oserois presque dire de bassesse, que je blâme. »

Inès supplia son oncle de ne point donner de telles idées à Alonzo, qui, dit-elle, étoit déjà assez malheureux, et qui le seroit infiniment trop s'il venoit à suivre de semblables conseils.

On s'en tint au raisonnement d'Inès et d'Isabelle, et il fut en conséquence décidé

qu'on laisseroit Alonzo maître d'envoyer sa réponse telle qu'elle étoit.

« Mais au fond, dit Lorenzo, tout cela » nous doit importer moins que notre » propre situation. Voilà un mariage au- » quel il me semble qu'il convient de re- » noncer. Tu feras, ma sœur, comme tu » l'entendras; mais, moi, j'aime trop ma » nièce pour ne pas m'opposer autant qu'il » sera en moi, à ce qu'elle épouse un jeune » homme plein, il est vrai, d'excellentes » qualités; mais qui, après tout, n'est plus » aujourd'hui qu'un soldat sans parens et » sans fortune; car voilà ce qu'il ne faut » pas se dissimuler. Comment voulez-vous » d'ailleurs que nous allions lutter contre » le duc d'Almeyra ? Nous le pouvons » d'autant moins, que les affaires de mon » père, je ne puis pas plus long-temps vous » le cacher, que, dis-je, les affaires de mon » père étant dans ce moment embarrassées, » il ne convient pas de lui susciter des en- » nemis de cette force. »

Fernand représenta à Lorenzo que des affaires aussi majeures demandoient du calme, et qu'on en délibéreroit dans un autre moment. Inès pleura amèrement de la disposition où elle croyoit voir son oncle. « Que je serois heureuse, lui dit-» elle, si vous n'eussiez jamais été l'ami » d'Alfonse Langarez! c'est lui qui vous » donne des préventions contre Alonzo. »

Isabelle se fâcha contre son frère. « Tu » m'ennuies, lui dit-elle, avec tes éter-» nelles réflexions sur ce mariage. Pour » qui me prends-tu ? Crois-tu que je » n'aye pas assez d'esprit pour venir à » bout de cette entreprise ? Quand m'as-» tu vu m'effrayer des difficultés ? Avec » du bon sens, du courage, et de l'opi-» niâtreté, on réussit dans tout ce qu'on » entreprend. Je réussirai, je t'en réponds. » Et comme je suis convaincue que Fer-» nand ne se dédira pas non plus, tu » peux regarder comme une chose cer-

» taine, qu'Inès épousera Alonzo; j'y suis
» plus entêtée que jamais. »

On finit ce débat par s'embrasser mutuellement, et par se promettre un redoublement d'affection.

A quelques jours de là, Inès reçut un billet de Caroline qui lui annonçoit qu'elle étoit arrivée à Léon, et qu'elle viendroit le lendemain prendre le chocolat avec elle. Elle y vint en effet. On congédia tout le monde; il ne resta au déjeûner qu'Isabelle, Fernand, Inès et Caroline. Les deux amies s'embrassèrent, et restèrent long-temps serrées dans les bras l'une de l'autre. Enfin Caroline parla ainsi:

« Eh bien, ma pauvre Inès, dans quel
» moment je te revois! Tu les connois
» donc à ton tour, les contradictions, les
» tourmens, les chagrins, et aussi peut-
» être les trahisons! Que vas-tu devenir,
» ma tendre amie? Je ne sais, sur mon
» honneur, quelle consolation te donner.

» Je l'ai vu le bel Alonzo. — Où ? demanda en rougissant Inès. — Eh ! mon » Dieu, répondit Caroline, à peine ai-» je été arrivée à Léon, que son colonel, » qui sans doute en avoit l'ordre, me l'a » présenté, et l'a ensuite brutalement re-» mené aux arrêts. Quelle passion s'est » allumée là dans ton cœur ! Tu l'aimes » donc toujours avec la même ardeur ? »

Inès pour toute réponse, rougit et se cacha le visage avec ses mains.

« Oh ! continua Caroline, il est si beau » et si bon, et toi tu es si belle, si ai-» mante que je ne m'étonne point qu'il y ait » entre vous deux une grande sympathie. » Me voilà pourtant ta rivale ; on veut » absolument que je l'épouse ; et je t'avoue » ingénument qu'il m'a singulièrement » plu. Je ne crois pas qu'il soit possible » de trouver un cavalier plus accompli, » plus aimable, qui ait des manières plus » nobles, plus douces, plus séduisantes. » Il est parmi les hommes ce que mon

» amie est parmi les femmes. Me le cèdes-» tu, Inès ? — Dès que ton bonheur et » le sien, répondit Inès, exigent que je » fasse ce sacrifice, je m'immole avec joie. » — Avec joie ! répéta Caroline en se je-» tant dans les bras d'Inès. Ah ! je recon-» nois bien là la tendre amie à qui je » dois la vie. Mais si j'épouse Alonzo, » continua Caroline, que deviendras-tu ? » — J'en aurai plus de temps pour aimer » mes parens à qui, en faisant ce sacri-» fice, j'épargnerai sans doute bien des » soucis. — Pourquoi ne prendrois-tu pas » un autre parti ? Pourquoi n'épouserois-» tu pas mon frère ? — Jamais. — Tu ne » veux donc pas être ma sœur ? — Je ne » saurois l'être à ce prix. — Quelle ré-» pugnance ! Elle n'est pourtant pas trop » fondée, car je t'assure que Pédro est » devenu un bon sujet. Au surplus, écoute, » Inès ; je vais te parler avec une entière » franchise : tu viens de me dicter toi-» même la conduite que je dois tenir à

» ton égard. Seroit-il juste qu'entre nous » deux tu fusses la seule généreuse? N'est-» ce pas plutôt à moi à l'être, à moi qui » te suis redevable? Ainsi quand j'aime-» rois Alonzo comme tu l'aimes, je ne » pourrois méconnoître que mon devoir » seroit de ne point chercher à gagner » un cœur qui est à Inès. Je ne suis pas » aussi parfaite qu'elle ; je ne sais pas si je » remplirois ce devoir avec joie; mais du » moins je le remplirois sans balancer, et » avec un courage qui ne laisseroit percer » aucun regret. »

Inès prit la main de Caroline, et la baisa avec transport. « Nous ne saurions, dit » Fernand à l'Infante, trop vous remer-» cier du généreux et tendre intérêt que » vous continuez à prendre à notre chère » fille. Il nous est, je vous assure, bien » précieux dans les conjonctures très-dif-» ficiles où nous nous trouvons. Nous vous » conjurons d'ajouter à vos bontés, de » nous aider de vos bons avis, et de nous

» indiquer quelque moyen pour sortir de
» tant d'embarras, et même des machi-
» nations que je sais qui se trament contre
» nous. — En mon particulier, dit aussi
» Isabelle à l'Infante, je serai très-recon-
» noissante des conseils que vous voudrez
» bien nous donner, pourvu toutefois
» qu'ils n'aillent point à nous détourner
» de ce mariage. »

Caroline sourit et répondit ainsi :

« Eh ! mon Dieu, je suis moi-même
» bien embarrassée dans cette affaire ; je
» n'y vois que des difficultés. J'avois cru
» qu'en renouant la négociation pour mon
» union avec un Infant de Portugal, je
» ferois disparoître au moins un des ob-
» stacles qui s'opposent au bonheur d'Inès.
» Mon mariage avec l'Infant auroit été
» agréable à ma famille, et laissoit à
» Alonzo sa liberté. Mais d'une part j'ai
» conduit cette négociation avec peu d'ar-
» deur, parce qu'elle étoit contre mon
» goût qui me porte à prendre le voile,

» et de l'autre, la cour de Lisbonne a
» maintenant de telles prétentions, que ce
» seroit folie de vouloir insister. Ainsi
» cet obstacle subsiste tout entier, et n'en
» a peut-être que plus de force par l'idée
» que j'ai laissé prendre que je ne serois
» pas éloignée de me marier. C'est une
» triste condition que celle des personnes
» nées comme moi si près du trône : on
» nous offre, on nous refuse, et dans une
» chose où il seroit si juste, si naturel de
» nous laisser notre liberté, nous n'avons
» pas même l'usage de notre volonté. Si
» on me laissoit la mienne, je ne tarderois
» pas à me consacrer à la vie religieuse,
» la seule qui me plaise. Mais serai-je la
» maîtresse ? Le duc d'Almeyra renon-
» cera-t-il ainsi à un projet qui occupe,
» à ce qu'il paroît, toutes ses pensées ?
» Et quand je parviendrois à obtenir qu'on
» ne me contraindra point à me marier,
» Inès en seroit-elle plus avancée ? Qui
» sait comment on interpréteroit ma ré-

» solution d'entrer en profession ? On
» diroit que je m'immole à mon amitié
» pour Inès, et que cette résolution est
» le fruit des intrigues et de sa famille et
» d'Alonzo. Celui-ci n'en seroit peut-être
» que plus malheureux. Et quand il sera
» abandonné à lui-même, quand il sera
» privé de tout secours, quand il n'aura
» plus que son épée, que dira-t-on d'Inès,
» si elle l'épouse ?

» Je l'ai vu hier, ce pauvre Alonzo,
» comme je vous l'ai dit. J'ai été fort con-
» tente de lui. Il s'est jeté à mes genoux,
» il m'a suppliée de ne point chercher à
» régner sur un cœur qui étoit tout entier à
» Inès. Je lui ai représenté qu'il ne pou-
» voit jamais l'épouser ; qu'elle étoit re-
» cherchée par mon propre frère, et qu'il
» savoit bien lui-même qu'elle l'étoit de-
» puis sa plus tendre enfance par un autre
» cavalier. Il m'a répondu que, quelque
» douleur qu'il en ressentît, il délioit Inès
» de la sorte d'engagement qu'elle avoit

» pris avec lui ; que puisqu'il falloit qu'un
» des deux fût malheureux, il n'y avoit
» pas à hésiter; que c'étoit à lui seul à
» l'être ; qu'il ne sauroit point mauvais
» gré à Inès d'épouser un cavalier qui
» seroit digne d'elle, mais que quant à
» lui, il ne se marieroit jamais, quand
» même le mariage qu'on lui proposeroit,
» devroit placer une couronne sur sa tête.
» Je lui ai fait alors une autre question:
» je lui ai demandé ce qu'il entendoit
» donc faire, et sur-tout ce qu'il devien-
» droit quand il auroit perdu jusqu'à son
» nom. Il m'a répondu qu'on pouvoit lui
» ôter son nom, mais qu'on ne lui ôteroit
» jamais ni les sentimens élevés que le
» ciel avoit mis dans son âme, ni les avan-
» tages qu'il tiroit de son éducation, ni
» enfin son brevet de capitaine au service
» d'Espagne; qu'avec ce brevet il iroit
» demander du service chez une puis-
» sance qui ne seroit point en guerre avec
» son pays, et qu'il espéroit conquérir

» dans peu de temps une réputation qui
» feroit rougir ceux qui le méconnois-
» soient.

» Ainsi tu vois, ma chère Inès, que
» ce parti, tout beau qu'il est, ne te laisse
» pas moins malheureuse. Toi qui ne
» veux point te séparer de tes chers parens,
» iras-tu au-delà des monts, suivre Alonzo
» d'exploits en exploits? Est-ce à toi à
» jouer le rôle d'une héroïne de roman?

» — Mais enfin, dit Inès, comment
» veux-tu, Caroline, que je n'aime pas
» Alonzo, quand à tes yeux comme aux
» miens, il est sans défaut, quand il me
» sacrifie toi, tous les avantages que tu
» lui apporterois, un grand nom, une
» fortune immense, quand il préfère le
» cœur de son Inès, à une illustre nais-
» sance, aux richesses, à une couronne
» même? Est-il rien de plus héroïque?
» Eh! ne fût-ce que par reconnoissance,
» je devrois me donner à lui. Je serois
» un monstre d'ingratitude s'il pouvoit seu-

» lement me venir à l'idée de lui préférer
» un empereur. Que trouves-tu là de ro-
» manesque ?

»—Mais, mon Inès, répondit Caroline,
» pour courir après son amant à travers
» monts et vallées, encore faut-il de l'ar-
» gent, et on dit que la fortune de ton
» père est fortement menacée. Au surplus,
» mon frère sera peut-être assez adroit
» pour dénouer le roman d'une toute autre
» manière que celle qui t'occupe mainte-
» nant. — Jamais, jamais, s'écria Inès. —
» Il se propose de venir déjeûner demain
» matin avec toi. Je lui ai promis que tu
» ne lui refuserois pas cette faveur. Je te
» demande de la lui accorder. Il retourne
» après-demain à l'Escurial. Moi, ma
» chère amie, j'ai le bonheur de rester
» avec toi. Je suis extrêmement fatiguée
» de ma route. J'ai obtenu qu'on me lais-
» seroit ici au couvent, et tu penses bien
» que je l'ai obtenu avec d'autant moins
» de peine, qu'on compte sans doute qu'A-

» lonzo viendra me voir, et qu'à travers
» ma grille, je viendrai à bout de le con-
» vertir. Mais je vois que je ne le conver-
» tirai pas plus, que Pedro ne te conver-
» tira. Je te prie cependant de recevoir
» mon frère. Je désire que vous vous quit-
» tiez bons amis.

» Et l'ami Isidro, continua Caroline,
» comment t'en tireras-tu? — Je lui don-
» nerai un congé, répondit Inès, qui, je
» l'espère, me délivrera à jamais de ses
» sottes importunités. — Il ne te fait donc
» pas peur? Il est pourtant bien acharné
» après sa proie; et a bien des ressources
» dans l'imagination. Je t'apprends qu'il
» est ici depuis trois jours, logé à l'évê-
» ché; que ce matin il a fait sortir Alfonse
» des arrêts, et le pauvre Alonzo est resté
» dans sa prison. Il y a apparence que
» tu ne tarderas pas à voir Isidro. Ce
» sera encore là un assaut pour toi. Puisse-t-
» il être le dernier! Ah! ma tendre amie,
» qu'est devenu le temps où nous étions

» si heureuses de nous trouver ensemble ;
» où nous n'avions à parler que de nos
» jeux et de nos plaisirs ! Comme elles
» se sont bien vîte écoulées ces belles
» années de notre enfance ! Mais ne per-
» dons pas courage ; le ciel et l'amitié
» nous rendront le bonheur. Pour te par-
» ler en toute vérité, je désire autant que
» toi, autant que tes chers parens, que
» tu épouses Alonzo, et je crois ferme-
» ment que lui seul peut te rendre heu-
» reuse. Mon frère ne te convenoit point ;
» il est foible, délicat, d'une mauvaise
» santé, et jamais à la cour on n'eût con-
» senti à une telle alliance. On le destine
» à l'état ecclésiastique ; il n'a pas de meil-
» leur parti à prendre.

» Pour conclure donc, je te déclare
» ici, ma très-bonne et très aimable amie,
» en présence de ton père et de ta mère,
» que t'aimant plus que jamais, que t'étant
» dévouée autant qu'on peut l'être à une
» amie, qu'on préfère à tout, je ne con-

» sidérerai dans tout le cours de ma vie
» que ton plus grand avantage, et que
» sans m'inquiéter de ce qui pourra en
» arriver pour moi, j'employerai crédit,
» autorité, sollicitations, tout, pour que
» tu épouses ton cher Alonzo sans lequel
» je vois bien que tu ne peux être heu-
» reuse. L'évêque de Léon peut beaucoup
» pour tes intérêts et ceux d'Alonzo. Je
» sais même qu'il exerce sur l'esprit du
» duc d'Almeyra, un empire qui pour
» n'être pas su du public, n'en est pas
» moins réel. Je suis fâchée seulement de
» le voir, quand je lui parle de toi, d'une
» tristesse qui m'afflige. Il est d'ailleurs
» obsédé par les Langarez. Laissons partir
» Isidro. Peut-être alors le bon prélat
» aura-t-il moins de peine à m'écouter.
» Je suis merveilleusement secondée au-
» près de lui par ton oncle don Louis et
» ta cousine dona Maria. Ils sont au fait
» de tout, et veulent absolument te voir
» heureuse. Il y a aussi par le monde un

» Français qu'on nomme le chevalier de
» Reganhac, qui idolâtre toi, ton père,
» ta mère, ton oncle Lorenzo, et encore
» Alonzo. Il a la tête chaude et le cœur
» excellent. Il écrit fréquemment à l'é-
» vêque à ton sujet, et l'évêque approuve
» tout le bien qu'il lui dit de ta famille
» et d'Alonzo, mais il n'approuve pas le
» mal qu'il lui dit des Langarez.

» Voilà, mon excellente Inès, pour le
» moment, les seules consolations que je
» puisse te donner; elles ne seront pas
» sans douceur pour une âme comme la
» tienne. L'incroyable affection que te
» portent ceux qui te connoissent, doit
» t'aider à supporter l'injustice de ceux
» qui ne te connoissent pas assez. »

Cette conversation en pénétrant le cœur d'Inès de la plus tendre reconnoissance pour son amie, adoucit en effet l'amertume des chagrins qu'elle éprouvoit, mais elle ne la laissa pas moins dans l'incertitude

et l'effroi des événemens qui se préparoient pour sa famille et pour Alonzo. Il en arriva un le soir de ce même jour où elle avoit reçu des témoignages si touchans de l'amitié de Caroline, qui lui coûta bien des larmes.

Vers le milieu de la nuit, on entendit sous sa fenêtre une musique bruyante. Tout-à-coup les instrumens se turent, et un cavalier s'accompagnant de la guitare, chanta des couplets licencieux où il avoit la noirceur de supposer que la chaste Inès ne lui avoit point été rebelle, et lui avoit fait le sacrifice de sa pudeur. Le refrain des couplets étoit ensuite répété en chœur. Fernand entra en fureur. Il appella Andrès. « Que veut dire, lui demanda-t-il, tout » ce vacarme? — Seigneur, ce n'est rien; » c'est une sérénade qu'on donne à la » senora Inès. Vous avez introduit dans » votre maison des gens de si mauvaise » réputation, que vous ne devez plus

» vous

» vous étonner de rien.—Allons, Andrès,
» continua Fernand, allons tomber sur
» cette canaille.

Isabelle n'étoit pas trop de cet avis.
« Qui sait, dit-elle, quel est le person-
» nage qui met en mouvement ces misé-
» rables? Si malheureusement don Pédro
» se trouvoit le chef de cette bande, à quoi
» ne vous exposeriez-vous pas, si vous
» veniez à le blesser? — Oh! s'écria An-
» drès, le prince est dans son lit mainte-
» nant; il n'est pas de ces gens que l'envie
» de nuire tient éveillés. Laissez-moi faire;
» je conduirai cela à bien. Je n'ai pas
» besoin du secours de don Fernand; il
» ne convient pas qu'il se mesure avec des
» bandits. »

En disant cela, Andrès sortit précipitamment et emporta avec lui la clef de l'appartement où étoit Fernand, afin qu'il ne pût pas le suivre. Il arma de suite les domestiques de bâtons, et leur donna Vicente pour chef, en leur recommandant de

ne sortir dans la rue que quand ils entendroient tirer un coup de pistolet. Il sortit ensuite par une porte du jardin, et courut par des rues détournées avertir Lorenzo qui, sans perdre de temps, suivit Andrès avec une vingtaine de ses ouvriers également armés de bâtons.

Lorsqu'ils furent sur le champ de bataille, Andrès tira son coup de pistolet ; de sorte qu'au même temps que Lorenzo et lui attaquoient les ennemis de front, Vicente les prenoit par derrière. Ces misérables furent fort maltraités dans le premier choc, mais plusieurs se sauvèrent à toutes jambes en abandonnant leur manteau. D'ailleurs Lorenzo qui s'étoit acharné à avoir leur chef vivant, étant parvenu à le saisir au collet, cria aux siens de cesser le combat.

On environna donc le chef. Lorenzo lui arracha son masque, et lui en battit les joues. Il reconnut Alfonse ; indigné, il lui lança dans le creux de l'estomac un coup de poing qui l'étendit sur le pavé.

Les gens qui l'entouroient se jetèrent sur lui, et quoiqu'il fit les efforts les plus violens pour se débarrasser de leurs mains et se relever, ils parvinrent à le lier avec des cordes que Lorenzo, persuadé qu'il feroit quelque prisonnier, avoit données à ses gens. Le malheureux Alfonse se trouva ainsi garrotté sans pouvoir bouger de la place où il avoit été renversé.

« Eh bien ! dit Lorenzo, que ferons-» nous maintenant de ce beau prison-» nier ?— Conduisons-le dans cet état, dit » Andrès, à votre sœur, afin qu'elle se con-» vainque par elle-même que je ne lui ai » pas menti, quand je lui ai dit, ainsi » qu'à vous, que tous ses chagrins lui » viennent de cet homme. — Non, non, » répondit Lorenzo; ma sœur et I[illegible]s sont » si bonnes, qu'elles s'affligeroient de voir » cet ingrat dans cet état, et qu'elles le » combleroient encore de leurs bontés. — » Eh bien ! reprit Andrès, portons-le » ainsi lié chez son colonel, afin qu'il le

» fasse passer par les verges. — Tu te mo-
» ques, dit Lorenzo, tous ces gens du
» même habit se soutiennent. Non, non,
» portons-le chez l'évêque ; j'ai mes rai-
» sons. — Excellente idée ! s'écria Andrès.
» Le méchant homme est possédé ; le sei-
» gneur évêque lui tirera, s'il peut, le
» diable du corps. »

Conformément à cet arrêt, quatre hommes robustes soulevèrent Alfonse, et l'emportèrent. Lorenzo marchoit devant, et Andrès derrière. Celui-ci sentit sous ses pieds des papiers qui étoient tombés de la poche d'Alfonse pendant qu'il se débattoit pour n'être pas lié. Andrès s'en saisit. Sur l'un de ces papiers étoient écrits les abominables couplets qu'il avoit chantés sous la fenêtre d'Inès. L'autre papier étoit une lettre qu'Isidro lui avoit écrite quelques jours auparavant de l'Escurial.

On arriva à l'évêché. On fit un tel bruit, on poussa de tels cris, qu'il fallut bien que les gens du palais se levassent et ou-

vrissent la porte. On exigea ensuite si impérieusement que l'évêque lui-même se levât, et donnât audience à la troupe, qu'il fit dire que dans quelques minutes il seroit en état de recevoir ceux qui vouloient lui parler. Peu de temps après en effet les deux battans de sa chambre à coucher s'ouvrirent. Les quatre hommes qui portoient Alfonse entrèrent, et le déposèrent sur le parquet. Lorenzo, avec un grand air de gravité, dit au prélat : « Seigneur, voici votre protégé. Une légion » de démons s'est emparée de son corps, » de son âme, de son cœur, de son esprit; » faites-lui les puissantes cérémonies de » l'exorcisme. »

Andrès remettant alors à l'évêque les couplets qu'il tenoit à la main, lui dit : « Pour que votre seigneurie ne doute » point de la possession, voici un écrit » que le diable a dicté au seigneur votre » protégé, et que le même diable a ensuite » chanté par la bouche dudit seigneur

» Alfonse, sous les croisées de mes
» maîtres. »

Cela dit, Lorenzo fit signe à ses gens, et faisant une grave révérence à l'évêque, se retira sans mot dire. Le prélat ébahi, ne comprenant rien à cette étrange manière de procéder, resta ainsi seul en présence d'Alfonse couché par terre, qui ne souffloit mot, et à qui les cordes dont il étoit fortement garrotté, ôtoient l'usage de ses jambes et de ses mains.

Sorti de l'évêché, Lorenzo alla se mettre tranquillement au lit. Andrès, de son côté, revint trouver Fernand qui, ainsi qu'Isabelle et Inès, attendoient avec impatience des nouvelles de l'issue de cette aventure. Andrès leur raconta comment tout s'étoit passé, et leur remit la lettre d'Isidro à Alfonse, qu'il avoit trouvée sur le pavé. En voici la teneur :

« Tu me dis, mon cher Alfonse, que
» tu as épuisé inutilement tous les pro-
» cédés et tous les stratagèmes auprès de

» Fernand et d'Isabelle, pour qu'ils con-
» sentent enfin à me donner cette jolie et
» riche Inès que je convoite depuis si long-
» temps. J'aime à croire que je n'ai point
» à te reprocher d'avoir manqué de zèle
» dans une affaire dont le succès t'intéresse
» autant que moi. Cependant je ne suis
» pas plus avancé ; le temps et les créan-
» ciers pressent. Finissons donc, mon cher
» Alfonse.

» Des deux moyens qui te restent à em-
» ployer, suivant ce que tu me marques,
» je ne goûte point du tout l'enlèvement.
» C'est un moyen usé, violent, très-dif-
» ficile à pratiquer, qui me répugne, qui
» te compromettroit, t'exposeroit, et n'a-
» boutiroit à rien. Je connois cette fa-
» mille. Après un tel éclat, on aimeroit
» mieux Inès dans un tombeau que dans
» mes bras. Et Lorenzo dont tu n'as pas
» su ménager l'esprit, seroit homme à me
» venir poignarder au milieu de la cour.

» Quant à la diffamation, je ne vois pas

» d'inconvénient à ce que tu en uses, dès
» que tu la crois utile. Il est possible qu'en
» mettant la belle dans le cas d'être re-
» fusée de tous les cavaliers, même de son
» Alonzo, on se trouve heureux de me
» l'offrir.

» Non, mon ami, il n'y a pas de con-
» tradiction à vouloir ruiner Gabriel, et
» à désirer la riche dot qu'il donnera sû-
» rement à sa petite fille. La fortune de
» Gabriel n'est pas comme celle des pro-
» priétaires en fonds de terre qu'on peut
» bien entamer, mais qu'on ne peut ja-
» mais renverser. La fortune de Gabriel
» repose toute entière sur le crédit dont
» il jouit dans les diverses places de l'Eu-
» rope, sur le papier dont il les a inon-
» dées. Si ce crédit s'anéantit, si ce pa-
» pier est décrié, sa fortune ne tient plus
» à rien. Elle ressuscite si on rétablit ce
» crédit, si on rend la confiance à ce pa-
» pier.

» Ainsi en commençant par la première

» opération, il est assez vraisemblable
» qu'on ne trouvera aucun parti pour
» Inès. Quand ensuite je prouverai, et
» qu'on sera convaincu que moi seul
» j'ai le pouvoir de rétablir Gabriel dans
» son honneur et ses biens, comment
» croire qu'on me refusera Inès ? Ne loue-
» ra-t-on même pas ma générosité, en
» voyant que dans ce traité de paix avec
» Gabriel, dont tout l'avantage sera pour
» lui, je n'impose d'autre condition que
» de me laisser épouser Inès ?

» Ce qu'il y a de satisfaisant dans ces
» arrangemens, c'est que la morale s'y
» accorde avec la politique ; car si par
» l'obstination de la famille d'Inès, il lui
» arrive quelque malheur, ce ne sera ja-
» mais qu'un malheur momentané. Quoi
» qu'il ait pu arriver, mon mariage avec
» Inès réhabilitera la réputation de celle-ci,
» et la fortune de Gabriel.

» Enfin, mon cher Alfonse, il nous
» faut payer nos dettes, et délivrer le duc

» d'Almeyra, des criailleries de nos créan-
» ciers. Je suis fâché que Reganhac n'ait
» pas été à ta place. Je crois qu'il m'au-
» roit mieux servi que toi, car il possède
» toute la confiance de Fernand ; mais
» c'est un homme que la frayeur de se
» compromettre possède au plus haut
» degré, et il dit qu'il ne peut prendre
» sur lui de traiter une semblable affaire
» par lettres.

» Le petit Alonzo ne me fait nullement
» ombrage. Il a beaucoup d'esprit, et une
» ambition démesurée. Il fera ses réflexions,
» et ne sera pas assez sot pour se perdre.
» L'évêque de Léon, s'il veut enfin con-
» sidérer cette affaire dans son ensemble,
» et en homme d'état, le poussera lui-
» même au parti le plus sage. Je suis
» instruit que ton beau père revient sur
» notre continent. Si tu le voyois avant
» moi, je te recommande de le surveiller,
» afin qu'il ne communique à personne
» le projet dont je sais qu'il est porteur ;

» s'il vouloit s'en ouvrir à toi, tu lui en-
» joindrois de n'en parler qu'à moi seul.

» Adieu, Alfonse. J'ai obtenu un
» congé. Je serai incessamment à Léon. »

Cette lettre qui avoit paru de bonne prise à Andrès, donnoit de telles lumières sur le caractère et les intentions d'Isidro, que Fernand jugea qu'il falloit la garder précieusement, pensant qu'il pourroit survenir telle circonstance où il seroit à propos d'en faire usage. Il n'en déplora pas moins avec Inès l'éclat qu'alloit faire la scène qui venoit de se passer; il s'affligea également avec elle de la sorte d'injure que Lorenzo avoit faite à l'évêque de Léon. Isabelle se plaignit de ce que depuis quelque temps on prenoit le parti de donner à tout une interprétation sinistre. Elle soutint que son frère s'étoit fort bien comporté; que par la manière dont il avoit agi, la réputation d'Inès seroit à couvert, et que tous les désagrémens de la scène retomberoient sur celui qui avoit

tous les forts, c'est-à-dire sur Alfonse. Elle ajouta qu'elle se tenoit assurée que l'évêque, bien loin de se fâcher, riroit de l'aventure de bon cœur.

Le lendemain de cette scène, l'Infant don Pédro, comme Caroline en avoit prévenu Inès, vint chez Fernand à l'heure du déjeûner. Le chocolat pris, et tout le monde renvoyé, il considéra beaucoup le portrait en pied d'Inès, qu'il trouva d'une ressemblance si parfaite, que, selon lui, il n'étoit pas possible de mieux rendre la nature. Il dit que s'il avoit une couronne, il la donneroit pour avoir l'original, et que s'il ne pouvoit l'avoir, il ne croiroit pas pouvoir trop payer le portrait. Ensuite, sans attendre la réponse qu'Inès se disposoit à lui faire, il entra ainsi en matière :

« Belle Inès, j'ai vu hier Alonzo qu'on » persiste à retenir aux arrêts, en attendant des ordres de la cour, qui seront » peut-être sévères. Vous savez sans doute

» dans quels termes je suis avec lui. Il est
» pour moi, ce que ma sœur est pour
» vous. Je lui dois la vie, comme Caroline
» vous est redevable de la sienne. Mais
» Caroline ne vous enlève point un amant,
» et Alonzo, aimable Inès, m'enlève vo-
» tre cœur. Je suis malheureusement son
» rival. Que ne me laissoit-il périr! J'eusse
» préféré mille fois la mort à la douleur
» de vous disputer à un cavalier dont je
» me promettois de faire mon meilleur
» ami. Qu'y a-t-il en moi qui puisse vous
» déplaire? N'ai-je pas le premier sollicité
» une place dans ce cœur que vous don-
» nez aujourd'hui à un autre? Je ne pense
» pas que des étourderies échappées à mon
» enfance puissent vous donner de l'aver-
» sion pour moi, et vous n'êtes pas née pour
» haïr. Si vous vous souvenez, au reste, de
» ces étourderies, de ces malheureuses folies,
» dites-moi comment il m'est possible de
» les expier; je me soumets à tout. Dieu
» pardonne les plus grands crimes; et vous

» qui êtes son plus bel ouvrage, ne pardon-
» nerez-vous pas des fautes dont j'éprouve,
» je vous assure, aujourd'hui, le repentir
» le plus sincère ?

» — Prince, répondit Inès, je n'ai pu
» regarder que comme une plaisanterie,
» que comme une de ces galanteries si or-
» dinaires aux gens de cour, ce que vous
» avez dit et manifesté d'obligeant pour
» moi. J'ose vous supplier, afin que nous
» sachions mutuellement à quoi nous en
» tenir, de me déclarer avec toute la fran-
» chise d'un homme d'honneur, quelles
» sont vos vues à mon égard, et si c'est
» bien sérieusement que vous entendez
» vous abaisser jusqu'à moi.

» — Quelles sont mes vues! s'écria l'In-
» fant. O ciel ! pouvez-vous me le deman-
» der? Pourriez-vous douter de leur pu-
» reté? Qui, après vous avoir vue, pour-
» roit concevoir un désir que la vertu la
» plus rigide n'avoueroit pas ? Oui, puis-
» qu'il faut vous le dire, oui sur mon hon-

» neur, par tout ce que j'ai de plus cher,
» par tout ce qu'il y a de plus sacré, je
» jure que je brûle pour vous de l'amour
» le plus violent, mais le plus respectueux,
» et que depuis que j'ai le bonheur de
» vous connoître, il n'est pas entré dans
» mon âme d'autre souhait que de m'unir
» à vous par le saint nœud du mariage. »

Inès alloit répliquer; mais Fernand prenant la parole, pria l'Infant de lui apprendre comment s'étoit passée son entrevue avec Alonzo.

« Que vous dirai-je? répondit don Pédro. Alonzo est un enchanteur. Je lui
» dois de la reconnoissance. Il a aussi
» mon estime et mon amitié. Je voudrois
» le voir heureux. Mais pourquoi, moi,
» serois-je le seul infortuné? Quand je
» lui ai déclaré qu'il étoit mon rival, il a
» mis un genou en terre, et m'a fait les
» protestations les plus soumises d'un en-
» tier dévouement à toutes mes volontés.
» Se relevant ensuite, il m'a dit que mal-

» à-propos je le prenois pour mon rival;
» qu'il me savoit trop généreux pour ne
» pas permettre qu'Inès disposât d'elle-
» même comme elle l'entendroit. Vous
» n'êtes pas moins jaloux que moi, a-t-il
» ajouté, de son bonheur. Quel que soit
» donc le cavalier qu'elle préfère, a-t-il
» continué, c'est à moi qui ne puis rien, à
» souscrire en silence à son choix, et à
» vous, mon prince, qui pouvez tout, à
» l'aider généreusement à lever les obsta-
» cles qui pourroient s'opposer à l'accom-
» plissement de ses désirs. Je lui ai ré-
» pondu avec un peu d'humeur qu'il en
» parloit fort à son aise, et d'autant plus,
» lui ai-je dit, que vous savez bien que le
» cavalier préféré, c'est vous-même. En-
» fin, ai-je ajouté toujours avec quelque
» dépit, si, usant de ce pouvoir dont vous
» parlez, j'entendois posséder Inès mal-
» gré vous, que feriez-vous? Voilà, m'a-t-il
» répondu fièrement en montrant son épée,
» ce qui défendroit avec tout autre qu'avec

» vous, les droits que m'auroit donnés Inès.
» Avec vous, prince, je briserois mon
» épée, et vous supplierois de m'ôter la
» vie, plutôt que de vous porter à une
» violence, qui, j'en suis sûr, ne sera ja-
» mais dans votre cœur. Tout ce que je puis
» donc vous promettre, a-t-il ajouté, c'est
» de supplier l'adorable Inès de balancer
» mon peu de mérite avec ce que vous
» valez, et de renoncer à un infortuné qui
» n'a plus aujourd'hui que son courage.
» Ces derniers mots, d'après ce que je
» sais, m'ont attendri; je l'ai embrassé
» de toute mon âme. Soyons amis, lui ai-
» je dit; faisons mieux, faisons une alliance
» plus forte encore; soyons frères d'ar-
» mes. Vous me parlez de votre courage;
» j'aurai celui de vous défendre envers et
» contre tous. Jurons que celui qui atta-
» quera un de nous deux, attaquera l'au-
» tre. Nous en avons fait le serment, et
» avons échangé nos épées en signe de

» l'alliance que nous venions de con-
» tracter.

» — A ce noble procédé, s'écria Inès,
» je reconnois le frère de Caroline! — Eh
» oui! s'écria à son tour don Pédro, je
» suis le frère de Caroline; mais vous,
» vous ne l'aimez pas cette Caroline. Si
» vous l'aimiez, ne désireriez-vous pas
» être sa sœur? Qui peut vous empêcher
» d'accepter ce titre?

» — Prince, dit Inès, considérez donc
» le rang où vous êtes placé, et le peu
» que je vaux. Vous convient-il de des-
» cendre jusqu'à moi, vous qui êtes ap-
» pelé aux plus brillantes destinées, vous
» qui pouvez marcher l'égal des plus
» grands rois? Votre auguste famille souf-
» friroit-elle que vous vous couvrissiez de
» cette sorte de honte? — Oh! c'est là mon
» affaire, s'écria l'Infant: que j'aye seu-
» lement votre aveu, et je saurai bien
» avoir celui de ma famille. — Ne l'en-
» treprenez pas, seigneur, reprit Inès;

» vous vous perdriez. Toute démarche
» que vous feriez à cet égard, seroit pour
» vous et pour moi une source de cha-
» grins cuisans. Je suis, hélas ! assez mal-
» heureuse ; n'ajoutez pas à mon infor-
» tune ; n'armez pas contre ma famille
» des ennemis qu'elle ne pourroit com-
» battre. On dit d'ailleurs que vous êtes
» destiné à l'état ecclésiastique. — Qui
» dit cela ? c'est une idée de ma sœur
» qui n'a que des pensées de dévotion. Je
» ne me sens nul goût pour cet état ; et
» d'ailleurs, inexorable Inès, qu'aurai-je
» besoin de délibérer sur le choix d'un
» état, que m'importe ce qu'on fera de
» moi, si vous m'ordonnez de renoncer
» à vous ? Ah ! la vie elle-même alors me
» sera insupportable. Je n'en soutiendrai
» pas long-temps, je vous jure, le far-
» deau.

» — Vous m'affligez, vous déchirez mon
» cœur. — Je vous afflige, et vous, vous
» me haïssez ; vous vous souvenez trop de

» ce qui vous déplut en moi quand je
» n'étois qu'un enfant. — Moi, vous haïr!
» juste ciel! que me dites-vous là? Quand
» vous me donnez des preuves si honora-
» bles de votre estime, quand vous daignez
» concevoir de moi une idée beaucoup
» trop au-dessus de ce que je vaux, quand
» tout mon sang ne payeroit pas la recon-
» noissance que je vous dois, je vous haï-
» rois, je haïrois le frère de Caroline! Je
» ne vous cache point, car ce n'est point
» dans un moment comme celui-ci que
» je voudrois user avec vous de dissimu-
» lation, je ne vous cache point que cette
» pitoyable aventure de la bonbonnière
» et de la bague me fut extrêmement
» désagréable; mais vous ne me rendriez
» pas justice, si vous pensiez que j'en
» conserve quelque ressentiment. Ce ne
» fut là qu'une folie que votre âge excu-
» soit, et les généreux procédés dont
» vous m'accablez aujourd'hui, efface-
» roient de véritables torts, si vous en aviez

» avec moi. Demandez donc, mon prince,
» exigez, commandez, vous verrez tou-
» jours Inès empressée de vous complaire ;
» mais, hélas! ne la pressez point de vous
» accorder le seul sentiment qu'elle doit
» vous refuser. Que feriez-vous d'un cœur
» où vous ne régneriez pas ? Il n'est plus
» à moi, vous le savez ; il est tout entier
» à Alonzo ; il est à lui pour toujours. »

L'Infant, en écoutant Inès, avoit essuyé quelques larmes qui s'étoient échappées de ses yeux. En entendant prononcer le nom d'Alonzo, il leva la tête, son visage s'anima, il s'écria : « Alonzo ! je suis son ami,
» son frère, je le serai toujours. Mais, ado-
» rable Inès, au nom de ce même Alonzo,
» je vous en conjure, promettez-moi du
» moins que si vous n'êtes pas à lui, vous
» serez à moi. Et peut-il être à vous?
» connoissez-vous bien le duc d'Almeyra?
» savez-vous bien ce qu'on gagne à résis-
» ter à ses volontés? Plus il a aimé Alonzo,
» plus il le hait aujourd'hui ; il en est l'en-

» nemi irréconciliable, et je crains bien
» que l'événement ne vous le prouve d'une
» manière trop cruelle. Que va-t-il deve-
» nir cet Alonzo ? Il est perdu s'il vous
» épouse. Que puis-je pour lui? Je n'ai
» point encore de régiment; je ne puis
» encore disposer de rien. Ma sœur avec
» ses idées de couvent, peut-elle lui être
» utile ? De quelle utilité pourrez-vous
» vous-même lui être, sur-tout si les bruits
» qui se répandent sur votre grand-père,
» sont fondés ? Ah! que Caroline et Alonzo
» eussent mieux fait de se laisser guider
» par le duc d'Almeyra! Ils s'épousoient;
» ils étoient heureux; Alonzo obtenoit
» tout ce qui pouvoit flatter son ambi-
» tion; vous étiez à moi; ceux qui médi-
» sent de votre grand-père, se taisoient,
» se prosternoient devant lui; nous bra-
» vions impunément les Langarez. Voyez
» comme tout prenoit une tournure heu-
» reuse dans cet arrangement.

» — Finissons cet entretien, dit Inès, il

» m'est trop pénible ; je n'aurois pas la » force de le soutenir plus long-temps. — » Quel est donc, demanda l'Infant, votre » dernier mot ? — De ne jamais être à » personne, si je ne puis être à Alonzo. » Soyez donc assez généreux pour vous » contenter de la seule place que vous » puissiez occuper dans mon cœur, et » puisque vous aimez Alonzo, considérez » que la certitude d'être aimé de son Inès, » est l'unique bien qui lui soit laissé ; ne » le privez pas de la seule consolation » qui lui reste. »

L'Infant poussa un profond soupir, et alloit répliquer, quand Isabelle qui n'avoit point encore parlé, se hâta de l'interrompre, et lui dit : « Savez-vous bien » qu'en effet vous excédez cette pauvre » Inès ; que voilà une conversation bien » longue, bien ennuyeuse, et qu'il seroit » temps de traiter un sujet moins triste. » Puisque vous logez à l'évêché, dites-» nous comment le cher prélat a pris la

» visite qui lui a été faite cette nuit. —
» Oh! c'est là encore, répondit l'Infant,
» une affaire fâcheuse. L'évêque d'abord
» n'a pu s'empêcher de rire, en voyant
» la confusion de ce pauvre Alfonse étendu
» sur son parquet, et n'osant avouer ce
» qui lui avoit attiré ce traitement. Le pré-
» lat le laissant dans cet état, est allé éveil-
» ler Isidro, et l'a conduit en présence
» d'Alfonse. Isidro a témoigné la plus
» grande surprise, et le prélat l'ayant mis au
» fait de l'aventure, il a grondé son frère en
» termes fort durs. Celui-ci qui trouvoit le
» sermon hors de propos, et qui craignoit
» qu'il ne durât trop long-temps, lui a crié :
» Oh! laisse-là ta morale; délie-moi et
» aide-moi à me venger de tous ces in-
» solens. Le prélat et Isidro ont en effet
» délié le prisonnier qui après avoir pris
» des rafraîchissemens, et essuyé une
» courte réprimande du pasteur, est monté
» dans une voiture du prélat, et s'est
» rendu chez lui. Depuis ce moment il

» n'a pas bougé du lit, et se dit malade.
» Votre frère Lorenzo rit de tout cela
» avec ses amis, et un officier des gardes
» Wallones lui ayant témoigné qu'il crai-
» gnoit bien que tout le régiment ne prît
» fait et cause pour Alfonse, il a répondu
» sans s'émouvoir, qu'il avoit aussi son
» régiment, c'est-à-dire, trois mille ou-
» vriers qui lui étoient entièrement dé-
» voués. Le colonel paroît avoir des
» craintes. L'évêque va et vient chez les
» officiers. Il se donne de grands mou-
» vemens. Voilà, senora, tout ce que je
» sais de l'histoire. Si je puis vous servir
» dans cette affaire, comme en toute
» autre, disposez de mes foibles moyens.
» Mais vous, senora, ne ferez-vous rien
» pour moi? N'userez-vous pas de votre
» crédit sur l'esprit de votre fille pour
» disposer son cœur en faveur de l'infor-
» tuné don Pédro....?

» — Voilà, s'écria Isabelle, que vous en
» revenez à votre amour. Quelle est donc

» cette éducation qu'on vous donne à vous
» autres grands de la terre ? Vous sem-
» blez tout étonnés de ce que la mer, les
» tempêtes, les élémens ne vous obéissent
» pas ! Vous avez tout à souhait ; Dieu
» vous a donné la graisse de la terre, et
» vous n'êtes pas contens de ce partage !
» Vous formez des désirs dont l'absurdité
» saute aux yeux de tout le monde ; et
» vous n'en exigez pas moins l'accom-
» plissement ! Eh ! que diriez-vous d'une
» demoiselle d'une condition privée qui
» se mettroit en tête d'épouser un cavalier
» de la famille royale ? Ce que vous diriez
» d'elle, dites-le de vous-même. Ne voyez-
» vous pas que l'obscurité dans laquelle
» Inès est née, et dans laquelle elle en-
» tend vivre, est un obstacle qu'il vous
» est défendu, qu'il vous est impossible
» de franchir ? Les idées que vos institu-
» teurs vous ont données, doivent vous
» faire regarder cette obscurité comme un
» bien mince avantage. Laissez-nous en

» jouir en paix, puisque nous ne vous
» troublons pas dans la possession de ceux
» que le ciel vous a départis avec tant de
» largesse. Appréciez ce qui est à vous; et
» sachez en être content. Eh! par Saint-
» Jacques! que vous manque-t-il? Voilà
» qu'il vous prend fantaisie, tout jeune
» que vous êtes, de vous donner une
» compagne qui vous appartienne par les
» nœuds sacrés et indissolubles du ma-
» riage. Eh! mon Dieu, rien de plus loua-
» ble: passez votre fantaisie; Madrid,
» l'Escurial, toutes les cours de l'Europe
» vous donnent à choisir. Quelle bizarre-
» rie de vous entêter à vouloir que ce soit
» une pauvre fille de la triste ville de
» Léon qui devienne votre épouse! Inès
» vous a dit que son cœur étoit entière-
» ment à Alonzo; cela vous doit suffire,
» prince. Moi, je vous dirai plus, c'est
» qu'il est de toute certitude qu'Inès épou-
» sera Alonzo, et pour mettre le comble
» à votre étonnement, je vous ajouterai

» que j'avois résolu ce mariage long-temps
» avant qu'Inès eût connu Alonzo. Vous
» devez conclure de là, que quand l'em-
» pereur de toutes les Russies me deman-
» deroit ma fille, il ne l'auroit pas. On ne
» nous connoît pas, prince; ce n'est point
» la vanité qui nous conduit, Fernand et
» moi. Il ne peut entrer dans notre esprit,
» et encore moins dans notre cœur, de
» sacrifier l'unique enfant que nous tenons
» de la bonté divine, à des titres, à un
» rang qui ne font pas le bonheur. Croyez
» aussi que les difficultés ne m'ont jamais
» effrayée, et que je ne commencerai pas
» aujourd'hui à être peureuse. Je sais tous
» les contes qui se débitent, et toutes les
» menées qui se font et se préparent. Je
» ne dis rien, je ne me plains pas, j'ou-
» blierai même tout quand on voudra.
» J'ai toujours été persuadée qu'un moyen
» infaillible de déjouer ceux qui vouloient
» nuire, c'étoit de leur opposer avec cons-
» tance une conduite franche et droite. Je

» m'en tiens à ce moyen ; vous aurez un » jour la preuve qu'il m'a réussi.

» — Tout en déplorant mon infortune, » senora, dit l'Infant, j'admire votre haute » sagesse, votre jugement exquis, et je ne » puis trop féliciter Inès d'avoir une telle » mère. Cependant, je vous invite, senora, » à ne pas trop dédaigner Isidro. — Isi- » dro, répondit Isabelle, ne m'effraie pas » plus qu'un autre. Vous verrez qu'il met- » tra tous les torts de son côté, et qu'il » échouera honteusement. Il est grand poli- » tique en matières d'état, et très-peu en- » tendu aux affaires qui concernent le bon- » heur domestique. Il est noyé de dettes, » et a pensé que nous les payerions; mais » de tous les moyens qu'il pouvoit em- » ployer pour nous déterminer à lui ren- » dre ce service, il a choisi le pire, le seul » qui ne devoit avoir aucun succès. Il eût » beaucoup mieux fait de se borner à être » l'ami de Fernand le plus généreux des » hommes, et trop modeste pour qu'il me

» soit permis de vous parler en sa présence
» des fortunes délabrées qu'il a su réta-
» blir. Voilà, prince, tout ce que j'ai à
» vous dire du seigneur Isidro, et c'est la
» seule médisance que je me permettrai.
» Je suis flattée, au reste, pour l'honneur
» de mon sexe de n'avoir pas paru dé-
» pourvue de tout jugement aux yeux d'un
» prince à qui la naissance, l'éducation,
» le grand monde, ont donné tant de lu-
» mières.

» — Oh ! pour ce dernier article, dit
» l'Infant, c'est de l'ironie. Il n'en est pas
» moins vrai qu'on ne peut avoir plus d'es-
» prit et de grâce que vous n'en avez, et je
» conçois maintenant que tout le bien que
» Caroline dit de vous, n'est point exagéré.
» Combien cependant vous augmentez
» mes regrets ! Et vous, seigneur Fernand,
» continua don Pédro, ne me direz-vous
» point un mot de consolation ?

» — Que pourrois-je ajouter, répon-
» dit Fernand à ce que vous venez d'en-

» tendre ? Je me bornerai à implorer votre
» indulgence, et à vous supplier de con-
» tinuer à notre Inès votre honorable ami-
» tié et votre puissante protection. Ce sont
» les seuls biens que vous puissiez lui ac-
» corder ; conservez-les-lui à jamais. Isa-
» belle vous a parlé des trames qui s'our-
» dissoient contre notre tranquillité. Une
» seule vous fera juger de toutes les autres.
» Voici une lettre du seigneur Isidro,
» qu'un hasard que j'étois loin de cher-
» cher, a fait tomber entre mes mains ;
» daignez en prendre lecture. »

Fernand présenta en même temps à l'Infant la lettre qui lui avoit été remise par Andrès. Don Pédro la lut avec beaucoup d'attention, et dit après l'avoir lue : « Il seroit inutile et peut-être dangereux,
» du moins quant à présent, de faire pas-
» ser cette étrange pièce au duc d'Al-
» meyra. Confiez-la-moi ; je la remettrai
» à l'évêque qui est votre ami. Elle res-
» tera en dépôt entre ses mains. Vous con-

» noissez sa prudence et sa discrétion. Je » crois qu'il faut le laisser maître de l'usage » qu'il convient de faire de cette lettre. »

Après avoir dit cela, l'Infant mit la lettre dans sa poche, et se leva pour se retirer. Il baisa en silence et respectueusement la main d'Isabelle et celle d'Inès. Embrassant ensuite Fernand, il laissa échapper quelques larmes, et d'une voix entrecoupée par ses sanglots, il lui dit : « Adieu, » seigneur Fernand, je pars sous deux » heures. Je pars le plus malheureux des » hommes. Quand vous reverrai-je? Peut-» être jamais. N'importe : comptez, vous » et toute votre famille, que vous n'êtes » pas moins aimé de Pédro que de Caro-» line. Adieu, continua-t-il en s'adressant » à Inès ; adieu, trop aimable Inès, vous » avez fait à mon cœur une blessure... » Il n'acheva point, et partit avec précipitation, en exigeant qu'on ne le suivît point.

Il laissa Inès dans une grande affliction. Elle étoit désolée d'avoir contristé le frère de

sa Caroline. Se regardant ensuite comme déjà liée à Alonzo, elle se disoit à elle-même que c'eût été une véritable perfidie de ne pas ôter à l'Infant tout espoir, et elle se flattoit qu'il ne seroit point assez injuste pour prendre en mauvaise part ce qu'elle avoit été dans la nécessité de lui dire.

La situation de son cher Alonzo ne lui causoit pas moins les plus vives inquiétudes. Il étoit toujours aux arrêts; et que contiendroient les lettres, les ordres qu'on attendoit de l'Escurial ? Il ne lui paroissoit pas possible qu'il échappât au sort le plus déplorable si elle l'épousoit. Falloit-il donc renoncer à lui ? L'idée de ce sacrifice, quand elle s'y arrêtoit, la faisoit tressaillir, et la douleur qu'elle en ressentoit, lui persuadoit qu'elle ne survivroit pas à la perte de son amant.

Elle ne voyoit pas d'ailleurs comment même en ne l'épousant pas, Alonzo pourroit échapper au sort qui le menaçoit. Elle le

connoissoit assez pour être convaincue qu'il ne se détermineroit jamais à épouser Caroline qui, de son côté, mettroit tout en œuvre pour qu'il persistât dans cette résolution ; et puisque le retour des bonnes grâces du duc d'Almeyra dépendoit du mariage d'Alonzo avec Caroline, ce mariage ne se faisant pas, le ressentiment du duc subsistoit, et Alonzo devoit toujours en être la victime.

Le serment qu'Alfonse avoit fait d'avoir tôt ou tard la vie d'Alonzo, lui causoit également les plus grandes frayeurs. Enfin, ce qu'elle entendoit dire de la fortune de son grand-père, et les maux qu'elle croyoit prêts à fondre sur sa famille la mettoient au désespoir. Elle se reprochoit d'avoir substitué les soucis et l'infortune à la place du bonheur dont ses parens avoient joui jusqu'à la naissance de sa passion. Elle se disoit à elle-même que le ciel la punissoit avec justice de son imprudence et de sa présomption ; qu'au lieu

de prévenir le choix de son père et de sa mère, elle auroit dû attendre en silence, et accepter avec docilité le cavalier qu'ils lui auroient présenté eux-mêmes.

Déchirée par tant de craintes, tourmentée par tant d'appréhensions, ne sachant à quel parti s'arrêter, n'ayant d'autre idée fixe, sinon qu'elle ne pouvoit plus vivre sans Alonzo, elle sollicitoit des conseils, elle cherchoit des consolations. Blanca étoit sa confidente; mais Blanca ne savoit que pleurer. Son amie Caroline lui reprochoit sa pusillanimité, et lui prêchoit le courage. Son oncle Lorenzo qui avoit fini par arrêter fortement en lui-même qu'il falloit qu'elle épousât Alonzo, lui promettoit de la débarrasser des Langarez, soit avec l'épée, soit avec le pistolet. Son grand-père toujours enfoncé dans des calculs, sans cesse feuilletant des registres, n'avoit le temps ni de l'écouter, ni de lui répondre. L'évêque se bornoit à l'exhorter avec douceur à la prudence, et

lui conseilloit de recommander la prati-que de la même vertu à son oncle Lorenzo. Son père lui disoit que les événemens n'étoient pas assez mûrs pour qu'il pût donner ni des consolations solides ni un conseil décisif.

Sa mère qui, au milieu de tant de contradictions, avoit conservé sa gaieté, étoit la seule qui sût fortifier l'âme d'Inès, et la préserver d'un entier désespoir. Elle lui représentoit que puisque le choix qu'elle avoit fait, étoit bon et approuvé de ses parens, ainsi que de tous ceux qui prenoient à elle un véritable intérêt, elle n'avoit plus rien à se reprocher, et devoit marcher courageusement où son père et sa mère la conduisoient, sans s'effrayer de ce que pourroient entreprendre ceux qui s'opposoient à ce mariage. « Quand la » malice des méchans, disoit-elle, aura » épuisé toutes ses ressources, le bon droit » et l'innocence triompheront. Il ne s'agit » dans ce moment, continuoit-elle, que

» de contrariétés, que d'oppositions, parce
» qu'on croit que le dénouement n'est
» pas éloigné. Il faut donc regarder comme
» une chose toute naturelle, que plus on
» le croira prochain, et plus les menées
» redoubleront, plus les événemens se
» multiplieront. »

Isabelle disoit vrai; c'étoit à tout instant quelque nouvelle machination qu'on croyoit propre à attenter à la réputation d'Inès et à décourager ses parens. Les épigrammes, les chansons satiriques circuloient dans Léon; les lettres anonymes, les unes menaçantes, les autres injurieuses, pleuvoient chez Fernand. Le mauvais succès de la sérénade n'avoit point découragé ceux qui s'étoient permis cette insolence. Dans la troisième nuit qui suivit celle où elle avoit eu lieu, il arriva un nouvel événement qui ajouta beaucoup aux inquiétudes d'Inès.

Blanca après avoir rempli son service

auprès de ses maîtresses, s'étoit mise au lit. Elle avoit à peine éteint sa lumière, qu'elle sentit son traversin se soulever. Elle eut une frayeur mortelle. Elle se mit sur son séant, osant à peine respirer. Au même temps, elle entendit une voix qu'elle ne put pas reconnoître, qui lui disoit doucement, et comme si cette voix eût été à son oreille même : « Ne craignez rien, char-
» mante Inès; je n'ai pu trouver d'autre
» moyen de vous entretenir. »

Blanca sans comprendre pourquoi on la prenoit pour sa jeune maîtresse, se jeta hors du lit, courut chez Inès et lui cria : « Sauvez-vous; la maison est remplie de
» voleurs; on en veut à vos jours. » Blanca passa ensuite chez Isabelle, et hors d'elle-même, se mit à crier à diverses fois, et d'une voix pitoyable : « au secours, aux
» voleurs. »

Isabelle qui savoit Blanca peureuse, ne s'alarma pas trop de ses cris. Elle n'en

tira pas moins avec force le cordon de sa sonnette. Les gens de la maison accoururent. Fernand et les domestiques parurent dans la chambre d'Isabelle, en criant qu'on tînt la porte de la rue fermée, et qu'on ne laissât sortir personne. Isabelle, bien loin d'être effrayée, rioit aux éclats de tout ce mouvement, disant que Blanca avoit fait un mauvais rêve.

Tandis qu'elle rioit, chacun se sentit coudoyé et poussé rudement. Il n'y avoit dans l'appartement d'Isabelle, qu'une bougie allumée, et c'étoit Andrès qui la tenoit. A la lueur de sa bougie, il aperçut un cavalier qui sortant de la petite chambre de Blanca, contiguë à celle d'Inès, frappoit brutalement des coudes à droite et à gauche, et tenoit cependant son visage si bien caché dans son manteau, qu'on ne pouvoit le reconnoître.

« Je tiens le voleur, » s'écria Andrès; et tenant toujours sa bougie à la main, il cou-

rut après. Le cavalier averti qu'il trouveroit de la résistance à la porte de la rue, n'eut garde de descendre dans la cour ; il gagna au contraire le haut de l'escalier, enjambant les marches quatre à quatre. Andrès, quoiqu'il ne fût pas aussi agile, étoit cependant prêt à saisir le cavalier dans ses bras, lorsque celui-ci se retournant, lui lança son chapeau au visage. Le chapeau éteignit la bougie. Andrès resté dans l'obscurité, avança la main ; il sentit qu'il tenoit un pan du manteau ; il ne voulut point lâcher prise, et tiroit fortement à lui ; mais le manteau lui resta à la main ; et l'effort qu'il se donnoit en arrière le fit tomber à la renverse. Sa chute ralentit malgré lui sa course ; de sorte que le cavalier eut une avance assez considérable. Andrès ne le poursuivit pas moins, mais le fuyard étant monté sur le toit, et y courant avec assez d'agilité, il crut inutile de l'y poursuivre.

Il revint sur ses pas, se saisit du chapeau et du manteau, et ayant rencontré sur l'escalier Fernand un flambeau à la main, qui lui demandoit de quoi il s'agissoit : « Tenez, lui dit-il, voilà les prises » faites sur l'ennemi. » Fernand, après avoir considéré ces dépouilles, lui dit : « Portez cela dans ma chambre, et ne » dites rien. Sachez seulement par où ce » misérable a pu s'introduire dans la mai- » son. »

Fernand, rentré chez Isabelle, la tranquillisa, ainsi qu'Inès et Blanca, leur disant que l'homme qui les avoit effrayées, étoit tout simplement un voleur qu'Andrès avoit mis en fuite.

Chacun s'étant retiré, Fernand fit la visite de la maison avec Andrès; ils ne firent aucune découverte; mais l'idée leur étant venue de passer dans la rue, ils aperçurent une échelle dressée contre le mur, au-dessous de la fenêtre de Blanca, qui étoit

sur la même ligne et au même étage que celle d'Inès. « Prenez cette échelle, dit » Fernand à Andrès ; portez-la dans la » maison, et gardez le silence. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

